LOUIS ULBACH
Monsieur Paupe

PQ
2H54
.U5
M77
1888
SMFS

# MONSIEUR PAUPE

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

## ŒUVRES COMPLÈTES DE LOUIS ULBACH

Format grand in-18.

| | | | |
|---|---|---|---|
| LE BARON AMÉRICAIN. . . . | 1 vol. | MADAME GOSSELIN. . . . . | 1 vol. |
| LES BUVEURS DE POISON: | | LA MAISON DE LA RUE DE L'ÉCHAUDÉ . . . . . | 1 — |
| — LA FÉE VERTE . . . . | 1 — | LE MARI D'ANTOINETTE . . | 1 — |
| — NOELE. . . . . | 1 — | LE MARIAGE DE POUCHKINE. | 1 — |
| CAUSERIES DU DIMANCHE. . | 1 — | LE MARTEAU D'ACIER . . . | 1 — |
| LE CHATEAU DES ÉPINES. . | 1 — | MAXIME. . . . . | 1 — |
| LA CHAUVE-SOURIS. . . . . | 1 — | MÉMOIRES D'UN INCONNU. . | 1 — |
| LES CINQ DOIGTS DE BIROUK | 1 — | MISÈRES ET GRANDEURS LITTÉRAIRES. . . . . | 1 — |
| LA COCARDE BLANCHE . . . | 1 — | MONSIEUR ET MADAME FERNEL. . . . . | 1 — |
| LE COMTE ORPHÉE. . . . . | 1 — | MONSIEUR PAUPE. . . . . | 1 — |
| LA COMTESSE DE THYRNAU. | 1 — | NOS CONTEMPORAINS. . . . | 1 — |
| LA CONFESSION D'UN ABBÉ. | 1 — | LES PARENTS COUPABLES, Mémoires d'un lycéen . | 1 — |
| LE CRIME DE MARTIAL. . . | 1 — | LE PARRAIN DE CENDRILON. | 1 — |
| CYRILLE. . . . . | 1 — | PAULINE FOUCAULT. . . . | 1 — |
| ÉCRIVAINS ET HOMMES DE LETTRES . . . . . | 1 — | LE PRINCE BONIFACIO . . | 1 — |
| L'ENFANT DE LA MORTE . . | 1 — | LA PRINCESSE MORANI . . | 1 — |
| LA FLEURIOTTE . . . . . | 2 — | QUINZE ANS DE BAGNE . | 1 — |
| FRANÇOISE . . . . . | 1 — | RÉPARATION. . . . . | 1 — |
| GUIDE SENTIMENTAL DE L'ÉTRANGER DANS PARIS . . | 1 — | LA RONDE DE NUIT. . . . . | 1 — |
| HISTOIRE D'UNE MÈRE ET DE SES ENFANTS . . . . . | 1 — | LES ROUÉS SANS LE SAVOIR | 1 — |
| L'HOMME AUX CINQ LOUIS D'OR . . . . . | 1 — | LE SACRIFICE D'AURÉLIE. . | 1 — |
| L'HOMME AU GARDÉNIA. . . | 2 — | LE SECRET DE MADEMOISELLE CHAGNIER . . . . | 1 — |
| LE JARDIN DU CHANOINE. . | 1 — | LES SECRETS DU DIABLE.. . | 1 — |
| LETTRES DE FERRAGUS . . | 1 — | SIMPLE AMOUR . . . . . | 1 — |
| LETTRE D'UNE HONNÊTE FEMME . . . . . | 1 — | SUZANNE DUCHEMIN. . . . | 1 — |
| LE LIVRE D'UNE MÈRE. . . | 1 — | LE TAPIS VERT . . . . . | 1 — |
| LOUISE TARDY. . . . . | 1 — | LA VOIX DU SANG. . . . . | 1 — |
| MAGDA.. . . . . | 1 — | VOYAGE AUTOUR DE MON CLOCHER . . . . . | 1 — |

E. COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

# MONSIEUR

# PAUPE

PAR

LOUIS ULBACH

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1888

Droits de reproduction et de traduction réservés

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/monsieurpaupe00ulba

# MONSIEUR PAUPE

## I

### SOUS BOIS

La forêt d'Othe, à l'extrémité du département de l'Aube, et sur les confins du département de l'Yonne, donne un petit renom de sauvagerie à cette lisière de la Champagne.

L'imagination répand toujours des bêtes fauves, et suppose des mystères farouches dans les endroits ombreux. L'homme se prend aux piéges des croque-mitaines qu'il invente pour les enfants.

Il est vrai que les voisins des forêts acceptent, en général, avec assez de fierté cette réputation qui complète le décor; et les préfets que l'on en-

voie dans le département de l'Aube sont toujours prévenus qu'ils devront se tenir en garde contre les gens de la forêt d'Othe.

La grande industrie de ces hommes des bois est pourtant de nature à rassurer les conservateurs sous tous les régimes. Ils sont bonnetiers ou tisserands; mais on leur croit la tête près du bonnet, parce qu'ils fabriquent des bonnets près des hauteurs sylvestres.

On a toujours un peu l'ambition des défauts que vous décerne la calomnie, et quelques-uns des habitants de la vallée d'Othe seraient mécontents de n'être plus calomniés.

Vers la fin du mois de septembre 1830, deux hommes descendaient de cette partie de la forêt d'Othe qui domine le village de V.... Il était près de cinq heures du soir. La journée avait été chaude; dans les endroits où le bois coupé formait des clairières, on marchait sur une série de lames rouges que le soleil couchant faisait passer à travers les arbres.

L'un de ces deux hommes, court, trapu, bancal, la figure rouge, la barbe grisonnante, les cheveux épais mal contenus sous un bonnet de coton tricolore, vêtu d'une veste de drap gris, ne pouvait dissimuler sa profession. A sa manière de porter sous le bras, sans le serrer trop, un paquet noué dans un bout de lustrine noire,

on reconnaissait un tailleur de village, revenant sans doute d'aller chercher de l'ouvrage, ou d'essayer un vêtement inachevé.

Au premier abord, on l'eût pris pour un vieillard; mais il était facile de deviner, après un léger examen, qu'il n'avait guère plus de quarante ans.

Sa constitution physique, chétive au début de la vie, encore atrophiée par le travail, par le croisement des jambes, par l'habitude de se tenir courbé, la trace aussi de soucis nombreux, trompaient sur son âge.

Le visage attestait de l'énergie et de l'entêtement; mais les yeux qui se reculaient vite sous les sourcils en broussailles, pour se montrer, une minute après, audacieux et flamboyants, trahissaient des intermittences dans la volonté.

La bouche était grande, toujours entr'ouverte, et quasi-déformée par le *han* perpétuel de l'homme qui gémit sur une tâche, ou qui blasphème en travaillant.

La lèvre inférieure, épaisse, pendante, vibrait d'un soupir continu; deux sillons à ses extrémités semblaient creusés par le fil qui relevait, dans ses moments de réflexion, comme dans un pont-levis, ce tablier baissé, pour en laisser sortir les paroles de douleur, de colère, toujours en armes. Cette tête, farouche comme un

repaire, était naïve comme une grotte naturelle creusée par les pluies.

L'autre homme, grand, mince, aigu, semblait taillé tout exprès pour la marche.

Il était chaussé de souliers énormes, qui paraissaient destinés surtout à le retenir à terre et à l'empêcher de s'envoler au moindre vent.

Plus jeune de dix ans environ que le tailleur, il n'avait pas une figure plus engageante.

Ses yeux scintillaient sans se cacher ; son nez aquilin semblait menacer sa bouche et en flairer les moindres paroles. Quant à la bouche, elle était une coupure démesurée, sans rebords, qui laissait voir les dents au moindre sourire; et cet homme jaune, maigre, pointu, acide des pieds à la tête souriait toujours.

Il était habillé d'une veste en ratine noire, d'un pantalon de bouracan de même couleur ; une cravate blanche, haute, qui entamait de chaque côté ses joues, par une ligne arrondie, trahissait une intention de toilette, une prétention de tenue officielle.

Il avait un chapeau de soie qu'il tenait à la main, pour le ménager, ou pour épargner le mamelon que formait sur son front bombé un toupet de ses cheveux chatains, luisants, pommadés.

Ces deux hommes, si différents d'aspect, mais

semblables par je ne sais quoi de menaçant contre les autres hommes, venaient sans doute de se rencontrer à la conjonction de deux chemins qui n'en formaient plus qu'un pour sortir de la forêt.

Ils avaient à peine échangé déjà quelques paroles, quand nous nous mettons à leur suite pour les écouter :

— Ainsi, monsieur Paupe, disait l'homme aigu, vous n'êtes pas content des affaires ?

— De quelles affaires parlez-vous ? reprit le tailleur en grommelant.

— Des vôtres, et non des miennes, assurément.

— Ah ! vous, maître Herluison, vous êtes bien content, n'est-ce pas ? On envoie toujours du papier timbré ? On saisit toujours le pauvre monde ? Voilà encore une révolution faite, qui ne nous aura débarrassés ni des curés, ni des huissiers !

— Il y aura toujours des huissiers, monsieur Paupe ; on ne peut pas s'en passer. Comme nous l'a dit le président du tribunal de Troyes, en nous faisant prêter serment, nous sommes les missionnaires du crédit.

— Ses jésuites, voulez-vous dire !

— Ses jésuites, si vous voulez, mais les jésuites s'entendent aux affaires Quant à vous, mon-

sieur Paupe, vous avez tort de vous plaindre des curés ; vous leur faites des soutanes.

— Il faut bien qu'ils s'habillent. Oh ! s'il n'y avait que moi pour les habiller !...

— Vous auriez trop de besogne !

— Je n'ai pas le droit de refuser du pain et de laisser les autres manger le mien. Quand on a des enfants...

— Combien en avez-vous ?

— Deux. Je devrais dire un et demi, car mon pauvre Maximilien ne peut pas compter pour un enfant bien fini ; il boite..., il sera estropié toute sa vie. Le médecin n'est même pas sûr que le mal de la hanche n'ira pas quelque jour dans le cerveau.

— Bah ! les médecins ! est-ce que vous y croyez, monsieur Paupe ?

— Je crois... Je crois à la misère, voilà ! à la méchanceté du sort, à la malice des hommes. Je crois que je n'ai rien fait pour que mon garçon, qui a sept ans, soit si chétif, et ne puisse pas marcher ; pour que sa sœur Marcienne, qui deviendrait une belle fille si elle avait moins de labeur, maigrisse et pâlisse, et soit prête à s'en aller, un beau jour, comme sa mère est partie !... Je crois que j'aurais pu compter sur un sort meilleur, et que moi qui vous parle, j'aurais été riche, si défunt mon père ne s'était pas laissé endoctriner

par les gens d'Église... Je crois que j'ai assez lu dans les livres, pour savoir qu'il n'y a pas de bon Dieu...

— Oh ! oh ! dit Me Herluison, en se cabrant un peu, monsieur Paupe, devant quoi prêterait-on serment, si Dieu n'existait pas ?

— Non, il n'y a pas de bon Dieu, reprit le tailleur en secouant la tête, et par conséquent, il ne devrait pas y avoir de curés. Voilà ce que je crois.

— C'est votre idée fixe, monsieur Paupe, répondit l'huissier en assurant sa tête sur sa cravate, comme il voyait faire au juge qui va rendre une sentence. Mais, monsieur Paupe, encore une fois, s'il n'y avait pas de curés, vous ne viendriez pas d'essayer une soutane ; et, s'il n'y avait pas de misère, il n'y aurait pas d'huissiers.

— C'est cela ! justifiez les fléaux ! dit M. Paupe en lançant un regard courroucé à Me Herluison.

Ils firent quelques pas, sans échanger d'autres paroles.

Le tailleur passait de temps en temps la main sur son front, moins pour étancher sa sueur que pour l'étaler et la faire boire à sa peau calcinée. Il avait à la commissure des lèvres une pointe d'écume blanche.

L'huissier, Me Herluison, toujours allègre,

paraissant aussi incapable d'arriver au physique à la transpiration, que d'atteindre au moral à l'émotion, marchait en piétinant, à côté de M. Paupe, pour ne pas le dépasser, et faisait, au bout de chaque mètre, qui représentait presque une de ses enjambées ordinaires, une petite station, afin de permettre à M. Paupe de se reposer.

Ce fut le tailleur qui renoua le dialogue.

— Quelles nouvelles de Paris ? demanda-t-il brusquement.

— J'ai lu hier, dans un journal, au café d'Auxon, qu'on allait s'occuper sérieusement du procès des ministres de Charles X.

M. Paupe, qui paraissait calme relativement, répliqua avec colère :

— Un procès pour ces gueux-là ! J'espère bien que le peuple ne permettra pas qu'on leur fasse grâce !

— Oh ! soyez tranquille !

— Je ne serai tranquille que quand j'aurai appris qu'on a guillotiné Polignac et ses complices.

— Si l'on vous entendait, monsieur Paupe, on croirait que vous êtes féroce.

— Je suis juste.

— Vous parlez de la guillotine comme je parlerais, moi, d'un protêt ou d'une saisie.

— Voyez-vous, maître Herluison, votre révolution de Juillet, c'est encore une révolution manquée. Tout est à recommencer.

— Comme vous y allez !

— Vous ne voyez donc pas que rien, absolument rien, ne sera changé ? Un coq à la place d'un oignon ! Voilà tout. Quant aux impôts, aux charges, aux fonctionnaires, au clergé, à la noblesse, ce sera la même chose !

— Je n'en sais rien, répliqua Me Herluison avec un sourire. Mais ce que je sais, c'est que je porte une signification à un descendant des croisés, et qu'au nom du coq gaulois, dans quelques jours, on vendra son château, son parc et les portraits de ses aïeux.

Ces paroles parurent produire une impression prodigieuse sur le tailleur. Il s'arrêta brusquement, ne prit pas garde à son paquet qu'il serra par un coup de coude brutal, et, les yeux dilatés par une lumière d'incendie, la lèvre grelottante :

— Est-ce que c'est au comte d'Arsonval que vous portez cette signification-là ?

— Précisément.

M. Paupe aspira l'air de toute la force de ses poumons.

— Ah ! enfin ! s'écria-t-il, je serai donc vengé !

— Que voulez-vous dire ?

M. Paupe souleva son bonnet tricolore, comme si sa grosse tête, se dilatant sous l'effort de son émotion, n'eût pu rester contenue dans sa coiffure habituelle. Il se redressa, et jetant un regard dominateur autour de lui :

— Ne savez-vous donc pas, maître Herluison, que je devrais être le légitime propriétaire des bois, du parc et du château de M. le comte d'Arsonval ?

L'huissier eut un éclat de rire silencieux, c'est-à-dire que sa bouche s'ouvrit démesurément, sous le pincement d'une surprise profonde ; mais, en même temps, la crainte subite de se trouver seul dans la forêt, avec un fou, retint le bruit, l'explosion extérieure de son envie de rire.

## II

### LE FILS DU SABOTIER

M. Paupe ne se fâcha pas de l'impertinence et de la défiance mêlées de ce rictus moqueur.

Il haussa doucement les épaules.

— Cela vous étonne, ce que je vous dis là ?

— Oui, beaucoup.

— Au fait ! vous n'êtes pas de ce pays, vous ; vous êtes venu de la Champagne pouilleuse. Et puis, vous êtes plus jeune que moi ; vous n'avez pas entendu parler de ces choses-là ! Mais vous êtes un homme de bon conseil, pas moins ; vous me donnerez votre avis.

— A votre service, monsieur Paupe.

— Oh ! rien pour rien ; entendez-vous ? ré-

partit fièrement le tailleur. Si vous pensez qu'il n'y a pas moyen de faire valoir mes droits sous le gouvernement nouveau, c'est bon, je continuerai à végéter, en espérant toujours la révolution, la vraie, la bonne, celle qui ne leurrera pas le pauvre monde, et je vous ferai un gilet pour payer la consultation.

— Vous m'offensez, monsieur Paupe.

— Laissez donc ! Est-ce qu'on ne paie pas le médecin, même quand il ne vous guérit pas ? Mais si vous pouviez m'aider... si je rentrais en possession de mon bien ! Oh ! alors, vous pourriez compter sur moi. Vous choisiriez votre part de butin, et je ne lésinerais pas... Je vous la donnerais, à votre appétit !

L'huissier regardait le tailleur avec un peu moins d'inquiétude, mais avec un étonnement plus méditatif.

Si M. Paupe était fou, rien ne faisait présager un accès violent.

N'est-il pas, d'ailleurs, du devoir d'un homme d'affaires d'accueillir tous les renseignements, de s'ouvrir à toutes les confidences ? Dans les extravagances qu'allait sans doute débiter M. Paupe, il y avait peut-être une vérité à démêler, à éclaircir, à exploiter.

— Je vous écoute, dit l'huissier.

Le tailleur se sentit tout à coup las de sa course.

Il promena les yeux autour de lui, et, désignant à l'huissier un tronc d'arbre couché sur l'herbe, lui donna l'exemple de s'y asseoir.

M. Paupe plaça son paquet sur ses genoux, et en refit les coins, avant de commencer ses confidences.

Devant eux, précisément, l'horizon rapproche par une coupe récente de cette partie de la forêt montrait les toits d'ardoises et les cheminées du château d'Arsonval, presque au niveau du chemin qui s'abaissait tout à coup ; tandis que les fumées d'un petit hameau, enfoncé dans le vallon, et qu'on ne voyait pas, montaient et passaient sur les bandes rouges du ciel.

M. Paupe toussa et montra le poing à ce miroir d'alouettes que faisait le soleil en se répandant, avec des petits frémissements, sur la toiture du château ; puis, d'une voix qui vibrait sourdement :

— Mon grand-père était sabotier. Mon père aima mieux débiter le bois non équarri, et on se souvient encore dans la vallée d'Othe du bonhomme Paupe, de ses grandes guêtres, de sa petite queue, à laquelle il mettait un ruban neuf toutes les fois qu'il faisait un bon marché, ce qui arrivait assez souvent. Il faut vous dire que les comtes d'Arsonval, avant la Révolution, n'étaient déjà pas très-bien dans leurs affaires,

et qu'ils se servaient volontiers de mon père pour des emprunts ou pour des ventes qu'on n'avait pas besoin de tambouriner. Mon père y trouvait son bénéfice. C'était tout simple ; mais le comte d'Arsonval n'en était pas moins reconnaissant, et je sais que, quand le bonhomme Paupe allait porter des écus au château, il ne faisait que traverser la cuisine; c'était à la table du seigneur qu'il buvait, debout, toujours, comme un homme fier qui sait garder son rang et qui n'accepte pas qu'on l'humilie, même par une politesse... Il m'a bien souvent raconté ces choses quand j'étais gamin ; car, moi, je suis né avec la Révolution, et je n'ai pas connu cela. Le château était vide, les maîtres étaient partis quand je venais dénicher des écureuils dans la forêt. Le vieux comte d'Arsonval ne fut pas le dernier à émigrer. Je ne sais trop si on lui aurait fait du mal dans le pays. Je ne crois pas... Naturellement ses biens devinrent des biens nationaux. Mon père qui n'était pas riche, mais qui avait une créance sur le comte, eut l'idée d'acheter le domaine. Il n'y avait pas besoin d'être millionnaire pour cela. Ceux qui avaient prêté de l'argent au comte, et qui avaient des hypothèques, se cotisèrent avec le père Paupe, pour qu'il sauvât leur gage que la nation n'aurait peut-être pas respecté ; si bien que, tant pour lui que pour

quelques autres, mon père devint le propriétaire de ce que vous voyez là, ainsi que du bois où nous sommes. Oh ! les actes furent bien en règle ! Mon père n'en était pas plus orgueilleux : il n'avait pas acheté du sang d'aristocrate ; il était maire de la commune de V... ; cela lui suffisait. Il n'habita jamais le château ; il permettait qu'on y fît, sur la pelouse, des banquets ; et il donnait des arbres de la liberté, tant qu'on en voulait. Les pauvres savaient aussi qu'ils ne manquaient pas de bois pendant l'hiver. On ne comprenait pas, dans le pays, pourquoi mon père ne se donnait pas la joie de coucher, ne fût-ce qu'une nuit, sous les baldaquins du comte. Mais le bonhomme Paupe était fier ; il avait l'habitude de son grand lit et de sa petite maison. Il ne voulait pas en changer...

Le tailleur s'arrêta et poussa un gros soupir. Admirait-il son père ? ou le blâmait-il involontairement de n'avoir pas consacré ses droits de propriétaire, par une prise de possession de tous les souvenirs du comte d'Arsonval ?

— Êtes-vous bien sûr, demanda l'huissier d'une voix qui paraissait singulièrement aigrelette, que votre père ait réellement acheté en 92 le château et ses dépendances ?

Le tailleur eut un soubresaut violent, et se tournant vers Me Herluison :

— Comment ? Si j'en suis sûr ! c'est de notoriété dans le pays. Demandez à qui vous voudrez.

L'huissier hocha la tête et fit un geste de la main pour inviter le tailleur à continuer son récit.

M. Paupe reprit la parole, mais, cette fois, avec un accent grondeur, hargneux, en jetant de côté les mots comme des pierres pour en frapper l'huissier.

— Enfin, je vous dis, moi, que ces terres devraient m'appartenir, s'il y avait une justice... Mon père n'a jamais douté de son droit ; il a agi toujours comme s'il n'en doutait pas ; et quand, à dix-sept ans, en 1806, au plus beau moment de la gloire de l'Empereur, je suis parti pour l'armée, le père Paupe me dit, en riant, pour ne pas pleurer : « Tâche de revenir général, je te ferai épouser une noble fille et je t'installerai au château ! » C'était le temps où Napoléon créait la noblesse. Je pris la chose comme elle était dite, en riant... mais j'aurais pu ne pas rire et la prendre au sérieux... Je partis... Je fis mes débuts à Iéna ; l'année suivante, à Eylau, je fus blessé ! Ce n'est pas cela qui m'empêcha de devenir général... Je n'avais pas la vocation de soldat... j'avais celle de tailleur. Que voulez-vous ? Il en faut bien pour faire des uni-

formes ; on ne fait pas que des soutanes ?... Quand je revins, je n'avais que des galons de laine, et je boitais : cela s'est dissipé... Je ne boite plus que quand je suis bien fatigué. J'ai repris mon fusil en 1814. Je le reprendrais encore; mais je manie mieux les ciseaux, l'aiguille et le carreau. Le père Paupe ne parut pas très-contrarié de me voir revenir sans épaulettes. — « Décidément, me dit-il, nous ne ferons jamais souche d'aristocrates. Tu veux être tailleur? sois-le ! » — Je ne lui demandai pas comment, lui, qui possédait des terres et un château, il ne me proposait pas d'étudier, de devenir clerc, ou d'apprendre le métier de marchand de bois... Je savais lire, écrire ; cela parut suffisant au père Paupe. J'étais à Troyes, en apprentissage, en 1815, quand mon père vint me chercher, un jour, et me dit : « Je veux te marier. » Je me mis à rire, avec respect cependant, parce que je vénérais le père Paupe : — « Vous avez trouvé une fille noble qui veut bien d'un caporal? » — « Non, mais la fille d'un meunier qui veut bien d'un *pique-prune*. » — « Est-ce que nous habiterons le château? » Il haussa les épaules; et je vois encore sa petite queue se redresser à ce mouvement-là, dans son collet d'habit, comme pour se moquer de moi. — « Le château est habité, répliqua-t-il d'une voix brève. » — « Ah ! Par

qui donc ? » — « Par le comte d'Arsonval et sa famille. » — « Vous leur avez vendu le château? » — « Je leur ai rendu leur bien ; il m'embarrassait. » — « Je n'avais jamais eu d'orgueil, mais je me sentis froissé de cette réponse. — « Rendu ! C'était bien à vous. » Il ne me répliqua pas. En arrivant ici, je voulus interroger ma mère. La pauvre femme me dit avec une larme d'admiration : — « Ton père est un honnête homme. » Un mois après, en me mariant, j'appris que mon père n'était pas riche ; que le plus clair de son avoir consistait en une rente de trois cents francs dont M. d'Arsonval avait déposé le capital chez un notaire de Saint-Mards. Cette rente a suffi à mes vieux parents. Aujourd'hui, que tout devient plus cher; que j'ai eu à soigner ma femme dans sa longue maladie; que j'ai à élever deux enfants; que l'ouvrage ne donne guère, cette rente fournit du pain, mais du pain sec, voilà tout, et je me dis que c'est justice si les gens qui ont ruiné mon père en lui donnant cette rente dérisoire sont ruinés à leur tour.... Sous Louis XVIII et sous Charles X, je me suis tu : il n'y avait rien à faire. Les curés qui ont conseillé sans doute à mon bonhomme de père de se dépouiller ; qui se sont servis de ma mère et du grand âge du père Paupe pour lui suggérer des scrupules, m'auraient bien empêché

de me venger... Mais, maintenant, je veux savoir comment cela s'est passé. Les notaires n'ont pas pu déchirer leurs actes, n'est-ce pas ?... Mon père avait acheté, réellement acheté; la vente est bonne ; le cadeau seul est nul...

Paupe s'arrêta. Il voyait l'huissier sourire. Il le regarda avec colère :

— C'est donc bien risible, ce que je dis là ?

— Excusez-moi, monsieur Paupe, mais ce que vous me racontez est si extraordinaire... Il y a eu tant d'histoires de fidéi-commis pendant l'émigration ! Est-ce qu'il ne serait pas possible que votre père se fût entendu avec les créanciers ou les amis du comte pour faire *semblant* de racheter ses biens ?

— Faire semblant ! répartit le tailleur avec violence. Sachez que mon père était incapable de mentir, surtout pour faire tort à la République, et pour servir un aristocrate !

— On ne vous a pas appelé à la délibération, continua l'huissier. En 92, vous aviez trois ou quatre ans. Ce que votre père vous a dit en 1806 n'était peut-être qu'une plaisanterie ; ce qu'il vous a dit en 1815 était peut-être la vérité, la pure vérité.

L'huissier s'interrompit, garda le silence pendant une minute, voyant que le tailleur, la tête

courbée, réfléchissait ; puis le poussant du coude :

— Est-ce que cela ne vous semble pas vraisemblable ?

Paupe se gratta la tête, froissa son bonnet tricolore, le tamponna, comme s'il eût tâté dedans les illusions nées sous le bonnet patriotique de 1792, et se redressant à la fin :

— Eh bien, non ! dit-il, ce qui vous paraît vraisemblable à vous, n'est pas vrai. Les choses se sont passées comme je vous les ai racontées. Faites une enquête dans le pays ! il y a encore des vieux pour vous répondre. Mon père a voulu acheter, et il a acheté bel et bien avec son argent ce domaine, qu'il a donné ensuite pour un « Dieu vous bénisse ! »

— Et pour une rente ! monsieur Paupe.

Le tailleur eut un grincement de dents, et, allongeant pour ainsi dire son regard sur l'horizon à chacun de ses mots, il reprit :

— Cette rente maudite ! Le vieux père se repentait bien de l'avoir acceptée. Il n'en soufflait mot ; mais dans les derniers mois de sa vie, quand il apprenait que les d'Arsonval faisaient de nouveau hypothéquer notre bien, il poussait de grands soupirs... Ces nobles n'ont jamais su que gaspiller la fortune. Je vous dis que tout cela devrait être à moi ; qu'il y a eu, comment appelez-vous **cela** ? captation ! Voilà pourquo

j'en veux aux prêtres, qui ont conseillé mon père et fait peur à ma mère ; j'en veux au gouvernement sous lequel un pareil vol a paru légitime ; j'en veux de toute mon âme à cette famille qui a dépouillé la mienne. Voilà la première heure de joie qui m'arrive depuis quinze ans, puisque vous m'annoncez qu'on va juger les ministres de la Restauration et que le comte d'Arsonval est ruiné. C'est bien vrai que vous allez lui signifier son congé ?

— Si tout n'est pas payé tout de suite !

— Rien ne sera payé. Il n'y a plus là de père Paupe pour les tirer d'affaire. Le comte va quitter le pays... il m'échappera... C'est égal ; si je dois tout perdre, ce sera une consolation de voir des affiches sur les murs ; ne les ménagez pas, mettez-en partout !

Le tailleur se leva pour reprendre son chemin. L'huissier, sans ajouter une parole, se mit à son pas. Ils longèrent bientôt le mur du parc.

— Après tout, reprit Me Herluison, en faisant une petite halte et d'un ton conciliant, si vous ne vous trompez pas, monsieur Paupe, je comprends votre dépit ; mais il n'y a rien à faire.

— Ah ! vous commencez donc à me croire, dit le tailleur en dégonflant sa poitrine.

— J'admets, continua l'huissier, que votre père ait réellement acheté pour quelques billets

de mille francs le château, le parc et les bois. Vous reconnaissez qu'il a tout restitué... tout donné.

— Oui, sous la Restauration, sous le gouvernement des nobles et des curés ! Mais puisque ce gouvernement-là est renversé, est-ce que l'ancien droit, le vrai droit, ne peut pas renaître ?

— Hum ! dit l'huissier, avec un reniflement railleur, nous ne sommes plus en 92.

— Tant pis ! C'était une vraie révolution, celle-là ! tandis que celle-ci !... Pourtant, puisque vous portez du papier timbré à M. d'Arsonval !... une dernière fois, dites-moi franchement s'il n'y a pas moyen de revendiquer mon bien.

— Avez-vous des titres ?

— On les retrouvera... J'ai des témoins.

— Ce qu'on trouvera plus sûrement, monsieur Paupe, chez le notaire de Saint-Mards, c'est un contrat, en bonne forme, par lequel votre père a vendu, vous entendez ? vendu, ces bois, ce château au comte d'Arsonval, moyennant une rente de trois cents francs ; et aucun tribunal en France ne peut annuler ce contrat.

Le tailleur broya quelques imprécations entre ses grosses lèvres ; puis, ouvrant la bouche toute grande dans un rire de fureur :

— Alors, vous me conseillez de me résigner, n'est-ce pas ?

— Dame !

— De regarder vendre le château, les bois, sans rien dire ?

— Sans doute.

— Vous me permettrez bien au moins de jurer tout à mon aise et de me réjouir de ce que ceux qui ont eu mon bien, sans en profiter, l'ont perdu niaisement et en sont chassés.

— Cela vous est permis, monsieur Paupe.

— Comment a-t-il donc fait, ce comte d'Arsonval, pour se ruiner si vite ? Il ne lui a fallu que douze ou treize ans !

L'huissier regarda autour de lui comme s'il eût craint des échos indiscrets, et se penchant vers le tailleur :

— On l'a aidé, dit-il de sa voix sifflante.

— Qui donc ?

— Oh ! c'est une histoire assez singulière. Il y a un intendant d'abord qui l'a entraîné dans une spéculation désastreuse sur les coupes de la forêt d'Othe, et qui me paraît avoir trouvé dans un de mes clients un prête-nom et un associé ; et puis, il y a ce client, ce prêteur, qui ne se contenterait pas de trois cents francs de rente pour vendre sa créance.

— Vous servez donc des voleurs ? demanda brusquement M. Paupe.

L'huissier sourit:

— Je ne suis pas la justice, monsieur Paupe ; je suis une des tenailles qu'elle met au service des débiteurs en règle avec la loi. Si vous aviez seulement un petit acte... un rien, un bout de papier...

— Vous l'avez dit vous-même, je n'ai rien.

— C'est dommage !

— Ce que j'ai, c'est une grande colère dans le cœur et vous venez de la remuer terriblement.. Le comte d'Arsonval fait bien de quitter le pays !

— Je suis étonné que vous n'ayez pas encore commencé, reprit l'huissier avec un sang-froid très-ironique.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous avez dû souvent rencontrer M. d'Arsonval dans le bois.

Le tailleur frissonna de la tête aux pieds, regarda l'huissier avec une fureur qui avait bien réellement une intention homicide, et étranglant son paquet sous son bras :

— Vous vous étonnez, n'est-ce pas, que je ne lui aie pas tiré un coup de fusil? C'est cela ! risquer la guillotine ! Pour qui me prenez-vous ?

L'huissier, au lieu de répondre, regarda de côté le tailleur, plongeant son regard dans cette colère bouillonnante pour en mesurer la température.

Paupe fut exaspéré de cette curiosité muette.

— Quand vous me regarderez ainsi avec vos yeux de « ver-luisant », monsieur Herluison ? Vous aurez beau faire, vous ne trouverez en moi ni un coquin comme vos clients, ni un assassin, entendez-vous ?

— Vous vous fâchez ? Vous avez tort, dit l'huissier, car je voudrais vous être utile ; mais vous avez de l'esprit. « Herluison ! ver luisant ! » C'est joli. On ne me l'a jamais dit. Si je vous répondais que vous n'y voyez pas plus qu'une « taupe, » monsieur Paupe, nous serions à deux de jeu.

Ce double calembour par à peu près, le seul qui soit facile aux beaux esprits de la campagne, termina l'entretien.

L'huissier se trouvait alors devant une petite porte qui donnait accès dans les communs du château. Il lui répugnait d'entrer par la grille de la façade ; d'ailleurs, ce n'était pas la première fois qu'il venait chez M. d'Arsonval. Il avait droit aux entrées familières.

Les deux hommes se quittèrent après avoir échangé un hochement de tête.

Paupe continua de descendre seul le coteau.

## III

### LE LOUP

Le tailleur pouvait se rendre chez lui sans traverser la petite place ménagée devant la grille du château. Mais une instinctive curiosité, une soif subite de sa haine lui suggéra le désir immodéré de voir si les murs, si la pelouse, si les grands arbres, si la grille, avaient un pressentiment du malheur apporté par Me Herluison.

La nuit descendait.

M. Paupe arriva lentement, doucement, tout contre la grille, et, s'appuyant aux barreaux, se mit à regarder insolemment, avidement, férocement, la large pelouse, mal entretenue depuis quelques mois. Il s'imaginait presque qu'il allait

entendre une plainte, un sanglot s'échapper par les fenêtres ou les portes du château. Il voulait recueillir ce premier aveu d'un désespoir qui le vengeait.

Un bruit de voix, en effet, parvint à son oreille, mais bien différent de celui qu'il espérait.

C'étaient des voix enfantines qui jaillissaient, pour ainsi dire, du milieu du gazon, lançant leurs perles à la place de la gerbe tarie d'un vieux jet d'eau.

Le tailleur eut un reniflement de bête sauvage ; son regard flambloya, et, la bouche haletante, il se mit à écouter avec l'avidité d'un fauve qui aspire une proie.

Un petit garçon de neuf à dix ans, une petite fille de cinq ans, riaient et jouaient, se poursuivant à travers l'herbe plus haute que d'habitude, qu'on dédaignait ou qu'on oubliait de faucher.

La petite fille trébuchait souvent, tombait, se relevait, et le petit garçon se moquait d'elle.

On n'entendait pas ce qu'ils disaient. Disaient-ils quelque chose ? Ils ne se parlaient pas ; ils échangeaient des cris, des improvisations de chansons, de rondes enfantines, sur des airs qu'ils inventaient aussi ; et ils se jetaient des petites touffes d'herbe à la tête, éclatant de ce beau rire des enfants, supérieur à toute musique

humaine, quand la figure de l'un d'eux disparaissait sous ce voile de foin.

Le tailleur, la rage dans l'âme, se disait en les écoutant :

— Chez moi, il y a des enfants qui sont de cet âge, qui ne rient pas, et qui n'ont pas le temps de jouer. Marcienne met le couvert pour le souper. Maximilien, le pauvre estropié, se traîne aux meubles pour rejoindre sa sœur... Ils sont pâles, ils sont tristes ; et pourtant je leur rapporte régulièrement de quoi payer le pain que nous mangeons. Ce n'est pas chez moi que les huissiers sont attendus ! Mes enfants, à moi, s'ils avaient cette herbe pour s'y rouler, se porteraient mieux, et l'on verrait si le sang des Paupe n'est pas aussi rose que le sang des d'Arsonval. Entendre rire des enfants, c'est bon ! Je n'ai jamais entendu rire les miens ! Mais je sais comment ils pleurent. Oh ? ceux-ci pleureront bientôt ! Je me souviens que, moi aussi, j'ai joué sur ce gazon. Mon père me regardait rire et il était content. Je veux voir rire ma fille ; je veux faire rire mon fils...

M. Paupe resta quelques minutes absorbé dans ses réflexions, et le regard attaché à ce spectacle des deux enfants qui jouaient.

Le jour baissait ; le crépuscule chaud, caressant, se répandait sur le petit garçon et la petite

fille, sans les effrayer. Ils continuaient à s'amuser dans l'obscurité croissante; et c'était pour eux que la lune commençait à passer ses regards curieux dans les arbres.

M. Paupe ne distinguait plus que confusément les deux enfants; mais il les percevait d'un regard intérieur, et voulait les attirer par l'aspiration haletante de sa haine.

Précisément, dans leurs ébats, ils quittèrent la pelouse, s'engagèrent dans l'allée circulaire, et vinrent, en tournant, effleurer la grille.

M. Paupe ne put résister à un désir absurde, sauvage. Il avança la bouche entre les barreaux, et, l'arrondissant en cornet, il poussa un cri rauque, bruyant.

Les enfants s'arrêtèrent épouvantés; ils virent, se découpant sur les dernières lueurs du soleil couchant, cet être bizarre, monstrueux; le prirent assurément pour une bête particulièrement funeste aux petits garçons et aux petites filles, et, poussant une longue clameur plaintive, ils s'enfuirent vers la maison.

M. Paupe fut ravi de son triomphe; il avait fait peur à quelqu'un de la famille d'Arsonval.

Ces enfants allaient raconter sans doute qu'un homme terrible les attendait à la grille pour les dévorer, et cette confidence serait une torture par surcroît, ajoutée à celles que Me Herluison

était en train de faire subir à l'orgueil du comte.

Mais cette satisfaction ne suffisait sans doute pas au tailleur vindicatif, car il s'éloigna de la grille avec un sourd malaise. Il regarda de loin la façade du château. Elle restait obscure, muette ; on n'entendait plus les enfants qui étaient rentrés. Rien ne transpirait de la douleur attendue et espérée.

M. Paupe jeta un dernier regard brutal à cette maison maudite et reprit son chemin.

Sa colère grondait toujours en lui ; mais elle était pénétrée maintenant d'une émotion singulière. La vision de ces petits enfants d'Arsonval avait avivé, puis attendri sa fibre paternelle. Il avait hâte de revoir sa fille Marcienne, qu'il forcerait bien à sourire, et son fils Maximilien auquel il songea tout à coup à apporter quelque douceur.

Avant de rentrer chez lui, M. Paupe entra chez l'épicier du village, et, comme il venait de toucher de l'argent, il préleva une dîme sur son gain, pour acheter une petite bouteille de dragées en pâte, qu'il mit près de son argent, dans la poche de sa veste.

Cette attention extraordinaire le fit sourire. L'idée lui en était venue, en pensant qu'on faisait probablement des cadeaux de sucreries aux

enfants des riches, et que désormais, les enfants du comte d'Arsonval n'en auraient plus, puisqu'ils allaient devenir plus pauvres, relativement, que ses enfants.

La maison de M. Paupe n'était pas la plus misérable du village, mais elle justifiait cependant quelques-uns des soupirs que le tailleur avait exhalés devant Me Herluison.

Elle n'avait qu'un rez-de-chaussée. Sous un toit de chaume, faisant auvent, on lisait sur une enseigne :

PAUPE, MARCHAND TAILLEUR

Par la fenêtre à guillotine qu'une lisière de drap garnissait aux jointures, on apercevait l'établi sur lequel Paupe taillait et cousait.

Il fallait franchir la porte à deux vantaux se séparant horizontalement par le milieu, et descendre d'un pas dans la chambre sans plancher, pour pousser plus loin l'inventaire.

La maison avait une certaine profondeur, et une porte vitrée, faisant face à la porte principale, laissait deviner, derrière une seconde chambre, un petit jardin.

Sur le devant, contre la fenêtre, un banc planté sans doute par M. Paupe, et consistant en une

planche posée sur deux petits poteaux enfoncés dans le sol, servait aux rares moments de repos que prenait le tailleur, le matin et le soir, après chaque repas.

Une fraîcheur de cave saisissait le visiteur, dans la pièce principale, celle qui servait d'atelier, de boutique, de salle à manger au tailleur. Elle était exposée au nord. Mais dans deux autres chambres de derrière, éclairées par le jardin, les enfants recevaient l'air et le soleil.

Ils n'y tenaient guère ; ils avaient la vocation de l'ombre, et préféraient de beaucoup la pièce du devant : peut-être parce qu'elle donnait sur la rue, parce qu'on y voyait passer les gens, et parce que, lorsque la fenêtre à guillotine était ouverte, on humait l'odeur d'un trou rempli d'eau sale, qui s'était creusé de lui-même, à l'angle de la maison ; tandis que, du côté du jardin, les enfants n'eussent respiré que l'odeur du thym, planté en bordure autour d'un carré de choux.

Quand le tailleur eut poussé sa porte :

— Comme tu reviens tard ! lui dit une voix douce qui lui semblait pénétrée de la fraîcheur de la chambre.

Paupe regarda sa fille avec un air subit de soumission.

— C'est vrai, Marcienne, mais j'ai un peu

flâné en route. Je vous ai fait attendre pour souper ?

— Nous avions peur ! reprit la petite fille, en tirant avec la pointe d'une aiguille la mèche fumeuse d'une lampe en plomb, qui, jusqu'à l'arrivée du tailleur, était restée économiquement enfoncée dans l'huile.

— Peur ?

— Oui. On dit qu'il rôde de vilaines gens dans la forêt.

— Qui dit cela ?... Il n'y a que des loups dans les bois, et je ne crains rien des loups. Soupons.

M. Paupe déposa son paquet sur l'établi, et vint à la table, pendant que Marcienne allait prendre dans l'âtre la soupe préparée par elle.

La fille du tailleur n'avait pas douze ans, et paraissait en avoir quatorze. La pauvre petite s'était hâtée de grandir pour atteindre à sa tâche. Elle faisait le ménage, la cuisine, aidée, il est vrai, dans cette seconde partie de sa besogne, par M. Paupe, quand il était là, par une voisine, quand elle était embarrassée du problème et, en tout temps, par la nécessité qui réduisait ce problème quotidien aux formules les plus simples.

Marcienne n'était pas jolie ; mais elle avait une de ces figures larges et blanches, qui sont incessamment dans la lueur d'une extase.

Ses yeux bleus avaient une douceur infinie ; et quand ils se fixaient avec persistance, ils prenaient un air de volonté qui imposait. Ses cheveux étaient d'un blond foncé qu'un peu de pommade eût rendu brun ; mais, légèrement crêpelés dans leur sécheresse naturelle, ils mettaient autour de son visage un fond un peu opaque, sans lourdeur, qui faisait valoir la blancheur du teint.

Elle était grande pour son âge, comme ces fleurs sans soleil qui poussent vite sur une tige décolorée ; toutefois, sa maigreur promettait une certaine élégance dans la taille, et sa pâleur évoquait, plutôt qu'elle ne la repoussait, l'idée d'une force nerveuse considérable.

La bouche, trop fendue, mais bien modelée, et laissant voir, dans un perpétuel sourire, des dents blanches, solidement plantées, était l'attrait spécial de cette enfant, intéressante pour l'observateur, comme une ébauche de jeune fille prédestinée à un rôle de lutte héroïque, ou de prière, ou d'immolation.

Comment Marcienne avait-elle appris à lire, à écrire, à compter ? Comment, les quelques semaines passées, tous les ans, à l'école, avaient-elles suffi à lui procurer cette instruction qu'elle complétait, en donnant des leçons à son frère, en pratiquant la vie, c'est-à-dire en tenant les

comptes de son père, en lisant quelquefois pour lui un article de journal, et plus rarement un article d'almanach ?

Marcienne, sans paraître annoncer un prodige, était une de ces créatures de bonne volonté qui font naturellement des choses difficiles, parce qu'elles ne voient pas les difficultés, et qui les font admirablement bien.

Selon les circonstances, ces âmes soumises qui ne mesurent pas le fardeau, dépensent, dans l'obscurité d'un devoir terre à terre et quotidien, des forces qui, produites au grand jour, font les héroïnes légendaires, les sainte Geneviève et les Jeanne d'Arc.

La seule patrie à sauver, pour la fille du tailleur, c'était son frère Maximilien et son père, ces deux êtres que sa mère en mourant lui avait confiés, et qu'elle avait juré d'aimer et de servir, gagnant tous les jours un talent nouveau dans l'exercice de ce devoir sublime et simple, qu'elle remplissait si aisément que personne dans le pays ne songeait à l'admirer.

Le couvert était mis sur une table carrée en bois blanc, et l'épithète donnée au bois restait vraie pour la table, malgré son long usage : Marcienne s'appliquait et s'amusait à la tenir dans une propreté presque coquette.

Tout, au surplus, dans le pauvre logis, était

épousseté, lavé, gratté, tous les jours. La pauvreté n'en était pas moins visible ; au contraire. On eût dit qu'elle se montrait avec une effusion naïve.

Marcienne avait débouché la soupière fumante, et servait son père qui tendait silencieusement son assiette ; puis, quand M. Paupe eut sa part jusqu'aux bords, elle prit soin de Maximilien.

Le pauvre petit, assis dans un fauteuil à longs pieds, qui l'élevait à la hauteur de la table, ne faisait aucun mouvement. Inerte, passif, pleurard, il attendait. Sa sœur le servit, lui remua avec sa cuillère d'étain la soupe trop chaude, la refroidit en soufflant, la tâta du bout des lèvres, et la lui fit manger doucement, patiemment, en lui demandant, à plusieurs reprises, s'il la trouvait bonne.

L'enfant répondait par un petit gémissement indécis qui remerciait, qui implorait, et qui trahissait tout à la fois l'impatience d'être servi.

Le souper se composait de la soupe, et d'un morceau de lard sur quelques légumes.

Marcienne ne prenait pas le temps de manger. Elle servait d'abord ; quand son père et son frère étaient rassasiés, elle songeait à elle.

M. Paupe avait subi la loi de ce petit arrangement avec un égoïsme qui recevait sa récom-

pense ; car il prenait toujours un grand plaisir à voir Marcienne dans ses fonctions maternelles, et c'était pour ce pauvre homme, l'unique volupté de sa digestion que de contempler sa fille, soupant à son tour, mangeant, c'est-à-dire prenant des forces et de la vie, et se félicitant tout haut de l'excellence de sa soupe, en vidant la soupière, ou de son lard bouilli, en achevant les débris laissés sur le plat.

Marcienne versait ainsi à ses convives la petite illusion rétrospective d'un bon souper. Son père la bénissait, sans savoir bénir, en la trouvant parfaite, et en se trouvant moins veuf, le pauvre père, moins orphelin, le vieil enfant, puisqu'elle était là.

Le tailleur était ce soir-là particulièrement silencieux et farouche. Il but coup sur coup deux verres de vin, ce qui était une débauche, et, les sourcils froncés, il regarda fixement la fumée de la lampe de plomb, comme s'il eût attendu que la mèche éclatât tout à coup, et fît sauter en l'air les solives du plafond.

Marcienne, avant de desservir (opération qu'elle remplissait toujours lentement et un peu paresseusement, car elle aimait alors à causer, à se faire rendre des comptes), s'accouda, et, se penchant vers son père :

— On ne t'a pas payé ? lui demanda-t-elle doucement.

— Si ! j'ai là l'argent.

Paupe frappa sur la poche de sa veste ; il sentit la petite bouteille de bonbons en pâte, et fit un mouvement pour la sortir et la donner au petit garçon. Mais, soit la peur d'être grondé pour avoir fait une dépense inutile ; soit la honte d'avoir eu cet accès de sensibilité aristocratique, il laissa la petite bouteille à sa place, et se contenta de tirer les quelques écus de sa recette qu'il étala sur la table.

— Il faudra donner quelque chose au percepteur, dit Marcienne, en avançant la main pour prendre l'argent.

Paupe se dressa, et posa son poing sur la table, avec colère :

— C'est cela ! le premier argent pour les autres ! Le percepteur attendra.

— Mais, s'il se fâche ?

— Il se fâchera ; cela m'est bien égal ! il ne m'enverra pas Herluison pour me saisir.

Marcienne élargit ses yeux dans un regard de profond étonnement.

C'était la première fois qu'elle entendait prononcer le nom d'Herluison. Que signifiait-il ?

— On t'a fait de la peine ? reprit-elle d'une voix tout ensemble câline et ferme, comme la voix d'une petite maman qui fait des offres à la faiblesse, pour la soutenir et la gronder, et

en répliquant à l'air, beaucoup plus qu'aux paroles de son père.

— De la peine ? Qui est-ce qui peut me faire de la peine, maintenant ? — répartit M. Paupe avec deux ou trois soulèvements de la poitrine ; — est-ce que je n'ai pas ma mesure comble ?... Ta mère est morte ; toi, tu fais une besogne au-dessus de tes forces... Maximilien est toujours dans le même état ; quant à moi...

Il secoua la tête.

— Tu n'aimes pas le bon Dieu, et le bon Dieu fait semblant de ne pas t'aimer ! répondit la petite fille.

— Qui t'a appris cela, Marcienne ? c'est le curé.

— Ce n'est pas M. le curé qui m'a dit cela ; je le pense.

— Le bon Dieu ? Pourquoi l'aimerais-je ? — murmura le tailleur, intimidé par le sourire avec lequel Marcienne lui avait parlé ; — qu'est-ce qu'il a fait pour moi ?

— Il t'a donné ta fille.

— Oui, et mon fils ! répliqua Paupe d'une voix plus basse, en montrant le petit garçon qui penchait sa tête pâle, alourdie par la langueur du sommeil, sur le dossier de son fauteuil.

— Maximilien va mieux, je t'assure, dit Marcienne avec empressement.

— Grâce à toi ! mais toi-même...

— Moi, je vais à merveille... Je ne me suis jamais sentie si bien portante, dit la petite fille dont les dents blanches semblaient éclairer la chambre.

M. Paupe ne voulait pas être convaincu, ce soir-là, de la bonté du bon Dieu.

— Non, non, — continua-t-il en se reculant dans sa tristesse, comme un ours attiré au jour et qui rentre dans sa tanière ; — j'ai raison ! S'il y avait une justice quelque part et un Dieu au ciel, je ne souffrirais pas comme je souffre; car je n'ai rien fait pour souffrir.

— Il y a des gens plus malheureux que nous.

— Je n'en connais pas.

— Eh bien, moi, j'en connais.

— Cite-les.

— Oh ! ce n'est pas difficile, — répondit Marcienne avec une volubilité enfantine. — Il y a M. Mathias, qui a perdu, l'hiver dernier, ses deux enfants, après avoir perdu sa femme, et qui se trouve tout seul. Il y a les deux petits enfants de la mère Bastienne, qui ont perdu leur père et leur mère, et qui se trouveront sans un parent dans le monde, quand leur grand'mère, qui a quatre-vingts ans, sera morte.

— Comment sais-tu cela? dit M. Paupe, étonné de la rapidité de cette réplique.

— C'est tout simple ! je dis tous les jours une

prière pour le pauvre M. Mathias, et j'en dis deux pour les petits enfants de la mère Bastienne.

— Ah ! et savent-ils cela au moins ?

— Oh ! non. D'ailleurs, c'est une façon de prier pour nous. J'ajoute toujours à ma prière : « Mon Dieu ! conservez la santé de mon frère, et donnez-moi la force, pour que nous vivions, et pour que papa ne reste pas seul ! » Je dis aussi : « Conservez-nous papa, mon Dieu ! pour que nous vous aimions bien ! »

Paupe mit la tête dans ses deux mains et parut réfléchir ; mais il sentait ses yeux humides, et ne voulait pas qu'on les vît.

Marcienne devina les larmes, et fut satisfaite de les avoir provoquées. Elle savait que cette petite pluie éteignait souvent de gros orages dans le cœur paternel ; et, comme elle avait l'intention de faire subir à M. Paupe un long interrogatoire, elle préparait mieux ainsi le coupable aux reproches et au repentir.

Elle se leva, sans faire de bruit, et desservit la table ; puis, quand elle eut déposé les assiettes, la soupière et le reste, dans un coin de l'âtre, elle revint à la table, prit doucement son frère sur ses genoux, le coucha dans ses bras, acheva de l'endormir sous un baiser, et s'assit à la même place, devant son père.

Une grande demi-heure passa ainsi.

M. Paupe, peu à peu, avait dégagé sa tête de ses mains. S'il avait eu des larmes dans les yeux, un éclair les avait brûlées.

Il pensait au beau château d'Arsonval, qu'on allait vendre, et qu'il ne pourrait disputer. Il lui semblait qu'on le dépouillait une seconde fois. Il rêvait des grands bois dont il avait rapporté l'arome dans ses poumons. Il n'avait pas le temps d'y conduire Marcienne et Maximilien. Il revoyait en imagination les deux petits enfants qu'il avait vus jouer sur l'herbe, qui jouaient peut-être encore, maintenant que le loup n'était plus dans le bois pour les guetter, pour regretter de ne pouvoir les saisir et les étrangler.

M. Paupe avait eu peur que Marcienne, en parlant des gens malheureux pour lesquels elle priait matin et soir, ne lui citât la famille d'Arsonval. Mais non. La fille du tailleur ne priait que pour les pauvres. C'était bien; c'était juste. Le tailleur lui pardonnait son intercession, puisqu'elle ne contredisait pas sa haine, et puisqu'elle laissait toute liberté aux sourdes imprécations qui se débattaient en lui. Il lui semblait acquérir un droit nouveau et plus grand d'exécrer les enfants d'Arsonval puisque sa fille ne priait pas pour eux.

Ah ! comme il allait s'en donner de cette joie

de les voir déguerpir du château, après la visite de Me Herluison ! Dans sa rêverie, Paupe voyait, à travers la fumée de la lampe, étinceler les yeux de l'huissier, ces yeux qu'il avait comparés à des vers luisants. Il se souvenait avec ravissement de son mauvais calembour ; il pardonnait à la réplique du même ton, faite par l'huissier. Eh bien, oui, il était une taupe ! mais une taupe méchante ; on le verrait ; car sa haine rampait sous terre, mais trouverait bien, quelque jour, le moyen de pousser hors de terre un petit monticule suffisant pour faire trébucher quelqu'un de cette famille maudite.

La méditation du tailleur fut interrompue par plusieurs coups, timides d'abord, puis plus accentués, frappés à la porte de la rue.

On ne frappait guère, d'ordinaire, à la porte de M. Paupe ; les voisins s'annonçaient en passant la tête. Qui venait à pareille heure ?

Marcienne, malgré le fardeau de son petit frère, se leva pour aller ouvrir. Mais son père la rassura d'un signe de la main, car elle avait laissé paraître un peu d'effroi subit, et il alla ouvrir lui-même.

Un homme, encore jeune, très-pâle, entra.

C'était le comte d'Arsonval.

## IV

### LES DEUX VEUFS

Paupe eut un geste de surprise quasi théâtral, mais d'une solennité toute naïve, en se trouvant face à face avec l'homme que sa haine évoquait depuis plusieurs heures. Il se sentit étranglé par une crainte superstitieuse, tant l'à-propos était tragique.

Il recula en silence, bien que ses lèvres fissent le mouvement de parler, d'interroger.

Le comte d'Arsonval était un homme de trente-six ans, grand, mince, d'une figure délicate et presque efféminée.

Un cercle bleuâtre entourait ses yeux et gardait la trace de larmes récentes. Sa bouche

avait des frémissements qu'il s'efforçait de comprimer en la fermant avec force, ou de dissimuler en l'ouvrant, au contraire, par un vague sourire qui voulait désarmer une menace inconnue.

Il salua Paupe avec une sorte d'humilité, et s'avança dans la chambre basse.

Marcienne replaça son frère endormi dans un petit fauteuil, au coin de la cheminée; ranima de nouveau la mèche de la lampe, avança une chaise près de la table, et se recula dans l'ombre, prête à sortir, pour ne pas gêner la conversation.

Tout ce préambule se passa de paroles.

M. Paupe attendait, aussi ému que son visiteur: et le comte promenait autour de lui des yeux effrayés, effarés; comme s'il eût eu conscience d'une affreuse méprise de sa détresse:

— Monsieur Paupe, — balbutia-t-il enfin, — excusez-moi de venir si tard... C'est que les circonstances...

Un spasme étouffa sa voix; il passa son mouchoir sur sa figure pour en étancher la sueur.

Le tailleur tenait la tête baissée; il la souleva en tendant le cou; et parlant à travers les dents serrées, comme à travers un masque:

— Quelles circonstances?

Tout en disant cela, il palpitait d'angoisse, d'orgueil, de joie ; il savourait par avance la volupté d'entendre son ennemi confesser ses malheurs.

— Monsieur Paupe, — reprit le comte avec effort, — je suis ruiné ; je n'ai plus rien...

Cette fois, le tailleur regarda avec plus d'assurance. Un rictus équivoque, une menace, une ironie, un sourire d'étonnement cruel, fit grimacer sa bouche.

M. d'Arsonval n'était pas un grand observateur, et, dans un pareil moment, il pouvait se méprendre à l'expression de cette curiosité avide.

Il avança timidement la main, comme pour toucher la main du tailleur, que celui-ci recula :

— Oui, reprit le comte, je suis ruiné ! Demain, dans quelques heures, je n'aurai plus d'asile... et mes enfants...

Un sanglot l'interrompit.

Ce sanglot parut une provocation, un défi redoutable à M. Paupe. Il tressaillit, et regarda instinctivement vers l'angle de la chambre, où Marcienne s'était retirée, près du fauteuil de Maximilien. Il avait peur que sa fille, à cette évocation des enfants du château, n'intervînt par un geste de compassion. Mais Marcienne écoutait, immobile.

Le comte mit tout son courage à achever sa confidence :

— Mes enfants, — dit-il d'une voix vibrante qui se faisait aiguë pour percer la nuée confuse de sa douleur ; — mes enfants, je suis obligé de les abandonner pendant quelques jours. Je pars pour un voyage urgent, douloureux. Je ne puis les emmener, et je venais... Pendant ma courte absence, voudriez-vous vous en charger ?

Paupe, qui avait la main posée sur la table, l'appuya si fort que la table trembla et que la lampe vacilla.

Marcienne fit un pas dans la chambre, et poussa une exclamation à peine distincte.

— Vos enfants ! dit le tailleur d'une voix sourde.

— Oui, — répartit le comte avec plus d'effusion, — mes enfants ! je ne puis les laisser au château.

— Pourquoi ? répliqua Paupe vivement.

Le comte hésita entre un sourire et une plainte.

— Je n'ai plus de domestiques... D'ailleurs je n'ai plus de château ! murmura-t-il d'une voix défaillante.

— Et vos amis ?

— Mes amis sont loin, s'il m'en reste un seul. J'ai cherché dans ce pays un honnête homme à qui me confier. Je n'ai pas cherché longtemps.

Il y a entre vous et ma famille, monsieur Paupe, un lien qui ne peut se rompre.

Paupe hocha la tête comme un dogue qui secoue sa chaîne.

— C'est vrai, — dit-il, la bouche tordue, — votre famille nous a fait une rente !

— Votre père, — continua le comte, en protestant par un geste contre le sens donné à ses paroles, — votre père a été le plus délicat, le plus généreux des hommes. Le fils sera digne du père, me suis-je dit.

Le comte s'interrompit, de lui-même, semblant attendre un encouragement, qui ne venait guère.

Paupe, abasourdi, avait des tintements dans les oreilles, un tocsin appelant dans la nuit des pillards, et des incendiaires à la démolition du château d'Arsonval. Il cherchait une réponse sanglante à faire ; il courait après les anathèmes qu'il avait lancés en route deux heures auparavant, et se sentait surpris, avec un tel battement de son cœur en furie, de ne pas les ressaisir.

Marcienne fit un second pas pour sortir de l'ombre ; elle était maintenant dans le cercle rouge et tremblant que faisait la lampe autour de la table. Elle était tout près de son père, si près qu'elle eût pu le toucher en étendant le bras.

Le comte d'Arsonval eut peur du silence de Paupe.

— Vous me refusez ? dit-il.

Le tailleur se rejeta en arrière, comme pour éviter un enlacement.

— Hé ! pourquoi est-ce à moi que vous vous adressez ? demanda-t-il avec un geste bourru.

— Je vous le répète, monsieur Paupe, votre nom devait naturellement s'offrir le premier.

— Oui ! toujours à cause des trois cents francs !

C'était la seconde fois que Paupe parlait de la rente. Il ne trouvait pas d'autre sarcasme à jeter à la tête de ce noble qui prétendait exploiter la reconnaissance d'une victime.

— Non, monsieur Paupe, — répondit, M. d'Arsonval, — je ne m'adresse pas à vous à cause de cette rente de trois cents francs, qui est une obligation de moi à vous, non de vous à moi ; si je m'adresse à vous, c'est d'abord à cause de votre père...

— Mon père a fait ce qu'il a voulu ! moi, je suis mon maître !

— ... Et c'est aussi à cause de vos enfants, continua le comte en souriant avec désespoir à Marcienne.

Marcienne posa la main sur l'épaule de son père.

Le tailleur regarda sa fille ; vit dans ses yeux

une lumière qui lui fouilla la poitrine, et balbutia :

— Mes enfants ! ils n'auraient qu'à donner aux vôtres leur pâleur et leur mal ! Voyez donc la jolie maison pour servir d'hôtel aux fils du comte d'Arsonval !

— Encore une fois, je ne vous demande que l'hospitalité de quelques jours, — reprit le comte. — Je vais en Allemagne trouver un vieux parent qui s'est obstiné dans l'émigration. Il en voulait à mon père de son retour, en 1815; il m'en veut à moi de mon mariage.

— Mais... vous n'êtes pas veuf, monsieur le comte?

— Je suis veuf, monsieur Paupe, plus veuf que vous; puisque ma femme vit, et renouvelle le deuil d'un veuvage effroyable, chaque fois que je vais la voir, dans la maison où elle est enfermée, la pauvre folle !

Marcienne joignit les mains par un mouvement de douce compassion. Deux larmes montèrent à ses yeux.

— Merci, mon enfant ! — lui dit le comte d'Arsonval. — Priez pour ma femme, et promettez-moi d'aimer son fils et sa fille comme votre sœur et votre frère !

— Je vous le promets, monsieur, répondit Marcienne avec une foi ardente.

Elle était désormais emportée dans un rêve. Son blanc visage, sur lequel la lampe promenait des lueurs, rayonna tout à coup.

Paupe se leva brusquement, comme ébloui et ravi. Il recula dans la partie la plus sombre de la pièce, croisant ses bras pour cercler sa poitrine qui se soulevait trop.

Marcienne, qui obéissait maintenant à une force naïve, dit à M. d'Arsonval, avec un sourire de grande sœur et de petite maman, en ouvrant les bras :

— Où sont-ils ? Ils doivent avoir sommeil. Voyez ! Maximilien dort déjà.

Le comte attira à lui cette tête enfantine, illuminée par la charité, et la baisa longuement au front.

— Merci ! merci ! murmura-t-il en sanglotant.

Puis, se levant à son tour, il alla rejoindre Paupe, qui, rouge et taciturne, contemplait son petit garçon estropié.

— Vous avez une fille d'un grand cœur et d'une grande intelligence, lui dit le comte, le cœur palpitant.

— N'est-ce pas ? ne put s'empêcher de répondre le tailleur dans un vif mouvement d'orgueil.

— Mon père avait raison ! continua M. d'Arsonval. Combien de fois ne lui ai-je pas entendu

dire : — Si la révolution recommençait, je m'adresserais au fils du père Paupe, comme je me suis adressé à son père ; le dévouement est leur seconde nature.

— Ah bah ! votre père disait cela ! — s'écria Paupe, que cet éloge irritait et ramenait à sa haine. — Il était pourtant bien fier !

Et gesticulant, s'efforçant de se griser de ses propres paroles, prenant une attitude d'orateur :

— Eh bien ! continua-t-il, la révolution ne recommence pas. Si l'on a chassé Charles X; on n'a pas chassé les nobles. Louis-Philippe ne s'appelle pas Philippe-Égalité ; on ne confisque rien; on ne proscrit personne. Que craignez-vous, monsieur le comte ? Vous êtes dans l'embarras ? vous avez bien tort de ne pas vous adresser à des gens de votre monde, et de songer à un pauvre, à un gueux comme moi !...

M. d'Arsonval, surpris, se demandait s'il fallait qu'il s'humiliât encore, pour vaincre ce qu'il croyait être l'humilité du tailleur.

Marcienne intervint de nouveau.

Elle s'était glissée entre son père et le comte :

— Papa, tu devrais aller, avec M. le comte, chercher les deux enfants, dit-elle d'une voix caressante.

Paupe fronça le sourcil.

— Non, non, c'est inutile ! se hâta de répondre

M. d'Arsonval. Les enfants m'attendent près d'ici, avec un domestique.

Paupe, qui ne voulait ni obéir à sa fille pour plaire au comte, ni déplaire à Marcienne en lui désobéissant, fit un geste vague, indécis, comme il lui en était échappé un assez grand nombre depuis le commencement de cette scène.

Reconduit par Marcienne, qui prit la lampe pour l'éclairer jusqu'à la porte, et hors la porte, dans la rue noire du village, M. d'Arsonval sortit.

Quand Marcienne fut rentrée et eut reposé la lampe sur la table, M. Paupe éclata. L'absence de sa fille pendant une minute, lui avait rendu un peu de courage :

— De quoi te mêles-tu, gamine ? dit-il d'un air féroce.

— J'ai mal fait ? demanda ingénument Marcienne.

— Tu avais bien besoin d'attirer ici ces enfants !

— Je ne les attire pas. Fallait-il les laisser coucher dehors ?

— Bah ! Ils auraient bien couché au château. On n'y mettra pas le feu cette nuit.

— Ils sont gentils, ces enfants ! reprit Marcienne avec le sourire d'envie d'un enfant gâté devant un étalage de poupées.

— Comment le sais-tu ?

Paupe se souvenait, avec dépit, qu'il les avait trouvés, lui aussi, fort gentils, en les voyant jouer sur la pelouse, et que c'était cette gentillesse même qui l'avait exaspéré.

— Je les ai souvent vus passer, répliqua Marcienne rêveuse.

— Ils ne te paraîtront plus gentils dans quelques jours, quand ils auront tout envahi ici.

— Ah ! j'y pense ! Il faut préparer leur lit. s'écria la petite fille d'un ton de pitié mêlée d'une sorte de gaieté prompte.

— Leur lit ?

Paupe crispa ses poings.

— Ils ne peuvent pas coucher par terre ! dit humblement Marcienne.

— Ah ! cette race d'Arsonval ! — s'écria Paupe, — faut-il qu'elle me poursuive jusqu'ici !

## V

### UN SOUVENIR DE BIVOUAC

Marcienne, qui ne s'effrayait guère ordinairement des colères paternelles, parut cette fois légèrement alarmée de cet accès subit.

— Le comte t'aime bien ! dit-elle en secouant la tête d'un air de contentement.

— Lui ! Il me méprisait hier, comme le fumier de son écurie. Aujourd'hui, il a besoin d'un instrument, d'une dupe, et il essaie de me flatter.

— Il dit la vérité, papa.

— Je ne veux pas l'entendre dans sa bouche. Je sais ce que je suis, je sais ce que je vaux ; je n'ai pas besoin d'un certificat d'honneur et de

probité, paraphé par ce noble ruiné, qui ne sait seulement pas ce que c'est que le travail.

— Il te parle de toi comme il pense, papa, puisque tu ne l'écouterais pas, s'il ne te parlait que de lui.

— Gamine ! — répéta M. Paupe en s'excitant et en arpentant la chambre ; — si je te racontais la vie de ce comte d'Arsonval, tu saurais si je dois tenir à ses paroles, à ses flatteries, lui qui n'a jamais fait œuvre de ses dix doigts, qui est né à l'étranger, qui est revenu avec l'émigration pour s'amuser, qui a épousé une fille de bourgeois riches, mais l'a rendue folle, et qui n'a pas su seulement obtenir des parents de sa femme une pension, un secours. Et cet inutile, ce vaniteux, ce dépensier, parce qu'il ne sait que faire de ses enfants, vient nous les mettre sur les bras ?

— J'ai de bons bras, papa, dit Marcienne avec un rire sublime.

— Tu m'as empêché de le chasser. Tu as eu tort.

— Ce n'est pas moi, papa. C'est ton cœur qui t'a empêché.

— Non, c'est toi, toi seule ! Mais tu ne feras pas que je ne haïsse cette famille par laquelle j'ai tant souffert.

— Ils souffrent aussi, papa. Il est inutile de les haïr, et il est bon de les aimer.

— D'ailleurs, comment veut-il que je les nourrisse, ses enfants ? Il ne nous donnera pas d'argent, n'est-ce pas ?

— Qu'importe ! s'il nous donne deux fois plus de courage !

— Ah ! je n'ai pas besoin qu'on me donne du courage, ni toi non plus. J'en ai assez ; mais je ne veux pas faire un métier de sot.

— La charité n'est pas une sottise, papa.

Paupe ne trouva pas de réplique. Il fit un tour plus violent dans la chambre, se frappant le front de ses deux grosses mains calleuses, comme s'il lui était arrivé un grand malheur.

Pendant ce temps, Marcienne satisfaite, sortait en silence.

Paupe, au bout d'une seconde, entendit un remuement qui l'intrigua dans la pièce du fond. Il prit la lampe et alla regarder.

Marcienne, dans l'obscurité, avait tiré deux draps blancs d'une armoire, et essayait, en tâtonnant, d'étendre ces draps nouveaux sur sa petite couchette, dépouillée des draps du matin. Quand elle se vit surprise, elle mit un doigt sur sa bouche, et montrant le petit lit de son frère :

— Prends garde ! ne fais pas de bruit, — dit-elle, — et cache la lumière.

— Tu n'y vois pas, — répondit Paupe, farouche

encore, mais sur le même ton bas et précautionneux.

— La lampe réveillerait Maximilien

Paupe mit sa main devant la lumière de la lampe, et, s'avançant dans la chambre, promena ses yeux autour de lui.

— Et toi, — demanda-t-il à sa fille, — où coucheras-tu ?

— Là, répliqua Marcienne, en montrant une place entre sa couchette et le petit lit de son frère.

— Sur la terre nue ? toi ! Je ne veux pas de cela.

— Oh ! je mettrai de la paille.

— Dis du fumier ! Notre paille est toute mouillée. Attends, je vais t'arranger quelque chose de mieux.

Paupe alla dans la première pièce avec la lampe.

Marcienne, restée seule, eut un sourire silencieux, et sa bouche dilatée mima, pour se refermer, un baiser qui suivait la traînée lumineuse faite par son père.

Le tailleur rentra, en tenant toujours avec précaution la lampe qu'il abritait de sa main ; mais il serrait sous son bras un paquet de vieux habits, et quelques coupons de ratine.

Marcienne lui prit la lampe qu'elle posa à terre.

Alors Paupe, s'agenouillant et pliant les guenilles de laine qu'il avait apportées, en fit une espèce de petit matelas, de petit lit, arrangeant bien les angles, faisant rentrer les morceaux qui débordaient, tâtant de la main à toutes les places, pour s'assurer que l'épaisseur était suffisante, et que Marcienne ne sentirait pas la dureté du sol.

— Tu seras mieux ainsi, — lui dit-il à demi-voix. — C'était comme cela que je m'arrangeais au bivouac.

Le bruit de la porte de la maison qui se rouvrait interrompit Paupe.

Il se releva, et passa dans la première chambre.

Marcienne le suivit avec la lampe ; mais elle avait préparé, ce qui était un grand luxe, une chandelle, dans un chandelier de fer ; et quand le comte d'Arsonval eut franchi la marche qui mettait le sol de la maison au-dessous de celui de la rue, M. Paupe qui avait repris subitement sa mauvaise humeur, fut ébloui par une illumination soudaine. La clarté de la lampe était doublée de la clarté de la chandelle.

Cette splendeur inusitée permettait de voir les deux enfants que le comte tenait par la main, et avec lesquels, très-pâle, les joues ruisselantes, il s'avança dans la chambre.

Le petit garçon, je l'ai dit, avait près de dix ans.

Il ne comprenait pas absolument ce qui se passait ; mais il percevait le sens grave et mystérieux de cet événement qui l'amenait dans la nuit, si loin du château, et dans un pareil endroit.

Son père, en l'embrassant pendant la route, lui avait répété certainement qu'il allait vivre, pendant quelques jours, chez des gens qui n'étaient pas ses parents, mais qui auraient bien soin de lui ; et l'enfant, partagé entre la curiosité de cette destinée inconnue, entre le chagrin que lui avait causé son père, et le petit sentiment de rébellion qu'il éprouvait à l'idée de subir la surveillance, l'amitié, la discipline d'étrangers et d'étrangers inférieurs, avait un petit air boudeur, irrité, qui l'aidait à combattre le sommeil.

La petite fille de cinq ans ne comprenait rien. On l'avait sans doute portée pendant la route. Elle eût été incapable de marcher, puisque son père la traînait un peu.

Ce n'était ni l'orgueil, ni le chagrin, ni le caprice, qui l'étourdissait. C'était le sommeil, le sommeil implacable, qui noyait ses petits yeux bleus, qui mettait sur ses lèvres ce baiser fondant, sous lequel sa bouche extasiée s'entrou-

vrait, et qui lui faisait porter à chaque pas son poing fermé à ses paupières. Elle avait tant joué, ce soir-là, et si longtemps, sur la pelouse!

Ces deux enfants étaient réellement beaux : le petit garçon avec sa mine dédaigneuse et hautaine, la petite fille avec son abandon.

Marcienne était devant la porte de la chambre et se trouvait vis-à-vis la porte d'entrée. Elle n'osait tendre tout à fait les bras à la vision qu'on lui amenait; seulement, elle les ouvrait à demi. Elle avait l'air d'une de ces petites madones qui laissent tomber des rayons de leurs deux mains; et véritablement, quelque chose de doux, qu'elle ne pouvait définir, un feu et à la fois une fraîcheur, filtrait à travers ses veines et s'épanchait par ses regards, par sa bouche, par ses mains.

Cette enfant, confinée dans un devoir maternel quotidien qui prenait toute sa vie, avait une révélation nouvelle, et recevait la visitation d'un amour agrandi qui la conviait à une fonction plus haute. Tout son être suivait l'élancement de sa pensée, et surgissait.

Son visage blanc, qui se colorait si difficilement, pâlissait encore; mais le bleu profond, épanoui dans ses yeux comme une pervenche à travers la neige, attestait l'ambition supérieure de ce dévouement candide.

Paupe, stupéfait, laissait s'avancer le comte

avec ses deux enfants. Mais Marcienne alla au-devant d'eux, et comme elle était de beaucoup la plus grande, elle se baissa pour mettre un baiser léger dans les boucles blondes de la petite fille.

Elle fut plus timide avec le petit garçon qui la toisait; elle lui effleura la main que celui-ci retira et mit dans sa poche. Et regardant M. d'Arsonval avec une autre caresse respectueuse dans le regard :

— Dites-moi leurs noms ? demanda-t-elle.

— Il s'appelle Léo, elle se nomme Diane; répondit le comte en souriant, à travers ses pleurs, car le nom de ses enfants lui mettait un parfum aux lèvres.

— Eh bien ! monsieur Léo, et vous, mademoiselle Diane, voulez-vous de moi pour vous servir ?

Marcienne prononçait le mot servir avec une grâce sans humilité; c'était, dans sa bouche, l'équivalent du mot aimer.

M. Paupe, cependant, trouva le mot choquant, et laissa échapper un grognement.

— Soyez leur sœur aînée, dit M. d'Arsonval en poussant les enfants vers la jeune fille.

— Voyons, combien de temps resterez-vous absent ? demanda brusquement le tailleur que ces sentimentalités irritaient.

— Huit jours, dix jours au plus. Je fais une démarche suprême ; si elle ne réussit pas, je reviendrai en toute hâte.

— Et alors, que ferez-vous ?

Le comte eut un geste de découragement et d'indécision.

— Je me résignerai à demander du service, dans l'armée, dans l'administration ou dans la diplomatie, à ce gouvernement nouveau que mon père n'eût pas servi.

— Pourquoi ne commencez-vous pas par là ?

— Parce qu'avant de faire fléchir mes principes devant la nécessité, je veux épuiser toutes mes ressources.

— Nourrir et protéger ses enfants, c'est un principe qui me paraît au moins égal à celui d'une cocarde ! répartit le tailleur en se croisant les bras et d'un air de tribun.

— Je le sais, monsieur Paupe, dit le comte avec simplicité ; voilà pourquoi, avant de m'incliner devant l'homme qui a renié mon roi, je vais m'incliner devant l'homme qui m'a renié.

Le tailleur, satisfait de sa sentence, et intimidé de la réponse qu'elle avait provoquée, continua sur un ton moins rogue :

— Quand partez-vous ?

— Dans deux heures. Je serai en route pour

Troyes; à Troyes, je prendrai la voiture de Châlons.

Marcienne s'était assise, et ayant les enfants devant elle, contre ses genoux, avait commencé avec eux une conversation à voix basse. Elle entendit les paroles du comte. Elle s'approcha de lui, en ramenant Léo et Diane :

— Embrassez-les, monsieur, — dit-elle d'une voix tremblante, — car mademoiselle Diane a bien sommeil.

Le comte souleva sa petite fille, la couvrit de baisers, et la rendit à Marcienne.

Puis, avant de l'embrasser à son tour, il arrêta Léo devant lui, par une imposition de la main sur sa tête, et le contemplant avec une tendresse navrante:

— Tu me promets d'être bien sage ? lui demanda-t-il.

— Oui, répondit nettement l'enfant.

— D'obéir à M. Paupe ?

L'enfant regarda le tailleur d'un air de menace plutôt que de soumission, et ne répondit pas.

— D'écouter mademoiselle Marcienne?

L'enfant regarda la petite fille, et son regard s'adoucit.

— Oui, murmura-t-il.

— Tu te souviendras, matin et soir, dans ta

prière, de ta pauvre maman, bien malade, de ton père qui va souffrir ?

— Oui ! dit cette fois Léo d'une voix haute et presque éclatante.

M. d'Arsonval le baisa en retenant ses larmes ; et comme Marcienne était placée tout contre Léo, il mit aussi un baiser sur le front de la jeune fille.

Marcienne en fut très-fière. Elle prit la chandelle et se dirigea vers la pièce du fond avec les enfants. Diane se laissait conduire.

Léo, sur le seuil de la chambre, s'arrêta, flaira comme un petit lion l'obscurité dans laquelle on voulait l'entraîner, se cabra, pour ainsi dire, et regardant de loin son père avec des yeux étincelants, lui fit un dernier appel, un dernier reproche silencieux.

Mais le comte étendit la main :

— Va ! dit-il.

L'enfant, courbant la tête, non comme un être docile, mais comme un indompté qui, se dépitant contre la résistance, veut la vaincre autrement, suivit Marcienne et sa sœur dans la chambre du fond.

M. d'Arsonval avait tiré d'une de ses poches un petit paquet qu'il tendit à M. Paupe.

— Voici, dit-il, des bijoux de famille qui ont quelque valeur. S'il arrivait que mon absence se

prolongeât, ou si, par hasard, je ne devais pas revenir, vous les vendriez...

— Et vos créanciers ?

Le comte pâlit.

— Que votre délicatesse ne s'alarme pas, monsieur Paupe : j'ai le droit de disposer de ces bijoux.

— En êtes-vous bien sûr ?

— L'huissier, qui a tout saisi chez moi, m'a permis d'emporter ces souvenirs.

— Ah !

M. d'Arsonval tendait toujours le petit paquet; mais, pour rien au monde, le tailleur ne l'eût pris dans la main du comte. Il montra la table et dit :

— C'est bon, monsieur. J'accepte ce dépôt; vous le trouverez intact quand vous reviendrez.

— Je vous en prie, monsieur Paupe, s'il survenait quelque besoin imprévu...

— Mais, continua le tailleur, il est bien entendu que si vos créanciers le réclament...

— Je puis aussi, — dit timidement le comte d'Arsonval, — sur la petite somme que j'ai gardée pour mon voyage, vous donner...

— De quoi ? une aumône ? une charité ? — répliqua Paupe d'une voix sourde, et en croisant sur sa poitrine ses deux poings fermés, comme pour se mettre en défense. — Attendez donc, mon-

sieur d'Arsonval, que je vous aie rendu service, pour m'insulter.

— Oh ! monsieur Paupe !

— C'est bon ! c'est bon ! puisque Marcienne le veut, j'accepte la charge ! mais je l'accepte entière, complète ; vous l'avez dit, c'est dans le sang des Paupe. Il ne me sera pas plus difficile de vous rendre vos enfants en bonne santé, et vos brimborions de famille en bon état, qu'il ne l'a été, à mon père, de vous rendre le château et le domaine ; seulement, je ferai mieux que mon père. Il a eu tort de recevoir cette pension qui a l'air de vous donner un droit et m'en retire un.

— Votre père était l'ami du mien, monsieur Paupe, nous renouvellerons le pacte de famille.

Le tailleur regarda le comte en face, et ne put s'empêcher de démasquer toute sa haine.

— Moi ! votre ami ?

Le comte recula sous le regard de Paupe, comme si un fer rouge lui eût effleuré la peau.

Les deux hommes restèrent une minute l'un devant l'autre, étonnés, déconcertés ; M. d'Arsonval se demandant pourquoi il confiait ses enfants à ce brutal ; et Paupe s'admirant de ne pas chasser cet être détesté, qui lui demandait de prendre ses enfants en tutelle, au nom de leur amitié réciproque.

La morsure d'une inquiétude subite, et d'une haine féroce, leur tira le cœur pendant une minute.

Puis, le comte s'imagina qu'il voyait les yeux du tailleur s'adoucir ; et il interpréta comme une exagération de fierté, comme une susceptibilité vaniteuse de paysan, cette ruade, démentie par le fait même ; puisque les enfants dormaient dans la pièce à côté, sous le regard doux et aimant de Marcienne.

Il y avait une vague, mais réelle ressemblance après tout, entre le tailleur et sa fille. Un peu de l'azur des yeux bleus de celle-ci mettait un coin de ciel au-dessus de la tête de ce bourru.

Paupe, en effet, adoucissait involontairement sa mine féroce par la pensée même du triomphe qu'il avait obtenu, en laissant voir une bonne fois sa fureur et sa haine.

Il savourait, avec une immense satisfaction, l'abaissement de ce noble ruiné. Il avait bien surpris l'effroi du comte, et il en jouissait.

Faire peur est une des ambitions humaines les plus fréquentes, égale à l'ambition de faire envie ; l'une et l'autre se servent. Paupe se trouvait de niveau avec le comte ; ce qui valait presque mieux que de le dominer, puisqu'il s'était payé par cet effroi inspiré de toute l'envie dont il avait été si longtemps rongé.

— Vous ne m'empêcherez pas, monsieur Paupe, — reprit M. d'Arsonval avec une tristesse contenue, — d'avoir pour vous une grande reconnaissance, si vous ne voulez pas de mon amitié. Vous êtes fier, et vous avez raison de l'être, pour votre père et pour vous. Vous avez des préventions contre moi... Je les subirai, et j'espère les désarmer. Il me suffit que vous soyez honnête homme, et que vous acceptiez, au nom de l'honneur de votre nom, le cher dépôt que je vous confie. Quand je reviendrai, mes enfants auront plaidé pour moi, et j'embrasserai de si bon cœur mademoiselle Marcienne, que vous me tendrez la main.

Ces paroles, dites pour émouvoir Paupe, irritèrent son orgueil. Il fut tenté de répondre :

— Quand vous reviendrez, je vous défendrai d'entrer ici ; vous reprendrez dans la rue vos enfants, auxquels j'aurai fait l'aumône, et nous serons quittes.

Mais il se contenta de saluer M. d'Arsonval, qui faisait un mouvement pour se diriger vers la porte.

Il fallut au comte un bien grand courage pour quitter cette maison ; pour n'y pas rentrer, quand il en eut franchi le seuil ; pour ne pas courir à la chambre où ses enfants dormaient et y répandre une dernière fois son cœur.

Mais il était attendu à quelques pas, dans la rue, par la carriole qui devait l'emmener. Il voulait partir avant le jour et prévenir la curiosité bruyante que la grande nouvelle de sa catastrophe allait susciter dans tout le pays.

Paupe accompagna au dehors, machinalement, le comte d'Arsonval, n'ayant rien de plus à lui dire, n'ayant rien à en apprendre ; mais une curiosité instinctive et une férocité paradoxale le poussaient à jouir jusqu'à la dernière seconde de ce chagrin dont il était, pour ainsi dire, le modérateur.

Le comte, pendant le court trajet de la maison à la voiture, acheva de donner les explications qui pouvaient être utiles, sur ses enfants, et aussi sur les espérances qui l'attiraient si loin de son pays. Il demanda au tailleur de vouloir bien prendre, au moins une fois, pendant son absence des nouvelles de la comtesse d'Arsonval qu'il avait placée dans un couvent, où sa maladie recevait des soins.

Le comte avait payé d'avance la pension pour trois ou quatre mois. C'était le terme que demandait un médecin de Troyes, pour s'assurer de la possibilité de la guérison.

Paupe reçut ces confidences et ces instructions, sans proférer une parole. Tout au plus, par une sorte de grognement vague, qui paraissait la for-

mule embarrassée d'une protestation quelconque, répondait-il aux épanchements du comte.

M. d'Arsonval trouva, à la porte de la principale auberge du pays, la voiture qui l'attendait. Aucun domestique du château n'accompagnait le comte. Sa voiture était une espèce de charrette garnie de paille, qu'un garçon de l'auberge devait conduire. Les chevaux et les voitures de M. d'Arsonval restaient au château, comme un gage, et ne lui appartenaient plus.

Paupe eut un tressaillement intérieur, en voyant monter dans cette voiture rustique l'homme qu'il avait vu si souvent gravir la montagne en brillant équipage de chasse, ou se promener dans une calèche élégante, avec sa femme, jeune et jolie et ses enfants.

Toutes les passions basses, tapies dans la conscience du tailleur se redressèrent et furent tentées de consacrer leur victoire par un sifflement formidable, quand la voiture se mit en marche.

— A bientôt ! dit le comte d'une voix étouffée.

— Bon voyage ! répondit le tailleur, d'une voix presque éclatante.

La charrette commença, sur la terre dure, sur les cailloux et dans les ornières, ce bruit de ferraille, ce grincement des roues qui devait s'entendre pendant vingt minutes environ.

Paupe, immobile, les bras croisés sur la poi-

trine, la bouche écartée par une effroyable grimace que permettait la nuit, écoutait ce charivari, comme une mélodie, et l'applaudissait, quand un cahot, un sursant dans une ornière le rendait plus intense.

— Hue ! — disait-il tout bas, poussant la charrette de son souffle ; — va-t'en, et ne reviens pas, insolent, fainéant, imbécile, qui crois à ma générosité, et qui me confies tes enfants !

A mesure que la charrette s'éloignait, Paupe sentait revenir et se débattre en lui les fureurs qu'il avait laissé entrevoir à Me Herluison.

Marcienne n'était plus là. Seul, dans l'obscurité, avec lui-même, il se soulageait de l'embarras singulier ressenti dans la soirée, par ce débordement complet de sa haine.

Paupe s'en voulait des concessions faites. Il trouvait mille moyens qui ne lui étaient pas venus à l'esprit une demi-heure auparavant d'humilier, de torturer, d'écraser le comte.

Il aurait souhaité maintenant qu'un accident de la charrette ou qu'une réflexion du comte interrompît pour quelques instants le départ. Il serait accouru pour lapider de ses imprécations le niais qui était venu le provoquer chez lui.

## VI

### CONSEILS POUR BIEN DORMIR

Quand on n'entendit plus que faiblement la voiture ; quand le silence et la nuit eurent absorbé le dernier écho de ce roulis de la charrette, ballottée sur l'essieu, Paupe eut un soupir de satisfaction, comme s'il eût été lui-même l'auteur de ce silence et de cette nuit, qui absorbaient ensemble le comte d'Arsonval et la charrette.

Il reprit lentement le chemin de la maison. Le ciel était noir. Les promesses du coucher de soleil n'avaient pas été tenues ; ou plutôt la chaleur de cette journée allait se résoudre en orage. De grands souffles brûlants passaient sur le village, descendant de la forêt.

Paupe fut aise de cet ouragan. C'était une complicité, ou au moins une complaisance de la nature pour lui. Sa fatuité n'allait pas jusqu'à croire que sa colère seule eût amené cet orage ; mais s'il eût eu besoin de s'excuser de son impitoyable méchanceté, il l'eût expliquée par celle du temps.

— Le comte sera mouillé ! — se disait-il avec un rire barbare ; — mauvaise nuit pour voyager ! — et il ajouta en regardant du côté de sa maison : — Mauvaise nuit pour essayer d'un nouveau lit !

Au lieu de rentrer quand il fut devant sa porte, Paupe s'assit sur son banc. Il écoutait, comme s'il se fût attendu à surprendre dans le lointain un cri de détresse ou le gémissement aigu de la charrette emportant le comte d'Arsonval à travers les éclairs et les bourrasques.

— Si la foudre l'écrasait, qu'arriverait-il ensuite ? se demandait tout bas le tailleur.

A cette idée, le sang lui affluait au cœur avec violence. Il aurait évidemment l'embarras des deux enfants, pour quelques jours au moins ; car il faudrait bien qu'un membre de la famille du comte ou de celle de la comtesse s'en chargeât et l'en déchargeât.

La crainte de cet ennui l'empêcha seule de souhaiter cet éclat de foudre. Ces deux enfants,

il ne leur voulait certes pas de mal, parce qu'il est dangereux pour un père de maudire les enfants des autres, mais, de ce qu'ils étaient de cette race des d'Arsonval, il ne pouvait se dispenser de prévoir pour eux des périls de mort, de misère, d'abandon.

N'eût-il pas mieux valu pour tout le monde qu'ils fussent avec leur père, dans la charrette ? Ils partageraient son sort, ce qui était logique, naturel, providentiel.

Le comte avait eu le courage, c'est-à-dire la lâcheté de confier ses enfants à quelqu'un de plus menaçant que le premier venu, à un ennemi ! Ce n'est pas lui, Paupe, qui commettrait jamais une imprudence, un acte de folie semblable ; ce n'est pas lui qui se méprendrait si grossièrement sur les intentions. S'il était obligé de quitter le pays, il ne voudrait pas que personne s'acquît des droits à la reconnaissance de Marcienne. Il était trop jaloux de ses enfants, comme on doit l'être, même du pauvre petit estropié.

Ah ! les nobles ! Napoléon avait eu bien raison de dire : « La démocratie a des entrailles ; l'aristocratie n'en a pas. »

Est-ce qu'un père, véritablement père, selon les lois de la nature, eût abandonné ce joli petit garçon et cette jolie petite fille ?

Dans son indignation, Paupe reconnaissait de

bonne foi que ce petit Léo était charmant, et que cette petite Diane était adorable.

Ces êtres fragiles, habitués à être dorlotés, leur père avait la sottise de les amener dans cette maison mal close et mal meublée, à la discrétion d'un homme violent qui, d'un geste, d'un élan de mépris, pouvait les briser !

Un éclair lui passa devant les yeux ; de grosses gouttes de pluie tombèrent sur ses poings qu'il avait tendus ; il se leva.

Oui, s'il le voulait, il briserait ces enfants d'une chiquenaude. Quel prétexte la pitié prendrait-elle pour le désarmer ? Il braverait leur innocence, leur grâce, leur faiblesse. S'émeut-on des charmes félins des lionceaux, quand on veut tuer le lion, en l'attirant par le meurtre de ses petits ?

La tempête du ciel mettait le feu aux poudres dans la conscience de Paupe. Ne se dégageant pas facilement des sentiments contradictoires par lesquels il avait passé depuis quatre ou cinq heures, il cherchait à les rompre. Comme un sanglier qui traverse des broussailles, il voulait sortir des vains scrupules dont son boutoir s'embarrassait, et n'avait plus qu'un objectif, sa haine à satisfaire. Tant pis pour les enfants puisqu'ils restaient seuls à sa merci !

Paupe rentra dans sa maison, la tête ten-

due en avant, les dents aux lèvres, flairant, comme l'ogre des contes, l'odeur de la chair fraîche.

Paupe n'était pas un monstre; il n'eût pourtant pas été fâché de l'être dans certains paroxysmes de sa colère.

Il avait, à ces moments-là, la secrète tentation d'être entraîné par une fatalité vers un acte violent dont sa haine eût pu jouir, tout en s'en excusant de bonne foi devant Marcienne.

Le tailleur couchait dans la seconde pièce du fond. Pour entrer dans sa chambre, il lui fallait traverser celle des enfants. Quand il eut bien clos la porte de la rue, il prit la lampe que sa fille avait laissée sur la table et se dirigea vers le petit dortoir.

Il écouta d'abord derrière la porte, comme il avait l'habitude de le faire tous les soirs, pour s'assurer que Marcienne et Maximilien dormaient bien.

Il entendit deux souffles sonores qui le rassurèrent.

C'était son compte. Il ne s'imagina pas que les enfants du château pussent respirer et dormir comme ses propres enfants. Il ouvrit la porte, avec une précaution infinie, tenant la lampe levée au-dessus de sa tête. Voici ce qu'il vit :

Maximilien dormait, Diane aussi ; c'était le

duo de la petite comtesse en bouton et du pauvre petit estropié, qu'il avait entendu.

Marcienne et Léo ne dormaient pas.

Était-ce la tempête? était-ce le chagrin persistant qui donnait à Léo le regard inquiet, éveillé, que Marcienne ne voyait plus depuis qu'elle avait éteint la chandelle, mais qu'elle devinait?

Elle était assise, tout habillée, les mains jointes sur son genou, au bord du petit lit de camp improvisé par son père. Tournée du côté de Léo, elle attendait qu'il dormît.

Léo, immobile, les yeux brillants, les deux mains crispées sur le drap, comme pour le tenir à distance de son souffle, semblait décidé, lui, à repousser le sommeil.

Comme le lit était grand, Irène avait été doucement couchée aux pieds de son frère, et rose, ses petits bras potelés hors de la couverture, la tête posée dans ses cheveux qui ajoutaient une taie soyeuse au linge un peu rude de l'oreiller, elle paraissait, non pas un petit corps endormi, mais un mélange, sans forme précise, de couleurs délicates épandues, de la candeur extravasée.

Le tailleur n'eut pas le temps de formuler une question. Marcienne, par un doigt sur sa bouche, l'avertit de faire silence, en même temps que

d'un clignement d'yeux elle intercédait pour la rébellion de Léo.

Paupe voulut lutter contre cette prière de sa fille :

— Pourquoi ne dort-il pas ? — demanda-t-il à demi-voix. — Est-ce qu'il a peur du tonnerre ?

Sans s'en douter, Paupe mit une vibration sur le mot tonnerre.

Léo ne bougea pas, mais eut un sourire ; il protestait contre la supposition de la peur.

— Je le comprends, dit Marcienne avec un mouvement de la tête indulgent. Ce n'est pas son lit, sa chambre, sa maison ; et ce n'est pas son papa qui vient lui dire bonsoir.

Léo resta toujours fixe, mais une double larme parut dans ses yeux.

Paupe reprit :

— Qu'il ne dorme pas, soit ! mais toi, fillette ?

— Oh ! moi, je m'endors toujours la dernière, tu le sais bien.

— Je veux que tu dormes, insista Paupe d'un ton grondeur.

Marcienne leva le doigt de nouveau pour avertir son père de modérer sa voix, de peur d'éveiller ceux qui dormaient.

— Est-ce que tu ne dormiras pas, s'il ne s'endort pas ? chuchota le tailleur.

Marcienne fit signe que non.

Paupe regarda Léo, mais l'enfant avait subitement abaissé ses paupières, et semblait maintenant endormi.

— A la bonne heure ! grogna Paupe.

Marcienne parut contente. Elle s'étendit doucement sur son lit, posa sa tête sur le maigre traversin que lui avait fabriqué son père, et dit avec un soupir caressant :

— Bonsoir !

— Bonsoir ! répondit Paupe.

Et marchant avec précaution, il sortit de la chambre.

Mais au bout d'une minute, Marcienne, qui n'était pas endormie, entendit la porte de la chambre de son père se rouvrir doucement.

Ce fut tout ce qu'elle entendit d'abord, car Paupe, pour faire moins de bruit, marchait sans chaussures. Il s'avança jusqu'au lit de sa fille, se baissa, et, comme il cherchait à tâtons, il rencontra la main de Marcienne.

— Tiens, — lui dit-il avec un essoufflement, — j'avais oublié de te donner cela.

— Qu'est-ce donc ? demanda la jeune fille.

— Une petite bouteille de bonbons que j'ai achetée tantôt.

— C'est pour eux ?

— Non, certes ! c'est pour ton frère.

— C'est que j'ai un second frère et une sœur, maintenant !

— Tais-toi ! c'est pour Maximilien !

— Oh ! il en aura !

Paupe ne prolongea pas le dialogue, de peur sans doute de réveiller son fils ; mais se reculant, soulevant ses pieds, comme un ours qui a peur d'écraser quelque chose, il regagna sa chambre.

La tempête avait presque cessé, au dehors.

Le silence se rétablit dans la chambre des enfants. Marcienne, pourtant, se souleva, et, appuyée sur son coude, se tourna vers le lit où reposaient les enfants du comte :

— Vous avez entendu, monsieur Léo ? — dit-elle tout bas —; je vous donnerai du bonbon, demain, si vous m'obéissez ce soir et si vous dormez tout de suite.

— Comment savez-vous que je ne dors pas ? demanda l'enfant.

— Je ne vous ai pas entendu dormir.

— Ce n'est pas de ma faute, mademoiselle

— Je le sais ; vous pensez à votre papa.

— Oui.

— Nous allons y penser ensemble. Voulez-vous ?

— Je le veux bien.

Cinq minutes après ce pacte naïf, Léo était

endormi, un peu soulagé de son chagrin par la part qu'y avait prise Marcienne.

— Il dort ! — se dit celle-ci avec un ravissement maternel, — il est bien gentil.

Puis se retournant sur son oreiller, du côté de Maximilien :

— Ah ! — soupira-t-elle,— si mon petit frère lui ressemblait !

## VII

### LES RÊVES DE L'AURORE

Paupe ne dormit guère ; mais, par un phénomène singulier, quand il sortit au point du jour, de cette veillée intermittente, il était dispos comme un homme qui a bien dormi, avide de grand air, en appétit d'aurore.

Cependant, il s'était réveillé en colère, et sa première grimace, dans le petit miroir où il se mirait, les jours de barbe, avait été pour lui-même. Il était furieux, mais d'une fureur plus allègre.

Il traversa, sans faire de bruit, la chambre où les quatre enfants dormaient, se défendit d'en regarder un seul, se glissa doucement dans la boutique et de là dans la rue.

L'orage de la nuit avait laissé aux toits des maisons, aux voitures dételées, aux arbres coupés et entassés devant les maisons de sabotiers, une humidité qui achevait de s'égoutter.

Le village prenait de l'éclat, à ce vernis donné par l'eau. Les tuiles des toitures étaient d'un rouge plus vif, les chaumes d'une nuance plus veloutée ; les verdures étaient lavées, et les feuilles jaunies palpitaient aux peupliers comme des feuilles d'or.

Paupe huma l'odeur du village qui sentait bon.

Sa haine avait une dévotion matinale à satisfaire : il se dirigea vers le château.

Tout y dormait, non plus de ce sommeil complaisant et paresseux du luxe oisif qui prolonge ses rêves ; mais de cet engourdissement de la solitude, de la ruine. Tous les volets étaient clos, même ceux qui de temps immémorial restaient ouverts en toute saison. Un doigt crochu avait touché la demeure seigneuriale ; et la demeure était morte. La négligence des derniers temps semblait tout à coup transformée en abandon séculaire. On eût dit que des herbes parasites avaient poussé dans les allées, pendant une seule nuit.

Une sorte de scellé gigantesque était posé sur le tombeau vide.

La pluie qui donnait des diamants aux toits

des chaumières avait marqué de grands sillons de larmes sur la façade principale. La tempête, en détachant des feuilles et des petites branches, les avait poussées et entassées devant le perron ; elles y restaient, comme un premier stigmate, comme un rameau lustral, pour asperger cet immense catalfaque.

Paupe reprit, devant la grille, la place et la position de la veille. Il chercha du regard la trace des enfants dans la pelouse piétinée par Léo et par Diane, mais foulée ensuite et rasée par l'orage de la nuit.

— Ils n'y viendront plus ! — se dit le tailleur sans trop comprendre s'il se disait cela avec un regret ou avec une joie ; — c'est fini, bien fini !

Une affiche annonçant la vente avait été collée la veille au soir même, par l'huissier, ménager de son temps.

Ce placard jaune intéressa Paupe qui lut l'énumération des richesses perdues. Il s'interrogea devant cette sentence. Quel sentiment éprouverait-il à la vue d'un propriétaire étranger prenant possession de ce domaine que la famille d'Arsonval avait volé à la famille Paupe ? En voudrait-il autant au nouveau et légitime possesseur qu'à l'ancien ? Si le comte revenait d'Allemagne avec un subside, s'il payait ses créanciers, s'il rentrait triomphalement dans son château et

dans son parc, quelle figure ferait-il, lui Paupe, tout à la fois la victime, le bienfaiteur et la dupe de cet homme?

— On ne peut jamais être tranquille ! se dit le tailleur en sentant qu'il n'était pas satisfait par cette ruine, qu'elle n'était pas un dénouement; qu'elle lui laissait d'autres choses encore à désirer, pour rassasier sa haine.

Paupe fit le long des murs le tour du parc, lentement, tâtant des yeux ces murs ébréchés qu'il eût voulu démolir, envoyant des brandons à ces toits d'ardoises qu'il eût voulu incendier et qui, humiliés maintenant, reprendraient peut-être dans quelque temps leur prétention et leur morgue.

Devant la porte des communs, par laquelle Me Herluison était entré la veille, Paupe fit une autre station ; si un domestique sortait, il serait là pour en recevoir un renseignement, ou plutôt pour lui dire, dans un aboiement moqueur :

— Eh bien ! gens de la livrée, vos petits maîtres que vous m'empêchiez de regarder de trop près, ils sont chez moi; ils dorment dans mes draps, et je vais les nourrir de mon pain !

Le soleil s'était levé. La forêt, dont les premiers taillis commençaient, à partir de cette porte, indifférente au changement de maître, et maîtresse d'elle-même s'éveillait au caquetage des

oiseaux qui ont toujours, comme les petits enfants, une infinité de choses à se raconter et à gazouiller le matin.

Paupe, ai-je besoin de le dire ? n'était pas poëte. Il se laissa aller pourtant au charme de ces gamineries bruyantes ; la forêt lui parut avoir des rires de famille, et il pensa qu'il était père avec une recrudescence de tendresse paternelle.

— On démolira peut-être le château quelque jour, se dit-il tout bas ; — mais on sera bien forcé de respecter la forêt. Qui sait ? plus tard, je pourrai sans doute acheter un lopin, et faire bâtir là une maisonnette, sur la terre qui aurait dû être à moi, et en face de ce château que j'aurais dû habiter.

A la fin de ce petit monologue intérieur, Paupe entendit un sifflement à quelques pas de lui.

Il tressaillit, comme si une vipère eût écouté sa pensée. Il se tourna du côté du bruit, et vit dans le chemin qui descendait, Me Herluison, tout enveloppé des rayons du soleil levant, et qui sifflait pour aider à la vitesse de sa marche.

Paupe fut contrarié de la rencontre. Me Herluison en parut ravi.

En trois enjambées, l'huissier eut rejoint le tailleur :

— Ah ! ça, monsieur Paupe, lui demanda-t-il en lui frappant sur l'épaule, est-ce que vous auriez passé la nuit là ?

— Vous êtes aussi matinal que moi, maître Herluison.

— Moi, c'est mon état ; je suis le clerc du soleil ; c'est lui qui me met en courses.

— Moi, c'est par goût que je me promène.

L'huissier riait ; le tailleur commençait à sourire par habileté.

— Le comte est parti ; dit Paupe.

— Je le sais, et je sais aussi que vous avez pris les enfants en sevrage ; répliqua l'huissier.

Paupe tressaillit, son front se plissa :

— Le comte ne sera que six jours absent, grommela-t-il.

— Le voyage peut être plus long.

— Quand je serai las de la corvée, je conduirai les enfants à la maison commune. On sera bien forcé de me les reprendre.

— Bah ! puisque vous avez commencé, dit Herluison, il sera plus habile de continuer.

— *Habile !* qu'entendez-vous par là ?

Paupe s'était redressé. L'huissier eût voulu s'arrondir dans un dandinement de bonhomie ; mais il restait long et pointu dans ses familiarités :

— Allons donc ! — dit-il, — ce n'est pas à moi

qu'il faut faire accroire que vous n'étiez pas convenu de tout, depuis longtemps, avec le comte...

— Moi !...

Paupe prit un air de menace.

— Voyons, ne nous fâchons pas ; mais avouez qu'il est fort étonnant que dans l'humeur qui semblait vous tenir hier, vous ne soyez rentré chez vous que pour ouvrir votre porte au comte et à ses enfants.

— Si cela vous étonne, cela m'étonne bien autrement. Mais comment savez-vous déjà ce qui s'est passé ?

— Le comte m'avait parlé de cette démarche, avant de la tenter.

— A vous ?

— Oui, à moi, qui suis un homme de bon conseil. Vous me l'avez dit hier ; je vous le rappelle aujourd'hui.

— Merci du conseil, si je lui dois cet embarras.

— Vous me remercierez plus tard.

— Oh ! jamais !

— Nous règlerons cela quelque jour, — dit l'huissier avec un sourire, — car j'ai confiance dans votre parole, monsieur Paupe. Oui, je n'ai pas été fâché de faire jaser le comte sur l'histoire que vous m'aviez racontée. Il n'y a rien à faire, quant à la vente ; mais on peut s'y prendre

autrement, et j'ai cru vous servir, en encourageant M. d'Arsonval à vous donner des otages.

— Des otages ?

— Dame! si le comte réussit dans son voyage.

— Il ne réussira pas; quand bien même il réussirait !

— Oh ! alors, la rente de trois cents francs pourrait s'augmenter.

Paupe suffoquait; ses yeux s'enflammèrent.

— Vous me croyez capable d'une pareille spéculation ? demanda-t-il d'une voix étranglée.

— En quoi serait-elle blâmable ?

— Moi, accepter du comte un salaire ! Suis-je son domestique ? Non ; s'il ne peut me rendre tout, il ne me donnera rien.

— Alors, c'est par pure charité que vous avez gardé les enfants ?

Paupe se gratta l'oreille.

— Marcienne l'a voulu ! Marcienne a fait cela ! On ne peut pas dire que j'aie prononcé un mot...

— Mademoiselle Marcienne, en ce cas, est une fille avisée.

— Herluison, n'insultez pas ma fille !

— Je l'honore infiniment, au contraire. Elle est plus raisonnable que vous; elle voit plus loin que vous, et soigne vos intérêts.

— Monsieur, encore une fois, il n'y a pas

d'intérêt là-dedans. J'y gagnerai huit jours de gêne plus grande, de misère, voilà tout; ils y gagneront eux d'être plus exécrés.

— Si c'est ainsi, les enfants ne sont pas en sûreté.

— Pas en sûreté ? s'écria Paupe, blême de fureur.

— Quand on a tant de haine contre le père...

— Oui, je le hais !

— On doit détester les enfants.

— Je les déteste. Après ?

— Il n'y a pas de milieu, monsieur Paupe. Ou vous sacrifiez vos rancunes, ou vous rêvez de les satisfaire ! Prenez garde à la soupe que mangeront ces petits enfants-là ! s'il leur survenait une colique...

— Taisez-vous, — s'écria Paupe, bondissant sur place, et saisissant un bras de l'huissier qu'il serra dans sa main, comme dans un étau, — taisez-vous, car je vous étranglerais !

— Singulière façon de prouver que vous êtes incapable de tuer les gens !

— Vous êtes un misérable, maître Herluison.

— Non, monsieur Paupe, je suis un homme d'affaires.

— Toujours, toujours ce mot ! dit le tailleur dont la colère se voila d'un peu de mélancolie.

Un homme d'affaires ! Alors vous ne croyez pas au désintéressement ?

— J'y crois plus aisément que vous, puisque je crois à celui de votre père.

Paupe lâcha le bras de l'huissier, porta ses deux mains à son front, et après un court silence :

— Mon père ! c'est à lui que je dois la haine des nobles. Mais il ne m'a jamais enseigné à les voler, pas plus qu'il ne m'a conseillé jamais de me sacrifier à eux. Je vous le jure, aussi vrai que voilà le soleil, je ne sais pas comment cela s'est fait hier. J'ai été surpris : Marcienne s'en est mêlée, et j'ai tant besoin de faire plaisir à Marcienne ! Mais je garde pour le comte d'Arsonval les sentiments que j'ai toujours eus. Je le hais. Si je pouvais lui arracher le cœur, je le ferais. J'étais jaloux de ses enfants, quand je les comparais aux miens. Je me réjouis de son malheur ; et, cependant, c'est vrai, ma fille a couché sur la terre pour laisser son lit à ces deux petits aristocrates. Qu'est-ce que cela prouve ? que je suis fier de ma fille, et que le fils d'un vieux républicain de l'ancienne roche ne méconnaît pas l'humanité.

— Il est certain, — continua imperturbablement Me Herluison en se campant au milieu du chemin, — il est certain que la ruine des gens comme le comte d'Arsonval ne ressemble pas tout à fait

à la ruine des gens comme nous. Il est dépouillé ; j'ai fait coller de grandes affiches qui annoncent la vente du mobilier, des chevaux, des voitures, des prés, des bois ; mais c'est un abatis de haute futaie et non un déboisement. Il lui restera des dettes quand il aura tout vendu ; je prévois même une détresse si grande, que vous serez obligé de garder ses enfants plus longtemps que vous ne le croyez. Mais les d'Arsonval, après tout, sont bien apparentés. Celui-ci s'est mésallié sous Charles X ; mais la famille bourgeoise de la femme peut devenir quelque chose sous Louis-Philippe. Le secours qu'on ne lui a pas donné au premier symptôme de désastre, par égoïsme, par incrédulité, ou pour laisser mieux s'enfoncer dans l'abîme un homme qu'on aura ensuite plus de mérite à sauver, on le donnera plus tard. On ne voudra pas, entre autres choses, qu'il soit dit trop haut que les enfants du comte d'Arsonval n'ont eu, dans leur détresse, d'autre abri que la maison d'un tailleur de village. On ne voudra pas subir l'affront des bienfaits de Paupe II, quand on a eu de la peine à se débarrasser du fardeau de la reconnaissance, imposé par Paupe premier.

— Je n'accepterai rien ! combien de fois faut-il vous le dire ?

— Pour vous ? non. Mais pour vos enfants !

— Mes enfants ?

— Avez-vous le droit de priver mademoiselle Marcienne d'un avantage, d'une dot, dont elle vous serait reconnaissante?

— Marcienne?... une dot!...

— Vous n'avez jamais songé que cette petite fille va devenir une femme! continua l'huissier.

— Oh si, bien souvent avec bonheur... et avec douleur.

— Votre père, monsieur Paupe, eut probablement autant d'orgueil que vous en avez vous-même?

— Certes!

— S'il a accepté une pension de trois cents francs, c'était pour vous.

— Pourquoi me parlez-vous de tout cela? — dit le tailleur d'un ton bourru, mais d'une voix qui tremblait.— Le comte, vous le savez aussi bien que moi, est ruiné à plates coutures. S'il retrouve de l'argent, il retrouvera sa morgue, son égoïsme. Mais il ne trouvera rien. Il reprendra ses enfants pour aller mendier ailleurs, chez d'autres parents, ou chez des ministres, le morceau de pain que le pauvre tailleur ne pourra plus leur donner. Il s'acquittera envers moi, avec un coup de chapeau, et tout sera fini, bien fini... Je serais bien sot de me mettre une idée d'argent en tête. Non, non, je piquerai des coutures jusqu'à la fin de mes jours. Marcienne

n'aura pas de dot. Si elle se marie, la pauvre fille, elle se mariera avec son bon cœur, et son acharnement au travail, pour s'user à la peine. Moi, je mourrai quelque jour, en face de Maximilien infirme et idiot, qui me restera à charge. Voilà la vérité. Mais je pourrai tout à mon aise maudire le sort. J'aurai été dupe, niais ; je n'aurai rien cédé de ma colère !

Herluison pointait son regard sur celui du tailleur.

Un huissier, sans être un aigle, se connaît en mauvaises raisons ; ses débiteurs l'ont initié. Paupe, selon lui, se défendait trop.

— Qui vivra verra ! — dit-il avec un soupir discret ; — je persiste à croire que votre imprudence est une bonne affaire.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas faite vous-même ? Puisque vous saisissez tout, il fallait aussi saisir les enfants.

— Je n'ai pas tout saisi, monsieur Paupe, reprit l'huissier d'un ton doucereux. Je sais que le comte vous a porté des bijoux de famille.

Paupe dédaigna de répondre.

— Peut-être même y a-t-il ajouté quelque argent !

Le tailleur, cette fois, fit un geste brutal.

— Assez de malices, maître Herluison ! — répliqua-t-il, — je ne sais ce que le comte a laissé sur

ma table; je l'ai mis dans mon armoire, sans le regarder. Si vous avez le droit de le prendre, prenez-le; et si vous croyez qu'il y a chez moi autre chose en dépôt, faites venir le juge de paix, les gendarmes, qui vous voudrez, fouillez partout; mais ne me parlez pas de partage, de bénéfice, d'intérêt... Ainsi, on va tout vendre?

— Oui, tout. Ah! il y aurait un beau coup à faire pour celui qui aurait de l'argent!

— Est-ce que vos clients n'en ont pas?

— Ils en ont; mais on pourrait, même sans argent!

— Sans argent? dites donc, maître Herluison, cela s'appelle voler!

— Eh! continua l'huissier impassible, si le comte, vous et moi, nous étions d'accord...

— D'accord! nous trois! c'est impossible, répliqua fièrement le tailleur.

— Cependant, vous m'offriez hier une association?

— Tenez, vous voulez me gâter ma haine,— dit Paupe en se reculant de deux pas.—Hier je vous ai montré le fond de mon cœur, j'ai eu tort. Je gardais ce secret-là depuis longtemps. J'aurais dû le garder toujours. Vous n'entendez rien à ces grandes colères-là; vous ne servez que des rancunes mesquines... Je serais capable d'un crime, pour me venger. Je serais incapable

d'une vilenie. Bonsoir, monsieur Herluison. Vendez ce château, ces bois, au profit des coquins qui ont trompé ce benêt de gentilhomme. Cela m'est bien égal pour mes espérances perdues : cela me venge ; mais cela ne m'enrichira pas. Je voulais mon bien ; je ne veux pas celui des autres ; et puisque c'est à vous que je dois cette corvée des deux enfants, vous verrez si je ne m'en tire pas à mon honneur, sans qu'on se moque de Paupe, sans qu'on le méprise... et sans qu'il cesse de haïr cette lignée maudite. Voilà les domestiques qui s'éveillent ; ils ont fait la grasse matinée aujourd'hui. Il n'y a plus de maître au château !

On entendait, en effet, une rumeur dans les communs ; des pas lourds, chaussés de sabots, traînaient sur le pavé d'une cour intérieure. Un garçon d'écurie chantait en ouvrant des remises ; la porte devant laquelle causaient le tailleur et l'huissier s'ouvrit pour laisser passer une servante endimanchée. Elle sortait de bonne heure, en tenue, pour aller chercher une place.

Elle connaissait M. Paupe ; elle l'aborda :

— C'est-il vrai que les enfants sont chez vous, monsieur Paupe ?

— C'est vrai.

— Je vous souhaite bien de l'agrément, alors. Passe encore pour la petite ; mais le garçon est

insupportable, gâté, fier comme un paon et sournois ! Il battait les domestiques, tourmentait les animaux ; il est capable de donner un mauvais coup à vos enfants ; et vous trouveriez en rentrant le feu à vos chiffons, que je ne serais pas étonnée.

— Vous dites cela pour m'effrayer ! répliqua Paupe.

La servante fit un mouvement vers la porte à demi fermée ; elle allait invoquer le témoignage des domestiques occupés dans la cour.

Paupe l'arrêta d'un geste :

— C'est inutile ! — Je vous crois, dit-il en serrant les dents, — mais je n'ai pas peur. Je n'ai pas chez moi d'animaux à tourmenter, ni de domestiques lâches pour se laisser battre. S'il osait lever la main sur mes enfants !... Ah ! je n'ai pas peur pour eux ! je n'ai pas peur !

Il avait peur, au contraire. Tournant le dos à Me Herluison dont il sentait le sourire le piquer ; et devançant la servante qui suivait le même chemin que lui, il redescendit rapidement au village.

— Cette fille a raison ! se disait-il tout bas, en marchant par grandes enjambées, comme s'il eût couru au feu.

Dans toute autre circonstance, il n'eût pris à la lettre aucun des propos d'une servante in-

grate, bête ou méchante. Mais, depuis la veille, Paupe avait la tête ouverte à toutes sortes de bourrasques qui faisaient vaciller sa logique. Il avait beaucoup de peine à se cramponner à cette seule idée fixe qui restait un phare dans cette brume.

— Je hais, je dois haïr les d'Arsonval.

Cette haine constitutionnelle était un principe révéré depuis quinze ans ; et par ce qu'il était mis inopinément à même de la satisfaire, il éprouvait un ébranlement, une sorte d'embarras d'artiste, ne sachant comment s'y prendre pour accomplir son œuvre le mieux possible et faire de cette haine un chef-d'œuvre. Les moindres difficultés lui semblaient des montagnes. La *taupe* de maître Herluison avait peur des taupinières.

Par une inextricable confusion, Paupe était tout prêt à faire un crime aux d'Arsonval de la dure nécessité qu'il subissait, de les haïr, de leur vouloir du mal.

— Jusqu'à cet enfant ! — se disait-il en fourrant ses grosses mains dans ses poches, comme pour y chercher des projectiles qu'il semblait ensuite lancer dans le vide, quand il ouvrait ses poings devant lui. — Jusqu'à ce petit garçon qui serait joli, s'il n'était pas un monstre de méchanceté, et qui me force à le traiter comme un gueux.

comme un coquin !... Il mettra le feu à mes chiffons ! Ah ! il voudra faire souffrir Marcienne et Maximilien ! c'est ce que nous allons voir !...

Les propos de l'huissier, en traversant les propos de la servante, prenaient une acuité nouvelle et persuasive dans l'esprit de Paupe.

— Il est évident, — ajouta-t-il, — que je ne dois pas être dupe et que je le serais si je ne cherchais pas à tirer parti, pour mes enfants, du service que je rends aux enfants d'un autre. Ce n'est pas moi qui suis allé le chercher, ce comte d'Arsonval. Il a été le premier à comprendre qu'il est très-juste que je n'augmente pas ma misère pour soigner ses enfants. Il m'a offert de l'argent ; il m'a laissé des bijoux. J'ai eu raison de refuser l'argent ; je ne toucherai pas aux bijoux. Mais, après tout, où serait le mal si je faisais de ce service un billet à la loterie ?

Quand Paupe avait une difficulté secrète avec sa conscience, il traduisait celle-ci à la barre du tribunal révolutionnaire, et la sentence lui semblait toujours rendue avec une parfaite équité.

— Le peuple est trop bête de se laisser toujours exploiter par les nobles. Je ne suis pas le serf, l'esclave du comte d'Arsonval. Il m'a donné des otages ; il en paiera la rançon. Où serait le

mal si, au bout de tout cela, il y avait une dot pour Marcienne ? Oui, mais que pensera Marcienne ?

La conscience de sa fille était, à la fin de tous les sophismes de sa propre conscience, le miroir vrai où sa raison était obligée de se mirer. C'était comme un de ces petits lacs que l'on aperçoit dans les montagnes d'Auvergne, et qui ménagent la surprise d'un coin d'azur, réfléchissant le ciel, dans un cratère de volcan.

Ajoutons, pour compléter sur ce point l'analyse sommaire du caractère de Paupe que cette vision de l'âme de sa fille était à la fois un des aiguillons et une des jouissances de sa colère. De même qu'il en voulait au comte d'Arsonval d'être obligé de le haïr, il adorait un peu plus Marcienne de ce qu'il lui devait le chatouillement d'un remords, la volupté de lutter secrètement contre elle pour se maintenir méchant; il prévoyait des combats qui mettraient en lumière des vertus nouvelles de sa fille; et sans les prévoir, dans le tourbillon de ses rêves, il comptait que ses défaites seraient encore des jouissances.

Paupe était sorti de chez lui, pour ainsi dire, avec un air de fifre martial à la bouche; il revenait avec un tambour battant dans sa cervelle.

De loin, il vit que le ménage était commencé chez lui.

Marcienne avait ouvert les volets; la porte n'était plus fermée que par le vantail inférieur; celui du haut laissait pénétrer l'air frais du matin.

Quand il fut à deux pas, le tailleur sentit une odeur inusitée qui s'exhalait de la maison, avec un nuage assez épais de fumée bleue.

Ce n'était pas un symptôme d'incendie pourtant; et ce n'était pas l'odeur des chiffons.

Paupe poussa la porte avec un geste menaçant:

— Qu'est-ce que c'est que cela? demandait-il les narines ouvertes par la curiosité et par l'indignation.

— Ce n'est rien, — dit Marcienne debout, au milieu de la chambre; — c'est le lait qui s'est répandu dans le feu.

— Le lait?

Paupe s'arrêta stupéfait; ce lait lui fit l'effet d'un jet d'acide au visage.

On ne mangeait guère que de la soupe chez lui, le matin, quand on ne se contentait pas d'un morceau de pain. Il avait fallu la présence de ces petits aristocrates pour qu'on introduisît du lait dans le ménage. Marcienne, au surplus, payait son inexpérience; elle ne savait pas faire bouillir le lait; il s'était répandu.

Mais l'odeur du lait brûlé n'absorbait pas entièrement un autre arome subtil, absolument inconnu dans la maison du tailleur, l'arôme du café.

Si l'hospitalité forcée débutait par ces prodigalités et ces sensualités, le pauvre ménage n'avait qu'à se résigner promptement à la misère. Du café au lait chez lui! Paupe ne pouvait en croire son odorat.

Sa vue lui révéla un bien autre scandale.

Devant la table, posée au milieu de la chambre, Léo debout, et Diane, assise dans un fauteuil élevé, tous les deux avec de belles serviettes blanches attachées au cou, trempaient des morceaux de pain blanc dans deux tasses de faïence emplies de café au lait; tandis que, près de l'âtre, le petit Maximilien mordait dans un morceau de pain bis, et que Marcienne, attentive à servir les enfants, les regardait avec respect, n'osant prendre son déjeuner en même temps qu'eux, ni à la même table qu'eux.

Paupe s'arrêta au bas de la marche de la porte, suffoqué, muet.

Léo lui jeta un regard de côté, sans s'interrompre. Il avala même une bouchée plus grosse pour le défier.

Diane tournait son pain dans sa tasse, pour faire un rond en entonnoir, et ne se dérangea pas.

Marcienne sourit à son père, en lui disant bonjour de la tête.

— Pourquoi Maximilien n'est-il pas à table ? demanda le tailleur.

— Parce que j'avais besoin de son fauteuil, répondit simplement Marcienne.

— Mais toi, pourquoi es-tu debout ?

— Cela m'est plus commode pour les servir.

— Servir !

Paupe essaya d'être formidable, en relevant ce mot ; mais Marcienne ne parut pas intimidée ; elle reprit d'un ton plus bas :

— Est-ce qu'ils sauraient se servir eux-mêmes, surtout le premier jour ? Ils n'en ont pas l'habitude.

Paupe n'avait rien à répliquer. Il s'approcha de la table, se mit devant le petit garçon qu'il regarda d'un air pénétrant, comme pour lui demander s'il était capable de meurtre ou d'incendie.

Léo supporta fièrement cette interrogation silencieuse. Il vit Paupe qui fronçait les sourcils, avec ses sourcils relevés et ses yeux bien ouverts. Sa petite bouche hautaine fit un mouvement pour dire bonjour ; mais le mot ne sortit pas de sa bouche.

Diane, plus hardie ou plus timide, leva ses jolis yeux vers Paupe, et lui dit avec un rire dans la voix :

— Bonjour, monsieur.

Une tasse plus grande que les autres, une sorte de petite soupière avait été préparée sur la table pour le tailleur.

Marcienne alla à la cheminée, chercher le lait et le café ; mais comme elle se baissait pour prendre les deux petits cruchons de faïence posés dans les cendres chaudes, son père qui avait terminé son tour d'inspection, lui dit :

— C'est inutile ! tu sais bien que je ne prends de café que le dimanche. Donne-moi du pain.

Marcienne retira du foyer le lait et le café qui pouvaient être utilisés, et séduire plus tard le tailleur. Puis, elle prit sur le bord d'un buffet la miche de pain bis entamée de la veille, et la posa sur la table, avec un couteau, et une assiette, contenant un reste de fromage d'Ervy.

Paupe s'était approché de Maximilien.

— Coupe-moi un morceau de pain, dit-il à sa fille.

Marcienne obéit ; mais, le morceau coupé, elle resta près de la table, attendant que son père vînt s'y installer.

— Donne ! continua le tailleur en tendant la main et sans bouger.

Marcienne hésita, montrant le fromage.

— Non, le pain me suffit, — reprit Paupe, — et je n'ai pas l'habitude de m'asseoir à table pour

manger. Voilà la table qui m'attend, ajouta-t-il en montrant son établi.

Léo, impassible, portait la tasse à sa bouche et s'en faisait un masque.

Diane regardait le fromage avec convoitise. Elle était très-étonnée de la feuille de vigne jaunie qui l'enveloppait ; mais elle n'osait pas en demander.

Marcienne, inutile aux enfants, s'était rapprochée de son père et de son frère, avec un morceau de pain bis ; et la famille du tailleur formait ainsi un groupe à part, à distance respectueuse de Léo et de sa sœur.

## VIII

### LIBERTÉ, ORDRE PUBLIC

Quand le tailleur eut mangé son morceau de pain sec, il dit d'un ton fort imposant à sa fille :

— Une autre fois, tu me consulteras, avant de faire des dépenses.

— Papa, je te consulte, répondit Marcienne à demi-voix ; que faudra-t-il faire pour le dîner ?

Le tailleur fut stupéfait de la demande.

— Fais comme à l'ordinaire, répondit-il.

— Ces enfants-là, reprit Marcienne, n'ont jamais mangé ni lard, ni choux.

— Ils s'y habitueront.

— La petite est bien délicate.

— Alors, laisse-moi tranquille! pourquoi m'interroges-tu?

Marcienne sourit et continua à tout ranger.

Léo et Diane avaient ôté leur serviette et se promenaient curieusement dans la pièce, regardant ce qu'ils avaient mal vu le soir, essayant d'installer leur pensée, d'acclimater leurs instincts dans ce milieu étrange et si nouveau pour eux.

Léo avait une moue de prince prisonnier.

Diane ouvrait démesurément les yeux, en contemplant les grands ciseaux, les fers à repasser monstrueux, et les autres ustensiles du tailleur.

Elle faillit pousser une exclamation que la crainte retint à propos, quand elle vit Paupe retirer ses gros souliers, prendre des chaussons de lisière, monter sur son établi, s'y installer, en croisant ses jambes, et commencer à coudre.

Elle n'avait jamais rien vu de pareil: un homme qui cousait comme une femme de chambre et qui s'établissait sur une table comme un bonhomme chinois. Elle eût ri aux éclats si elle eût osé rire. Mais ce Chinois avait une façon terrible de tirer son aiguille par des mouvements saccadés qui faisaient du bruit. Il avait à côté de lui, comme le spectre d'un sceptre, ses ciseaux tout prêts à couper les cheveux blonds, les oreilles roses, le cou mignon de l'impertinente qui eût paru se moquer de lui.

Quand elle eut fini ses rangements, Marcienne emmena les enfants dans l'autre chambre, et, de là, dans le petit jardin.

Au bout de deux minutes, elle s'aperçut que Léo, indifférent aux splendeurs du carré de choux, et aux émanations du thym qui bordait le potager, restait immobile, regardant du côté de la maison.

— Vous trouvez notre jardin laid? lui demanda-t-elle.

— Non, répondit le petit garçon ; ce n'est pas cela.

— Ah! oui, je comprends, reprit Marcienne avec compassion ; vous pensez aux belles fleurs et aux belles allées de là-bas?

— Non, répliqua Léo avec le même entêtement laconique.

— Aimez-vous mieux rentrer? continua la jeune fille.

Léo sembla lutter contre un aveu qui lui coûtait ; puis, prenant son parti :

— Pourquoi votre frère n'est-il pas avec nous?

Marcienne eut, subitement, comme un épanchement de lumière dans tout le visage. Un éclair mouillé brilla dans ses yeux :

— C'est à lui que vous pensiez? dit-elle d'une voix tremblante en joignant les mains.

— Il serait mieux ici, dit Léo, en s'enhardissant.

— Je n'osais pas l'amener, balbutia Marcienne confuse et heureuse. J'avais peur de vous gêner. Il aime bien à rester avec papa.

— Je vais le chercher.

Léo avait une voix douce, caressante, il paraissait remercier la jeune fille de ce qu'elle lui permettait cette action hardie.

Marcienne fit un mouvement pour aller avec lui ; mais Diane, qui ne voulait pas rentrer, lui avait pris la main.

Elle resta dans le jardin, tremblante, ravie de ce bon sentiment qui lui semblait un grand honneur pour elle, un peu alarmée de ce qui allait se passer, si Maximilien résistait.

Maximilien passait des journées entières dans un petit fauteuil bas, à roulettes, soit au coin de la cheminée, soit devant la porte de la maison, soit dans le petit jardin, indifférent à la rue, à l'obscurité de la chambre, au soleil. Le peu d'intelligence qui se manifestait par de rares paroles n'allait jamais jusqu'au désir formulé d'une joie qui ne fût pas la satisfaction d'un appétit. Il pleurait quand il avait faim, pleurait quand il avait soif, geignait à propos de quelque autre contrariété ; mais, tout en comprenant ce qu'on lui disait, n'avait jamais l'initiative d'une idée.

Marcienne lui enseignait à lire pourtant.

Il répétait les lettres apprises ; il obéissait à l'exemple, à la leçon ; il entrevoyait l'échange des sentiments ; mais il semblait condamné à demeurer toujours, dans cette pâle et froide aurore de la vie, comme il était condamné à rester toujours dans son petit fauteuil.

Léo entra doucement dans la première pièce.

Paupe l'entendit entrer, le vit, et feignit de ne pas le voir, pour ne pas lui parler.

Léo s'approcha de Maximilien, le regarda pendant quelques secondes d'un regard étonné, curieux, profond. Il s'émerveillait de cette mine chétive, et, pour la première fois, il s'initiait à ce grand mystère de la douleur des autres et de l'infirmité humaine.

Il avait vu souvent des infirmes passer ou mendier devant la grille du château. On leur donnait une aumône, on les congédiait quand ils étaient importuns ; mais on ne laissait pas les enfants s'en approcher ; en tous cas, jamais on n'avait enseigné aux enfants à les considérer autrement que comme des êtres désagréables à voir.

Léo avait un peu peur de Maximilien.

Si les enfants étaient consultés pour l'harmonie de la nature, il n'y aurait jamais de monstres. Ils ont l'instinct de la beauté qu'ils confondent

avec la bonté. La laideur les épouvante. On dirait qu'ils ont un idéal dans l'âme.

Léo fit un effort de volonté pour surmonter sa répugnance, et toucher la main du petit malade.

Celui-ci, qui regardait les cendres, regarda l'enfant, sans paraître attacher plus d'importance à une vision qu'à l'autre.

— Viens ! lui dit Léo.

Maximilien comprit le mot et sourit.

Il remua la tête et essaya de se soulever.

A la rigueur, en boîtant affreusement, en se courbant de côté à chaque pas, en se tenant aux meubles, il pouvait se déplacer. Mais Léo ne venait pas le chercher pour le faire souffrir ; il le raffermit dans son petit fauteuil à roulettes et, poussant par le dossier le fauteuil devant lui, comme une voiture, il le fit sortir de la chambre.

Paupe, qui n'avait rien perdu de cette scène, tout en tirant l'aiguille, se redressa avec orgueil, quand les enfants furent sortis ; et piquant son aiguille dans l'ouvrage étalé sur ses genoux, croisant ses bras, il murmura :

— Voilà qui est bien ! c'est Marcienne qui profite de mes conseils et qui l'oblige à pratiquer l'égalité et la fraternité !

Il ne vint pas un instant à l'esprit de Paupe d'admirer Léo. Il aimait trop à admirer sa fille ;

et lors même qu'il eût été contredit par Marcienne sur ce point, il se fût obstiné à reconnaître son intervention et n'eût jamais voulu accorder son compliment à l'enfant.

Marcienne accueillit Léo d'une façon bien différente.

Au dîner, Marcienne, comme pour le déjeuner du matin, n'avait placé que trois assiettes et trois couverts sur la table.

Elle prétendait servir encore Léo, Diane et son père.

Mais avant que Paupe, qui faisait la moue, eût exprimé son mécontentement, Léo, revenu du jardin, et un peu plus familier, quoique toujours silencieux, s'était approché du buffet, et avait pris deux assiettes qu'il plaça sur la table.

— Que faites-vous? lui demanda Marcienne.

— Vous avez oublié votre couvert et celui de votre frère, répondit nettement le petit garçon.

— Non, répliqua la jeune fille, — en enlevant les deux assiettes; — c'est bien ainsi.

— Alors, je ne mange pas à table, répartit Léo d'un air mutin.

— Vous êtes une mauvaise tête, monsieur Léo !

— Et vous, un mauvais cœur.

Ils se regardèrent après cet échange d'injures;

mais ils souriaient l'un et l'autre, comme à un échange de compliments; et le sourire de Léo était si extraordinaire, que Marcienne en fut troublée et qu'elle céda.

Paupe fut enchanté de la défaite de sa fille, sans accorder un avantage à Léo.

C'était toujours, selon lui, la logique de la situation et la justice, répandue dans l'air, depuis la Révolution de Juillet, qui s'affirmait. On venait de badigeonner sur les contrevents de l'ancien cabaret, qui servait de mairie, ces mots : *Liberté, ordre public*. Paupe les voyait rayonner sur les murs enfumés de sa boutique, et répandre de grandes lueurs sur les couverts d'étain et sur les assiettes.

On dîna donc à la même table, et cette grave question fut tranchée pour l'avenir.

Le bruit s'était répandu dans le village que le comte d'Arsonval était parti, et que ses enfants étaient confiés à Paupe, le tailleur.

Les vieilles gens qui se souvenaient du père Paupe trouvaient la chose toute naturelle.

Ceux qui n'avaient pas vu la grande Révolution, s'étonnaient, et quelques-uns se scandalisaient.

Tous étaient curieux de savoir comment le tailleur, dont on connaissait les opinions exaltées, s'accommoderait de cette flatteuse con-

flance ; et comment, avec son travail, il suffirait à nourrir deux enfants de plus.

On avait aussi le désir méchant de voir les deux petits dans leur humiliation.

Le premier mouvement au village n'est pas toujours bon ; aussi ne s'en défie-t-on pas.

Une mésaventure est un spectacle, avant d'être une occasion de pitié. On venait regarder, avant de savoir si l'on serait ému ; et comme il faut craindre de calomnier l'humanité, on avait peut-être l'instinctive et inconsciente volonté d'être ému.

Paupe, qui, le dîner terminé, s'était remis à son travail, supporta vaillamment cette curiosité publique. Son cœur se gonflait ; il tenait la tête baissée sur son ouvrage, pour ne pas laisser voir la rougeur de son front.

A chaque secousse qu'il donnait à son aiguille il semblait dire :

— Ce n'est pas plus difficile que cela !

Quand, par hasard, son fil se cassait, il le fortifiait en le cirant, avec un hochement de tête qui ajoutait à sa première vanterie ce complément :

— Je n'ai peur d'aucun obstacle !

Cette première journée d'une hospitalité étrange s'acheva dans cette parade silencieuse et immobile de Paupe.

Décidément il y avait du plaisir à obliger un ennemi. C'était une façon ingénieuse de le haïr, en ajoutant aux griefs anciens celui du service rendu et de l'ingratitude probable.

Paupe ne se disait pas cela précisément.

Il avait la vanité moins subtile; mais il pensait que, dans un cas analogue, ses enfants eussent été accueillis au château comme des mendiants ordinaires; qu'ils n'eussent pas dépassé l'office dans leur installation, ni la pitié banale du comte, dans les mouvements de charité et de reconnaissance qu'ils auraient sollicités; tandis que lui faisait de ces petits aristocrates les égaux de ses enfants. Quelle supériorité!

Sans compter que dès le premier jour l'influence salutaire de sa maisonnette se faisait sentir. Il lui avait suffi d'un regard, et Léo, ce terrible Léo, ce louveteau, capable de mettre le feu, s'était soumis comme un agneau.

Marcienne, sans demander aucun secours aux voisines, se trouvant plus habile, depuis qu'elle avait plus de besogne, avait travaillé toute la journée pour que Léo et Diane eussent chacun leur lit, et tous deux une chambre pour eux seuls.

Quand vint le soir, elle s'était fait sur l'établi paternel, pour Maximilien et pour elle,

un lit bien supérieur au lit de camp de la veille.

Paupe ne souleva aucune objection.

Cet arrangement lui plaisait. Son établi était une sorte d'autel, et Marcienne y montait comme une sainte qui va trôner. D'ailleurs, sa fille était assez grande pour ne pas vouloir se déshabiller, ni dormir, dans la même chambre que ce petit garçon aux yeux si singulièrement ouverts dans la nuit.

Était-ce Marcienne qui avait suggéré cette réflexion à son père? Celui-ci, dans sa pudeur paternelle, l'avait-il faite de lui-même? C'est ce que je ne saurais dire.

Marcienne, toutefois, s'arrangea pour ne rien perdre de sa surveillance; et si elle coucha dans la boutique, elle tint avec soin entre-bâillée la porte qui faisait communiquer la boutique avec la chambre du fond, où couchaient Diane et Léo.

## IX

### LES EXTASES DE MARCIENNE

Deux jours après la visite du comte d'Arsonva au tailleur Paupe, il semblait que les enfants du château fussent installés depuis plusieurs mois chez quelque père nourricier.

Léo, gardant sa fierté têtue, n'obéissant qu'à Marcienne, et ne faisant rien pour contredire Paupe, uniquement de peur de mécontenter Marcienne, se tenait dans le petit jardin ou dans la chambre du fond, selon la température ; il jouait gravement avec sa sœur, quand sa sœur voulait jouer, restait immobile quand il ne jouait pas et, le regard errant, il attendait.

Marcienne ne pouvait obtenir de lui qu'il sortît dans la rue.

Il ne voulait pas qu'on le vît sur le seuil de cette maison qui ressemblait si peu à un château, et, comme il avait le plus grand désir de ne pas blesser Marcienne, il affectait de se plaire dans ce petit jardin devant les choux et la bordure de thym.

Il savait lire très-couramment, un peu mieux que Marcienne.

Elle fut heureuse de cette supériorité de Léo, à laquelle elle se soumit de bonne grâce. Le second jour, s'échappant pour une demi-heure de la maison paternelle, elle courut chez le curé du village qui avait une bibliothèque. Quand elle revint, elle portait précieusement dans son tablier un *Télémaque*.

C'était, en 1830, le bréviaire des écoliers : le curé le savait, et avait recommandé le livre comme un livre de piété, puisqu'il était l'œuvre d'un archevêque.

Aujourd'hui, les curés de village ne s'y trompent plus, et Télémaque est proscrit comme révolutionnaire, même quand la nymphe Eucharis est supprimée.

Calypso introduisit le printemps éternel de son île dans l'obscure maison du tailleur, pendant quelques jours d'automne. Léo et Marcienne, lisant ensemble ou séparément, s'émerveillaient de ces déesses, de ces nymphes, de ce

beau prince conduit par la Sagesse qui, pour mieux lui plaire, s'était affublée d'une barbe blanche.

— Vous êtes Minerve sans barbe, dit un jour brusquement Léo à la fille du tailleur.

Marcienne fut surprise de la réflexion ; car elle-même, depuis qu'elle lisait dans ce livre, se disait tout bas qu'elle voudrait être Mentor.

Elle ne sut que répondre ; mais elle aima davantage Télémaque, dont le père était absent, bien loin.

Diane avait aussi de belles choses à voir dans ce volume orné d'images en tête de chaque chapitre : et quand les enfants laissaient le livre, ou quand tout le monde dormait, Paupe, qui ne voulait pas rester en arrière de ces petits écoliers, lisait à son tour l'œuvre universelle.

Il s'intéressait aux métamorphoses, qu'il critiquait comme étant des miracles, et quand il fut arrivé, dans sa lecture, sans avoir absolument lu tout ce qui se trouvait sur sa route, à la constitution de Salente, il s'en donna à cœur joie de comparer ce gouvernement à celui de la République, du Consulat, de l'Empire, de la Restauration et de Louis-Philippe.

Ce fut un grand travail.

Huit jours s'écoulèrent ainsi. Le village était

rassasié du tableau, et ne venait plus regarder à la vitre du tailleur.

Marcienne avait établi une sorte de règlement et divisait la journée en cuisine, en lecture, en autorité maternelle et en camaraderie enfantine.

Quand elle montait le soir, sur l'établi de son père, pour s'y étendre, à côté de Maximilien, elle se sentait bien lasse ; et quelquefois, elle restait des heures entières brisée, anéantie, dans un écrasement complet, mais délicieux, qui l'empêchait de s'endormir.

Elle faisait alors, tout éveillée, un rêve bizarre. Sa poitrine s'ouvrait, son cœur s'en échappait ; et de son cœur répandu s'élevait, comme sur le vitrail de la chapelle de la Vierge à l'église, un arbrisseau qui grandissait vite, qui montait au ciel, et qui portait dans ses branches, son père, son petit frère, Léo et Diane, tous chantant un hymne, les yeux levés vers le sommet de l'arbre, où rayonnait dans une gloire une forme pâle, une figure souriante, celle de sa mère !

Un matin, Marcienne prit son père par la main, l'attira dehors, le fit s'asseoir sur le banc, s'assit à côté de lui, et de son petit ton de commandement :

— Tu vas partir pour Troyes, lui dit-elle.

— Moi ?

— N'as-tu pas promis au comte d'aller savoir comment se porte la pauvre comtesse, et de lui envoyer des nouvelles ?

— Est-ce que je sais où il est ? est-ce qu'il m'a écrit ? Depuis huit jours qu'il est parti, a-t-il trouvé une minute, une seconde, pour me jeter un mot à la poste ? Il n'est même pas inquiet de ses enfants, que je pouvais maltraiter.

— Il sait bien que c'est impossible !

— Impossible ? Non, mais se serait inutile. Je ne leur en veux pas à ces enfants ; ce n'est pas eur faute si leur père est un égoïste, et s'ils sont fiers.

Marcienne sourit.

— J'aime qu'un garçon soit fier ! murmura-t-elle.

— Pourquoi veux-tu que j'aille à Troyes, aujourd'hui plutôt que demain ? reprit M. Paupe qui se sentait près de céder.

— Parce qu'hier au soir M. Léo m'a demandé si je connaissais sa mère, et parce que Diane s'est mise alors à pleurer, en disant qu'elle voulait la voir. J'ai compris qu'ils s'étonnaient de n'en point entendre parler.

— Tu peux leur en parler.

— Je ne puis pas leur dire qu'elle va venir les chercher, si elle est très-malade.

— Dis-le toujours !

— Ce serait mentir.

— Au fait, tu as raison ; se tirer d'affaire par un mensonge, ce n'est pas d'un homme libre, ni de la fille de cet homme-là. Si la comtesse était guérie, elle pourrait sortir de ce couvent, aller dans sa famille à elle, et nous débarrasser de ses deux enfants, si le père tarde à revenir. Tu as là une excellente idée.

— Je n'avais pas cette idée-là, papa, répondit Marcienne, attristée de l'interprétation donnée par son père.

— Eh bien ! je l'ai, moi ; c'est une idée fameuse ; je vais à Troyes. Peut-être en rapporterai-je de bonnes nouvelles ?

Paupe se leva et rentra pour se préparer au départ.

Marcienne le suivit d'un regard reconnaissant et malicieux. Elle était obéie ; après tout, elle saurait bien trouver un moyen de garder les enfants, si son père revenait avec l'assurance que la comtesse était guérie.

Marcienne en était arrivée, au bout de huit jours, à entrevoir une déception, à redouter comme un chagrin, comme un petit déchirement, le départ des deux enfants qui causaient une si grande gêne dans le pauvre ménage paternel, et qui lui causaient à elle une si grande fatigue.

Léo, en apprenant que M. Paupe allait chercher des nouvelles de sa mère, eut de grosses larmes dans les yeux, qu'il laissa voir à Marcienne, mais qu'il renfonça devant le tailleur ; et quand celui-ci fut parti, il courut à Marcienne, lui serra les mains à les égratigner, et lui dit d'une voix étouffée :

— Ah ! si maman était guérie, je lui raconterais que vous avez prié pour elle. Elle vous aimerait bien !

Marcienne fut un peu étourdie de ce remerciement délicat, offert avec violence.

— Elle guérira ! répondit-elle avec un éclair ingénu dans les yeux.

Paupe se procura une voiture pour la journée. Il n'avait pas une minute à perdre, s'il voulait revenir avant le milieu de la nuit.

Comme il se mettait en route, il rencontra Me Herluison.

— J'allais chez vous, monsieur Paupe.

Le tailleur toisa l'huissier d'un regard défiant:

— Qu'avez-vous à me dire ?

— J'apportais des nouvelles...

— De bonnes nouvelles ?

— Des bonnes et des mauvaises.

— Je n'en attends ni de bonnes, ni de mauvaises.

— Alors, vous ne voulez rien savoir ?

— Dites toujours.

— On ne trouve pas d'acquéreur pour le château, ni pour les bois.

— Qu'est-ce que cela me fait ?

— Cela vous laisse le champ libre.

— Vendra-t-on le château six francs, et les bois six blancs ? — répondit Paupe ; — c'est tout ce que j'ai à mettre. Est-ce là votre bonne nouvelle ?

— C'était la mauvaise, — reprit l'huissier avec son sourire équivoque. — La bonne, c'est que décidément quand vous voudrez rendre au comte une grosse part de ce qu'il a perdu, vous n'aurez qu'à lui conseiller d'attaquer certaines créances suspectes dont je connais la moralité. Le comte est un enfant qui s'est ruiné à plaisir avec des usuriers ; ceux-ci le trouvaient si facile qu'ils n'ont pris aucune précaution. Le premier tribunal venu y verra clair.

— Je vous ai dit que cela ne me regarde pas. Vous qui avez déjà conseillé le comte, faites-lui cette confidence.

— Il ne m'écoutera pas. Il se méfiera.... Et puis, si l'affaire échouait, il me ferait perdre mes clients. Je ne veux pas me compromettre avec un homme si léger !

— Pourquoi donc, quand il y a une action louche à commettre, me la proposez-vous ?

Paupe ne voulut pas en entendre davantage; il fouetta son cheval et la carriole partit.

Herluison, resté seul dans la rue du village, se demanda :

— Est-ce un niais? est-ce un rusé? Je m'y perds. On dirait un homme qui voit de loin et qui flaire une aubaine; mais il parle comme une dupe. S'il le voulait, il y aurait une belle affaire. Bah! il le voudra. Je saurai bien entrer dans son jeu ou le mettre dans le mien.

Après cette conclusion consolante, Me Herluison alla, tout en sifflotant, distribuer les menaces de saisie qu'il apportait dans sa poche.

Pendant l'absence de Paupe, les enfants passèrent une journée heureuse.

Léo se montra plus expansif que d'habitude. On joua beaucoup, on lut un peu dans le beau livre. Léo aimait à entendre lire Marcienne; il lui trouvait la voix douce, et Marcienne, enchantée de s'exercer, lisait de son mieux. Les deux enfants du comte, ainsi que Maximilien, installés devant elle, l'écoutaient avidement, les yeux levés, la bouche béante, l'oreille ravie par la musique des mots, quand ils ne comprenaient plus le sens des paroles.

Paupe revint très-tard. Marcienne l'attendait; Léo avait refusé de se coucher.

Le tailleur paraissait fatigué. Il avait eu froid

sans doute ; les premiers brouillards de l'automne l'avaient pénétré, car il grelottait tout en parlant.

— Votre maman ne va pas plus mal, dit-il à Léo.

— Quand viendra-t-elle ? demanda l'enfant.

Paupe hocha la tête.

— Ce sera long ?

— Oui, répondit le tailleur.

Léo ne répliqua pas. Il pensa tout bas que l'absence de son père était longue aussi ; qu'il lui faudrait beaucoup de temps à lui pour grandir, pour agir ; que tout était bien long en ce monde.

Il alla se coucher sans se plaindre et sans questionner davantage.

Quand il eut rejoint Diane dans sa chambre, Marcienne demanda tout bas à son père :

— Est-ce qu'elle restera toujours folle ?

— J'en ai peur.

— Pauvres enfants !

Paupe ne contredit pas sa fille.

— Tu l'as vue ? reprit Marcienne.

— Oui, et je regrette de l'avoir vue ; c'est pitié de regarder une créature qui était si belle, qui eût été la femme heureuse d'un bon bourgeois, et que l'orgueil a perdue.

— L'orgueil ?

— Certainement ; elle s'est mariée, malgré sa famille, avec un homme qui était noble. Son père l'a maudite et reniée. Son mari l'a négligée.

— Mais il l'aimait ? Il paraît l'aimer encore.

— Oui, comme on aime dans ce monde-là. Est-ce que l'on perd la tête, quand on a un mari de sa condition qui travaille pour vous, qui vous rend fière du ménage, de sa conduite?... Elle a eu des remords, et un beau jour quand elle a découvert que M. le comte n'était bon à rien, elle est devenue folle !

— Elle est bien changée ?

— C'est une figure de cire... Et puis, quelle idée de l'enfermer dans un couvent ? On ne la promène jamais ; elle ne sait plus ce que c'est que le soleil, que les fleurs ? J'ai pensé à mon pauvre Maximilien. Tu sais ? On m'avait conseillé de le mettre dans une maison avec des petits estropiés comme lui ! C'est bon pour les nobles d'abandonner leur famille... Ah ! si j'étais riche !

— Que ferais-tu, papa ?

— Ce que je ferais ? je voudrais donner une leçon au comte d'Arsonval, aux religieuses, aux médecins... mais fort heureusement, je ne suis pas riche, et je n'ai pas à m'embarrasser davantage

— Tu es bon !

— Je suis juste. Il ne risque rien, ce misérable, qui laisse ses enfants au premier venu, et qui enferme sa femme entre quatre murs ; je lui écrirai ce que je pense.

— C'est bien vrai, papa, que son père l'a maudite ?

— Comment ! si c'est vrai ? Tout le monde le sait. Il n'y avait personne de sa famille à la noce; et elle a pleuré, ce jour-là, de bien grosses larmes à l'église !

Paupe avait été vivement impressionné par cette visite à la comtesse.

Il s'assura que Maximilien était bien couché ; il le trouva plus pâle que les autres soirs ; il se souvenait, avec une colère chagrine, qu'on lui avait dit que son garçon pourrait devenir fou, idiot.

Il le regarda longtemps, pour s'assurer que la pâleur du pauvre petit n'avait rien du masque livide de la comtesse ; et avant de se retirer, il dit à Marcienne d'une voix sourde :

— Dans un hôpital, il serait mort ! Nous le soignons si bien, que nous finirons par le guérir !

Marcienne dit oui ; mais son père lui avait communiqué une tristesse nouvelle, une mélancolie qui la tint longtemps éveillée. En deux

mots, il avait évoqué un fantôme qu'elle voyait planer dans la boutique, quand la lampe fut éteinte.

C'était une ombre blanche, diaphane, qui allait de la chambre où dormaient les enfants du château à l'établi où reposait Maximilien près de sa sœur. Chaque fois qu'elle s'approchait de la fille du tailleur, cette forme aérienne qui ressemblait à Léo, à Diane, comme une mère malade et toujours près de mourir, ressemble à deux enfants pleins de santé, mettait un doigt sur sa bouche par un geste d'avertissement, de menace tendre, de supplication.

Pourquoi Marcienne avait-elle peur de cette menace, elle qui n'avait rien à se reprocher ?

Elle n'avait pas bien compris ce que lui avait dit son père. Mais elle avait retenu ceci : que c'était une chose terrible de s'attacher à un être d'une condition supérieure, puisqu'on était maudit pour cela par son père. Pauvre comtesse !

Marcienne se jurait bien d'aller la voir, quand M. Paupe retournerait à Troyes. Il lui semblait qu'en la connaissant, elle en recevrait un secret, une confidence, et qu'elle en apprendrait, malgré sa folie, le moyen d'être utile à Diane, à Léo, sans trop s'attacher à eux, puisque cela porte malheur !

Elle finit par s'endormir très-tard, heureuse d'une tristesse qui l'exhortait, sans qu'elle sût pourquoi, à avoir beaucoup de courage et beaucoup de bonté.

## X

### PORT PAYÉ

— Monsieur Paupe, voici pour vous une lettre qui vient de loin !

Cette exclamation bruyante du facteur, penché sur le vantail inférieur de la porte, et tendant une lettre à M. Paupe, le lendemain matin, attira Marcienne hors de la chambre du fond.

Léo et Diane la suivaient, le premier avec une curiosité avide, la seconde avec étonnement.

Paupe, qui travaillait depuis le petit jour pour rattraper le temps perdu la veille, et pour regagner la dépense de son voyage, descendit vivement de son établi et fouilla dans son gousset.

— Combien vous dois-je pour le port ?

– Oh ! le port est payé ! monsieur Paupe.

— A la bonne heure !

Il prit la lettre d'un air important.

— Vous avez donc des pratiques en Allemagne ? demanda le facteur qui n'était pas fâché de pouvoir raconter dans le village, avec des détails, qu'il avait distribué une pareille lettre.

— Apparemment ! répliqua sèchement le tailleur.

Le piéton n'insista pas et se retira.

Le ton de M. Paupe n'était pas engageant et rappelait brutalement le facteur à la discrétion professionnelle.

Le tailleur décacheta la lettre avec une sorte de solennité dédaigneuse. Il eut sans doute quelque peine à lire, car il lut deux fois ; puis il ferma la lettre, en fronçant le sourcil

— Quand revient-il ? lui demanda doucement Marcienne.

— Il n'en sait rien.

— Espère-t-il réussir dans son voyage ?

— Il n'a pas encore vu celui qu'il allait voir.

— Ah !

Marcienne devina que la lettre contenait quelque grave nouvelle ; car elle voyait sur la physionomie de son père autre chose que le dépit d'avoir à garder les enfants, pendant plusieurs jours ou plusieurs semaines de plus.

Elle n'osait continuer. Pourtant les yeux de Léo, qu'elle sentait brûler à côté d'elle, faisaient tant de questions, qu'elle voulut les satisfaire, au moins sur un point.

— Je suis sûre que M. le comte embrasse bien fort M. Léo et mademoiselle Diane ? dit-elle.

— C'est possible ! répliqua Paupe qui mit la lettre dans sa poche.

— Et il leur recommande d'être bien sages, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle d'une voix qui faiblissait.

Paupe jugea inutile de répondre.

Marcienne avait hâte de pouvoir interroger son père, hors de la présence des enfants.

Au lieu de remonter sur son établi. Paupe alla silencieusement à la porte de la rue, et s'y tint dans une fixité absolue.

Marcienne craignait d'avoir à lutter contre Léo pour le ramener dans la chambre du fond ; mais, malgré la curiosité trahie par son regard, Léo se laissa docilement conduire, et prit même la main de sa sœur pour obéir plus vite.

Dès qu'ils furent hors de la boutique, Marcienne y rentra, et alla droit à son père :

— Laisse-moi lire la lettre du comte, lui demanda-t-elle d'une voix câline.

— Tu ne te reconnaîtrais pas dans cette écriture-là.

Marcienne rougit de l'ignorance qu'on lui reprochait.

— Eh bien ! lis-la moi, dit-elle.

Paupe répondit d'un ton assez bourru :

— Le comte n'a pas vu son parent, qui ne l'attendait pas, et qui voyage en Italie.

— C'est tout ? demanda encore Marcienne.

— Non ; il m'écrit qu'il est malade à Heidelberg ; que le médecin paraît inquiet... et tu n'imaginerais jamais ce qu'il demande ?

— Ses enfants.

— Tu as deviné.

— C'est tout simple.

— Ah ! tu trouves cela tout simple ? Dis-moi donc comment tu t'y prendrais pour lui expédier ses enfants ?

— Pauvre père ! murmura Marcienne.

Paupe et sa fille parlaient sur le seuil de la porte de la rue, tournant le dos à la porte de la chambre du fond. Ils furent interrompus par une brusque irruption de Léo, qui s'était avancé furtivement, et qui, les écartant tout à coup, passa entre eux, se retourna, et s'écria les poings fermés, les yeux ardents :

— Papa est malade ; je veux voir papa !

— A ton aise, mon garçon ! va le voir, dit le tailleur.

Marcienne, bouleversée du cri de Léo, plus

qu'alarmée de la réplique de son père, joignit les mains.

— Je ne veux plus rester ici ! continua Léo, frappant du pied.

Paupe se tourna vers sa fille :

— Tu entends ? l'ingrat !

— Oh ! papa ! son père est malade !

— Que veux-tu que j'y fasse ? Est-ce ma faute, à moi, si le comte a pris les fièvres ? Faut-il que je dépense mon dernier sou, que je vous abandonne, toi et ton frère, pour des enfants qui ne me sont rien, et pour satisfaire le caprice d'un homme qui est mon ennemi ?

Marcienne, troublée, scandalisée, regardait alternativement son père et Léo, en agitant tour à tour chacune de ses mains, comme pour repousser les paroles de celui-là, et empêcher les oreilles de celui-ci d'entendre.

— Papa ! papa, dit-elle en suppliant, pense un peu à la grande douleur que tu aurais, si tu étais malade loin de nous !

Paupe eut un sourire frémissant, bien cruel pour le comte d'Arsonval ; mais il n'osa formuler tout haut la monstrueuse ironie qui le torturait tout bas. Il se contenta de dire.

— Comment veux-tu que je les conduise à Heidelberg ?

— C'est bien loin !

— Oh ! je connais le chemin. J'y suis allé du temps d'Iéna. Ce n'est pas cela qui m'embarrasse, mais l'argent pour y aller.

— C'est donc bien cher ? demanda Marcienne.

Paupe fit un geste, comme si le calcul l'épouvantait déjà.

Léo retenait ses larmes ; ses yeux étincelaient de colère :

— Vous, dit-il à Marcienne en lui saisissant les mains, conduisez-nous !

— Ah ! si je pouvais ! soupira la jeune fille.

— J'irai tout seul ! reprit le petit garçon.

— Je te le défends bien ! s'écria naïvement Paupe en posant ses mains robustes sur l'épaule de l'enfant, et en le secouant un peu, pour mieux affirmer son autorité.

Léo se rejeta en arrière avec un frémissement de révolte, pour échapper à l'étreinte de cette main qui l'offensait. Mais Paupe le retint, et se baissant, lui dit, en le regardant avec des yeux farouches :

— On me l'avait bien dit que tu étais fier comme un paon ; et j'aurais bien dû me douter que tu serais un ingrat. Mais, je suis le maître ici, entends-tu !

Léo était pourpre ; il balbutia en hochant la tête :

— Papa veut nous voir !

— Pourquoi ne vous a-t-il pas emmenés avec lui ?

— Je veux voir papa, continua l'enfant d'un autre ton.

— Vous le verrez, Léo, — dit Marcienne en mettant sa main sur le poignet de son père, qu'elle retira de l'épaule de l'enfant. — C'est bien juste que vous alliez le voir. Moi, si je savais papa malade quelque part, n'importe où, j'irais; je n'attendrais pas qu'il m'appelle; je dirais comme vous ; n'est-il pas vrai, papa ?

Paupe, interdit, murmura :

— Tu es folle ! Est-ce que je te quitterais ?

— Si tu étais forcé d'aller chercher de l'ouvrage bien loin, pour nous ?

— De l'ouvrage ? c'est de l'argent que le comte allait chercher ; et c'est précisement l'argent qui me manque.

— De l'argent ? On peut en trouver, reprit Marcienne.

— Tu en as ?

— Non, papa; mais ces bijoux que le comte t'a laissés ?...

— J'ai juré de n'y pas toucher.

— Cependant, si c'était pour cela qu'il te les a donnés ?...

— Tu veux que je les vende, n'est-ce pas ?

Est-ce que je sais ce que cela vaut ! On me volerait, et l'on croirait plus tard que c'est moi qui ai volé ! Non, c'est sacré. D'ailleurs, à qui veux-tu que je les vende ?

Marcienne sentit qu'elle gagnait du terrain.

— Ce n'est pas bien difficile, dit-elle vivement, comme si elle eut été sûre de son fait.

— Ah ! voyons ! que ferais-tu ?

— Moi ?

La pauvre enfant cherchait, en paraissant vouloir faire deviner la solution.

L'idée des bijoux du comte d'Arsonval fit luire tout à coup à son imagination l'étalage d'un bijoutier d'Aix-en-Othe.

— J'irais tout de suite à Aix-en-Othe, — dit-elle d'un air triomphant, — et je les vendrais au père Colson qui vend des bagues.

— Lui ! l'usurier ! il aimerait mieux me prêter dessus.

— Eh bien ! s'il te prête de quoi payer le voyage ?

Marcienne souriait à cette idée d'emprunt, comme à une transaction qui mettait d'accord l'amour-propre de son père avec la nécessité.

— Et pour rendre l'argent prêté ? dit Paupe.

— Papa vous le rendra ! interrompit Léo.

— Et s'il ne peut pas me le rendre ? Et puis, pendant ce grand voyage, qui est-ce qui montera

sur cet établi ?... qui est-ce qui travaillera pour du pain à mon retour ?

Marcienne courba la tête sous cette raison brutale ; mais elle ne garda pas longtemps la tête baissée ; elle la releva avec cette pâleur lumineuse qui lui était habituelle quand elle prenait une résolution héroïque et définitive :

— Il y a un moyen de tout arranger, dit-elle. Je les conduirai, moi !

— Je le savais bien ! s'écria Léo.

— Toi ! dit Paupe en riant presque, mais avec un éclair de fierté.

— Pourquoi pas ? Cent lieues, deux cents lieues en diligence, ce n'est pas plus difficile à faire qu'une lieue à pied !

— Un enfant conduisant des enfants ! répartit le tailleur avec une ironie sans méchanceté.

— Je ne suis plus une enfant depuis que maman est au ciel ; tu le sais bien, répondit Marcienne d'un petit ton grave.

Marcienne parlait de faire ce voyage, comme si elle eût été une grande personne. Paupe regarda sa fille d'un regard inquiet.

— Tu n'as guère plus de douze ans ! balbutia-t-il.

— Oh ! il y a longtemps que je les ai ! D'ail-

leurs, cela ne fait rien, M. Léo et Diane m'obéiront, pendant le voyage, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Léo.

— Les passants, les étrangers, les aubergistes t'obéiront-ils ?

Marcienne ouvrit de grands yeux, très-étonnée, cherchant à comprendre, et ne comprenant pas.

— Pourquoi tous ces gens-là nous feraient-ils du mal ?

Paupe, impatienté, mais exalté pourtant par ce que disait sa fille, piaffa lourdement.

Il ne voulait pas céder. Son orgueil, sa rancune, sa raison lui défendaient d'obéir à une injonction du comte; pourtant Marcienne méritait bien qu'on récompensât son élan de bonté.

Selon l'habitude des parents que dépasse le génie de leurs enfants et qui veulent accorder leur admiration naïve avec leur infaillibilité nécessaire, Paupe ne trouva rien de mieux que de railler la charité dont il était ravi.

— Tu es folle ! — dit-il, après une minute de silence, en roulant de gros yeux. — Si tu crois que je te laisserais courir les grandes routes pendant que je resterais tranquillement assis sur mon établi, à tirer l'aiguille !... Non, cela n'a pas le sens commun. Ah ! tu veux que nous ayons un peu plus de fatigue, d'ennuis, de mi-

sère ? bien, mon enfant, bien ! Quand trouveras-tu que nous en avons assez ?

— Je ne me plains pas.

— Eh bien ! je me plains, moi ; je me révolte contre la destinée. Tu as tort de vouloir me faire partir ; car je sais bien ce que je dirais au comte d'Arsonval ?

Marcienne ne s'effraya pas de la menace. Elle inclina doucement la tête, et envoya, en dessous, de côté, un sourire à Léo qui eut alors des larmes dans les yeux.

Le tailleur secoua sa veste, remua son bonnet tricolore sur sa tête, regarda ses chaussons de lisière, comme un homme qui fait l'inspection de son costume avant d'en changer, et qui s'apprête à sortir.

— Tu vas à Aix-en-Othe ? ne put s'empêcher de lui demander malicieusement Marcienne.

— Cela ne te regarde pas. Fais nos paquets pour demain.

Paupe ayant dit cela d'un air brutal, entrait dans la maison ; Léo se plaça résolument devant lui.

L'enfant n'avait plus ni douleur apparente, ni colère. Il était seulement inquiet.

C'était la première fois, depuis son installation chez le tailleur, qu'il s'adressait directement, en face, à cet homme terrible.

— Monsieur, lui dit-il, c'est vrai que nous irons demain voir papa ?

Le tailleur se redressa, et se cambra, à cette interrogation audacieuse :

— Me prends-tu pour un menteur ?

L'enfant baissa les yeux, sans protester, mais ne bougea pas. Il attendait une réponse plus formelle.

Marcienne intervint :

— Monsieur Léo, il faut croire papa.

L'enfant la regarda :

— Je vous crois, vous. Dites-moi que nous irons.

— Sans doute, puisque papa l'a promis.

Décidément, on voulait contraindre Léo à avoir foi dans la parole du tailleur.

Il ne fit plus d'observations ; et avant d'aller rejoindre sa sœur, il dit à M. Paupe d'un ton sérieux, comme s'il eût conclu un pacte, avec un accent qui eût été fort comique s'il n'eût été fort touchant et presque sublime, dans la circonstance.

— Je vous aimerai bien, monsieur, — quand nous serons revenus.

Paupe retint une réponse féroce. Il haussa les épaules ; mais au fond il sentait que ce petit orgueilleux avait au moins la vertu d'aimer son père, sans reconnaître en même temps, par un

retour sur lui-même, que la vertu filiale fait bien souvent la vertu paternelle.

Paupe n'allait pas à Aix-en-Othe et ne songeait pas à mettre en gage ou à vendre les bijoux du comte d'Arsonval. Il croyait avoir trouvé un moyen de concilier son serment avec la nécessité d'avoir de l'argent.

Il s'adresserait à Herluison. L'huissier lui accorderait, ou l'aiderait à obtenir de quelque prêteur une avance de fonds. Il suffirait pour cela de paraître plus accessible aux insinuations de ce tentateur.

— Parbleu ! — se disait Paupe, en chaussant ses gros souliers, — il me défie d'être un homme habile ; je vais lui prouver à ses dépens que je m'entends aussi bien que lui en affaires. C'est lui qui payera mon voyage. Ah ! il veut que je parle au comte d'Arsonval des créances à discuter, à faire réduire. Eh bien ! pour en parler au comte resté malade là-bas, il est juste que je fasse le voyage, et pour entreprendre un voyage profitable à tous les deux, il est juste que mon associé fasse la première mise de fonds !

Je n'affirmerais pas que Paupe fût bien décidé à risquer la spéculation proposée par Me Herluison, ni que, d'un autre côté, il fût nettement résolu à tromper l'huissier, pour en obtenir de l'argent. Mais il masquait sa défaite par de

vagues raisons, et, sur la pente d'une action qui pouvait être bonne, il prenait plaisir à se croire tenté et entraîné par une action équivoque. Le point d'honneur de ses sentiments haineux était naïvement sauvegardé. Paupe ne se sentait pas changé, puisqu'il trouvait toujours en lui l'appétit et l'amertume de la méchanceté.

N'était-il pas juste, après tout, qu'il se vengeât aussi de l'huissier et qu'il en fît sa dupe, en paraissant en faire son associé ?

Je crois bien que quand il fut en route, comme la course était longue, Paupe eut le temps de cuver tout à la fois l'ivresse de son projet héroïque de voyage, versée par Marcienne, et la griserie de son emprunt forcé, suggéré par sa vanité et sa malice.

A moitié chemin, il fut tenté de retourner, mais il eût fallu dire à ce garçon si fier : — J'ai menti, je ne veux pas faire le voyage ; — et il eût fallu mentir à Marcienne en prétextant le refus des prêteurs, l'impossibilité de trouver l'argent.

La visite à Me Herluison nécessitait, pour l'aller et pour le retour, une course de plus de quatre heures. Avec la conversation qui était le but de la visite, le voyage prit une bonne partie de la journée.

La nuit tombait, quand Paupe revint au village.

Avait-il réussi ?

Marcienne guettait avec impatience le retour de son père ; elle avait fini, à la tombée du jour, par rester en faction sur le seuil de la porte. Quand elle reconnut l'ombre opaque de son père, dans le crépuscule, elle fit quelques pas au-devant de lui.

Le tailleur marchait lourdement, lentement, traînant la jambe blessée à Eylau. Il boitait plus que d'habitude. Sa contenance n'annonçait ni joie, ni colère, ni même seulement la fatigue d'une longue course. Quelque chose de plus lourd que sa mauvaise humeur habituelle pesait sur son front, sur ses épaules, et les abaissait.

En voyant venir sa fille qui se détachait de la porte lumineuse, il s'arrêta et l'attendit.

— Les paquets sont faits, lui dit Marcienne, pour le provoquer à une boutade qui eût été un éclaircissement.

Paupe l'attira de côté, dans le noir de la rue, hors de la lumière projetée par la lampe de la boutique, et lui serra la main avec force, sans rien dire.

— Qu'as-tu donc, papa ? demanda-t-elle, interdite, devinant bien cette fois une émotion

sincère, qui dominait les exagérations de haine, les paradoxes de mépris ou d'ironie.

Paupe se pencha pour regarder dans la boutique :

— Où sont-ils ? murmura-t-il avec une sorte d'effroi.

— Ils sont là ; mais ils ne nous entendront pas, répondit Marcienne alarmée.

Paupe avait peur évidemment d'être encore surpris par Léo.

Marcienne haussa la tête ; son père lui dit à demi-voix dans l'oreille :

— Nous ne partirons pas, défais les paquets... le comte est mort.

Marcienne ne poussa pas un cri. Elle se tordit sur elle-même comme un sarment, au premier contact de la flamme ; puis elle regarda son père.

— Oui, répéta Paupe, il est mort !

— Mort !

Marcienne, à son tour, dit ce mot terrible pour en éprouver le son. Elle voulait douter.

— Qui te l'a dit ?

— La lettre que j'ai reçue, — reprit Paupe, — avait six jours de date. Je n'avais pas remarqué cela. Elle aura été mise à la poste par les gens de l'hôtel, après la mort du comte ; mais il avait dit qu'on prévînt son avoué, s'il arrivait

malheur. L'avoué a été prévenu aussitôt, et il a envoyé à l'huissier Herluison un exprès qui s'apprêtait à venir ici, quand je lui ai épargné cette étape.

Marcienne paraissait avide de ces détails; mais elle ne les écoutait pas. Elle entendait, par avance, une voix qu'elle reconnaissait, qui criait et qui pleurait en elle, la voix qu'elle avait eue quand sa mère était morte, la voix de Léo et de Diane, en apprenant l'affreuse nouvelle.

Elle appuya, par un mouvement qui ne lui était pas habituel, la tête sur la poitrine de son père; elle chancelait; elle avait peur de tomber.

Paupe, répondant à sa propre pensée en même temps qu'à cette interrogation câline de sa fille, lui dit à demi-voix :

— Je ne parlerai de rien, ce soir, rassure-toi !

— Oh ! non, murmura-t-elle ; pas ce soir : je ne saurais que leur dire.

— Mais c'est à une condition, — reprit le tailleur, — c'est que tu n'auras pas cet air désolé.

— Et toi, papa, tu ne garderas pas ton air méchant !

— Méchant ! Je leur parais méchant, n'est-ce pas ? Ils te le disent ?

— Oh ! non, c'est moi qui le dis.

— Oui, je parais méchant, parce que je n'ac-

cepte pas comme une dévote toutes les injustices du sort. Cette mort est encore pour nous une fatalité !

— Les pauvres petits ! dit Marcienne en sanglotant.

— Je te défends de pleurer ; entends-tu ?

— Ne crains rien, papa, je pleurerai cette nuit.

— Moi, je réfléchirai à ce que je dois faire... Silence : voici les enfants !

Léo et Diane avaient, pendant la journée entière, fait le voyage d'Heidelberg, en jonchant la route de leurs espérances, de leur gaîté, de leur santé, qui devaient guérir et consoler leur père.

Ils attendaient aussi le retour de M. Paupe avec impatience ; car ils sauraient par lui, à quelle heure, le lendemain, on partirait, comment on partirait.

Pour la première fois, Léo n'avait plus que la curiosité naïve, enfantine de son âge.

Marcienne lui avait donné confiance ; et comme il avait promis d'aimer M. Paupe, au retour du grand voyage, il s'essayait à le redouter moins, avant le départ.

Marcienne courut au-devant d'eux, et, par un mouvement rapide, les entraîna à l'intérieur.

Cette vivacité ressemblait à de la joie ; Diane sauta ; Léo se mit à sourire.

Quand on fut dans la maison, Marcienne voulut prévenir toute question indiscrète.

— Ne demandez rien à papa, — leur dit-elle en rapprochant leurs deux têtes sous sa bouche et en leur parlant dans les cheveux avec un murmure de baiser, — vous lui feriez de la peine.

Léo voulut savoir pourquoi.

— Vous saurez tout demain, monsieur Léo, — répliqua précipitamment Marcienne, — et vous verrez comme il est bon !

On ne pouvait prouver la bonté qu'en partant tout de suite pour Heidelberg.

Léo conclut que tout était arrangé pour le voyage. La mauvaise humeur de M. Paupe lui parut respectable, comme une préoccupation quasi-paternelle.

Marcienne endura pendant une heure un grand supplice ; à chacun des sourires qu'elle donnait aux enfants, à chacun de ceux qu'elle en recevait, elle se disait intérieurement :

— Leur père est mort ! Comment leur apprendre cette nouvelle ?

## XI

### LA VOCATION

Marcienne redoutait la violence du chagrin dans un caractère comme celui de Léo ; elle comprenait aussi qu'il allait devenir difficile, sinon impossible, de garder ces enfants près d'elle, au moment précis où ils avaient le plus besoin d'amitié et de protection.

Quand elle fermait les yeux pour éteindre le picotement d'une larme, elle voyait Léo et Diane, tout en noir, saisis à travers une ombre, par une main inconnue qui les faisait sortir de la maison du tailleur, et les conduisait chez quelque tuteur indifférent, où les pauvres petits pleureraient tout seuls,

sans amie pour pleurer avec eux, pour leur dire :

— Je sais ce que c'est ; j'ai perdu ma mère !

Pendant le souper, Marcienne, en les servant, leur versait son âme, dans une caresse silencieuse et hésitante pour Diane, dans un regard donné à Léo. Elle ne s'interrompait de les contempler que lorsqu'elle avait peur de l'interrogatoire vague qui persistait dans les yeux du petit garçon ; alors, elle se tournait vers son père, en affectant de lui sourire sans parler, comme si elle l'eût remercié de la surprise qu'il ménageait aux enfants.

Dans cette veillée, Marcienne fit un pas immense sur cette route lumineuse du sacrifice où la destinée l'entraînait.

Ceux qui ont pu s'étonner de la précocité d'une enfant de douze ans, contrainte d'inventer tous les jours des devoirs maternels, ne comprendront pas cette maturité hâtive de la tendresse qui élargissait tout à coup le cœur et l'intelligence de Marcienne.

Ce n'est pas pour eux que j'écris.

J'en appelle à ces annales inédites de la pauvreté qui, dans les mansardes ou les chaumières constatent quotidiennement le dévouement, le travail des sœurs aînées, suppléant la mère malade, le père absent.

Ces enfants héroïques, toutes pâles, portant un petit frère qui les écrase, mais les fait sourire, ces ménagères de dix, onze ou douze ans, qui vont aux emplettes chez le boulanger, chez la fruitière, montrent, dans leur enfance, un génie, qu'un peu de bonheur, de bien-être relatif, ou de vice, suffit plus tard à leur faire perdre.

Ce n'est pas parce qu'elle obéissait naïvement à cette loi de précocité instinctive, qui est comme un sens spécial des misérables, que Marcienne mérite surtout d'être admirée ; c'est parce que ce martyre fatal des enfants de sa condition l'élevait, dans l'élan d'un désir, vers des extases morales qui échappent trop souvent à ses pareilles. Se dévouer dans le présent, c'était tout simple, puisque c'était forcé ; mais ce n'était pas assez.

Elle aspirait à des impossibilités de dévouements à venir.

Marcienne avait cependant l'esprit juste, positif, mais, précisément parce qu'elle était soumise à la réalité, elle ne se lassait d'aucun sacrifice et ne concevait pas autrement la vie ; et puis, elle avait par-dessus tout la vocation maternelle.

Dès l'âge de la poupée, ces petites filles, qui seront des femmes, laissent percer dans leurs jeux l'ambition préférée de leur cœur.

Il n'y a guère que sur les épitaphes des tombes que l'équilibre de toutes les facultés affectives soit attesté, sans être prouvé. Même en aimant bien son mari, ses enfants, sa famille, une femme peut être plus épouse que mère, plus amante qu'épouse, plus sœur qu'amante ou qu'épouse, sans que la sincérité et la bonne volonté de ses sentiments soit altérée.

Chaque être aimant n'a qu'une vocation, qu'il satisfait en versant son amour unique et spécial dans le devoir multiple qui lui est imposé.

Marcienne n'avait, à proprement parler, jamais eu de poupées.

Ses premiers jouets avaient été son frère, son père. Mais quand le sort lui avait confié tout à coup deux jolis enfants à soigner, elle n'avait pensé ni à leur âge, ni au sien. Sa vocation maternelle s'était subitement éveillée dans sa conscience de petite fille. Tout ce qui contrariait cette vocation ne pouvait que l'irriter ; et pendant cette soirée douloureuse, elle cherchait à découvrir, à inventer des caresses, des démonstrations irrésistibles, pour étouffer, le lendemain, les sanglots qu'elle prévoyait, pour bercer les désespoirs qu'elle allait provoquer.

Léo l'effrayait.

Elle mesurait, pour ainsi dire, ses yeux ; comme si elle se fût attendue à les voir s'agran-

dir dans un effarement dont elle voulait savoir d'avance la dimension. Elle regardait cette bouche, d'ordinaire si dédaigneuse, qui avait des crispations d'impatience, et elle eût voulu sous son doigt, dans une caresse de sœur aînée, l'aplanir et la fixer.

Son sourire palpitait sur son épouvante cachée, et ses yeux prenaient, en regardant, un air de soumission, d'excuse. Elle demandait pardon d'avance à ces chers petits, qui seraient si affligés le lendemain, du mensonge charitable de ce sourire qui retardait leur douleur.

Le souper se passa en silence, et le souper fini, Marcienne parla du coucher.

Ordinairement, elle allait déshabiller Diane, et la *border* dans son lit. Léo attendait, et, lorsque sa sœur était couchée, après des recommandations de la petite ménagère sur le rangement des habits, il se déshabillait à son tour, et se couchait sans le secours de personne.

Ce soir-là, Marcienne, après avoir endormi Diane, fut lente à rentrer dans la boutique où son père l'attendait.

Elle se tint quelques minutes devant Léo, cherchant ce qu'elle pourrait lui dire de plus pour qu'il eût un doux sommeil ; ne trouvant rien, et oppressée pourtant du besoin de lui parler.

Léo la regardait, également embarrassé.

Ce fut lui qui rompit le silence :

— A quelle heure partons-nous, demain ? demanda-t-il.

Marcienne, obligée de mentir, fut tentée de tout avouer. Son cœur s'entr'ouvrit. Elle eut un affolement de tendresse. Elle saisit Léo par les deux épaules, l'approcha d'elle, le regarda avec des yeux pleins de larmes, et elle allait lui dire : « Vous ne partez pas ! » — Mais le petit garçon, ému de cette pitié visible, qu'il croyait être un regret, se hâta d'ajouter :

— Je raconterai à papa que vous êtes bonne, et il vous aimera.

Marcienne retrouva son courage :

— Priez bien pour lui ! dit-elle.

— Oh ! je suis sûr qu'il sera guéri quand il nous verra !

Elle ne put en entendre davantage.

Elle sortit de la chambre dont elle referma la porte, et tombant sur une chaise, dans la boutique, elle prit sa tête à deux mains, et elle sanglota tout bas.

Paupe était resté assis depuis le souper, à l'angle de la table.

Il entendit sa fille, alla vers elle, et, cherchant à lui écarter les mains du visage :

— Pourquoi te fais-tu tant de peine ? lui de-

manda-t-il d'une voix qu'il voulait rendre bourrue, mais qu'un trémolo singulier faisait caressante.

— Que vont-ils devenir ? dit Marcienne avec un geste éploré.

Paupe agita ses bras pour télégraphier qu'il n'en savait rien.

Marcienne ajouta, en toute candeur, sans tendre de piége au tailleur :

— Pauvre comte ! comme il a dû souffrir, s'il a pensé qu'il laissait ses deux enfants abandonnés !

Paupe baissa la tête et devint rouge.

Il venait précisément, depuis une heure, de lutter contre l'importune vision d'un père, qu'il croyait être lui-même, mourant avec la torture de laisser deux orphelins.

Sans répondre à sa fille, il quitta brusquement la boutique ; par un scrupule bizarre, il sortit par la rue, fit le tour de sa maison, qu'une petite ruelle enveloppait, et rentra dans sa chambre par une fenêtre basse donnant sur son jardin.

Pour la première fois, il était allé se coucher sans traverser la chambre où dormaient les deux enfants.

## XII

### LES DEUX COUPONS

Marcienne s'était-elle couchée ?

Le fait parut douteux au tailleur quand, le lendemain matin, de très-bonne heure, ayant repris pour entrer dans la boutique le même chemin que la veille, il trouva Marcienne agenouillée devant l'âtre et allumant le feu.

Elle était plus pâle que d'habitude ; ses yeux, alanguis par la veillée, par les larmes, étaient enveloppés d'un cercle bleuâtre dénonçant sa fatigue.

— Ces enfants-là te tueront, dit Paupe d'une voix sourde.

— Non ! reprit Marcienne en se levant. Si tu

savais, papa, comme je me sens des forces, ce matin ; il m'en faut pour leur annoncer ce grand malheur.

— Je le leur annoncerai bien tout seul ; je n'ai pas besoin de toi.

— Oh ! laisse-moi cette douleur-là ; tu ne serais pas assez triste pour eux.

Paupe rougit et baissa la tête.

— Ne veux-tu pas que je pleure un homme que j'ai toujours détesté, et qui me laisse dans un pareil embarras ?

— Je ne veux pas que ces pauvres petits pleurent tout seuls, — répartit Marcienne avec une mélancolie supérieure à son âge. — Cela fait plus de mal... je le sais.

Paupe sentit un reproche indirect et peut-être involontaire.

— T'ai-je jamais fait de la peine à toi, et n'avons-nous pas les mêmes chagrins ? demanda-t-il vivement.

— Il ne s'agit pas de moi, dit Marcienne étonnée. Je t'en prie, laisse-moi leur dire cela. Je leur parlerai de maman ; et encore, moi, quand je l'ai perdue, je t'avais... tandis qu'ils sont tout à fait orphelins.

— Leur mère peut guérir.

— Oui, mais elle peut ne guérir jamais.

Paupe ne fit plus d'objection. Il lui en coûtait

cependant, non pas de laisser à Marcienne le soin de cette grave nouvelle ; car au fond, sa fille lui épargnait des frais d'hypocrisie, mais de paraître avoir peur des larmes de ces deux enfants.

— Puisque tu le désires, — dit-il d'un ton rapide qui feignait le commandement et l'autorité, — je m'en vais ; mais dépêche-toi. Car je ne serai pas longtemps dehors. Je vais trouver le maire. Il faut qu'il avise. Cela le regarde maintenant.

Marcienne ne fit aucune attention aux dernières paroles de son père. Elle ne comprit qu'une chose : il lui obéissait. Elle n'aurait pas osé montrer tout son cœur devant lui.

Le tailleur sortit.

Que se passa-t-il entre Marcienne et les deux enfants du comte ?

Par quels mots, avec quelle précaution ingénuement délicate, cette jeune fille au génie maternel révéla-t-elle l'horrible vérité à Léo, sans qu'il bondît de fureur ?

Diane ne comprenait pas bien la mort... Son père était absent, c'était tout ce qu'elle savait ; elle ne pouvait pas en apprendre davantage. Mais Léo, qui s'était initié à la douleur, à la laideur, à l'absence, devinait bien que la mort était un achèvement suprême d'infortune et que son père était à jamais perdu pour lui !

Combien fallut-il de baisers pour étancher les

larmes de la sœur? Combien de supplications, de serrements de mains, pour soumettre la douleur du frère?

Quand, au bout d'une heure, Paupe revint à la maison, voici le tableau qui s'offrit tout d'abord à ses regards: Marcienne était assise sur un escabeau bas, presque à terre; blanche comme un cierge, elle avait dans les yeux toute la flamme de son cœur.

Diane, les jambes et les bras nus, puisqu'elle avait été enlevée de son petit lit pour recevoir la triste nouvelle, et qu'on n'avait pas pris le temps de l'habiller, couchée sur les genoux de Marcienne, sa jolie tête sur le cou de la fille du tailleur, dormait, à la suite de son chagrin, et souriait à un rêve.

Léo s'était sans doute roulé sur le sol. Ses vêtements étaient froissés et salis : mais, dompté par la douceur de Marcienne, il reposait sur l'aire de la chambre, les mains jointes, la tête contre le genou de son amie ; et celle-ci, par un geste de protection, maintenant l'influence magnétique qui avait eu raison de la première fougue de Léo, gardait sa main posée sur les cheveux de l'enfant.

Le petit Maximilien, dans son fauteuil, à deux pas de là, se rattachait au groupe par les regards curieux et béats qu'il lui envoyait.

Un peintre n'eût pas imaginé un arrangement de personnages plus savant et plus naïf pour un tableau de la pitié.

Paupe, disposé en toute occasion à trouver que sa fille était belle, s'arrêta, frappé d'admiration, pendant une seconde, sur le seuil de la porte, et eut la révélation d'une splendeur morale qu'il ne sut définir, qu'il prit pour un accroissement de beauté de Marcienne.

La boutique était sombre. L'établi, contre la fenêtre, interceptait du jour, et l'auvent du toit ne laissait déjà tomber qu'une portion restreinte de lumière sur l'établi. Mais il sembla à Paupe qu'une clarté qui ne venait pas du dehors était répandue dans la boutique. Le blanc visage de Marcienne mettait des lueurs autour d'elle.

Si sa philosophie eût été susceptible de superstition, si sa raison eût été capable de poésie, Paupe, l'esprit fort, eût cru que sa fille prenait l'auréole d'une sainte ; ou bien, il n'eût pas manqué de trouver dans ce groupe un symbole dont son orgueil plébéien eût fait son profit. Mais il s'émerveilla, sans chercher à analyser son éblouissement ; et il se recula doucement dans la rue, de peur de déranger quoi que ce fût de ce tableau.

Marcienne vit son père, lui sourit, et, comme il n'entrait pas, elle voulut le rejoindre.

Elle mit un baiser sur le front rose de Diane pour la réveiller doucement. Elle glissa sa main dans une des mains de Léo ; et se soulevant, avec le fardeau de la petite fille sur sa poitrine, conduisant le petit garçon, elle s'avança vers son père, dans une petite traînée de lumière qui venait du jardin, en passant par la porte vitrée, au fond de la seconde chambre ouverte, et dorait la terre raboteuse de la boutique.

La vision maternelle était saisissante, et Paupe en fut presque effrayé. Comment enlever à Marcienne ces enfants qu'elle lui offrait pour mieux les garder ?

Mais Paupe avait fait beaucoup de réflexions pendant la nuit, et venait de faire des démarches pour aviser aux difficultés nouvelles et plus grandes que créait la mort du comte.

Pendant que sa fille annonçait aux enfants la mort de leur père, avec des précautions qui restèrent le secret de l'âme de Marcienne, Paupe, dont l'esprit ne sortait jamais de sa sphère, sans s'élever immédiatement aux régions politiques, avait été consulter le maire de la commune.

Il n'était pas fâché d'avoir une occasion de scruter les sentiments de ce nouvel élu. Il se souvenait de gravures du temps de la Révolution, qui représentaient des orphelins aux pieds

de l'autel de la Patrie, et la Patrie étendant la main pour les protéger.

C'était le cas de réédifier, dans le village, cet autel patriotique.

Le maire était un estimable bourrelier, qui se vantait depuis longtemps d'avoir été en apprentissage chez le sellier du général Lafayette, et d'avoir travaillé par conséquent à la selle du fameux cheval blanc légendaire. Acclamé après la révolution de juillet, il s'épanouissait dans le soleil levant du nouveau régime, comme un coq de la Gaule au soleil véritable.

Il reçut son administré avec les égards que l'on rendait alors aux fils des anciens Jacobins. Lui, aussi, se souvenait des estampes. Il promit de convoquer immédiatement, d'urgence, le conseil municipal, afin de délibérer sur les mesures à prendre.

— Ne parlez pas de cela au curé, dit le maire.

— Pour qui me prenez-vous ? répliqua Paupe en se redressant.

Il était certain que l'occasion de manifester la sollicitude de l'autorité civile pour les infortunes, même des nobles, et de soustraire une œuvre de charité à l'influence cléricale était excellente, unique. Il ne fallait pas la laisser perdre.

Paupe rentrait donc au logis, avec l'espérance

d'être allégé bientôt de ce devoir qu'il avait accepté virilement et civiquement, mais qu'il ne pouvait continuer sans des dépenses trop lourdes pour son ménage, et sans empiéter sur les droits de la commune.

La vue de Marcienne s'avançant avec sa pâleur et son triste sourire, lui amenant Léo et Diane, ne suscita pas de remords dans la conscience de Paupe, mais l'émut considérablement, comme l'aspect d'un péril conjuré.

Il s'agissait de ne pas faiblir. Sa fille semblait lui présenter les orphelins, ainsi qu'il les présentait lui-même à la Patrie; mais il devait s'effacer modestement devant son pays.

Marcienne ne sut que lui dire.

Elle ne lisait pas distinctement sur le front et dans les yeux de son père. Elle souffla tout bas, à Léo, le conseil de dire bonjour au tailleur; c'était une supplication indirecte.

Léo obéit, mais gravement, fièrement.

Le tailleur était trop fort ce matin-là, pour n'être pas miséricordieux.

Il répondit doucement, plus doucement que quand il parlait à Maximilien, fit rentrer Marcienne et les enfants dans la boutique, et les y retint pour interroger Léo sur les parents qu'il pourrait indiquer et à qui des avis seraient immédiatement adressés.

Léo nomma son grand-père Meurville, le père de la comtesse d'Arsonval, dont il avait beaucoup entendu parler pendant les derniers jours de la lutte engagée par le comte d'Arsonval contre les huissiers ; mais il ne put en rien dire de plus, sinon qu'il ne l'avait jamais vu, parce qu'il habitait bien loin.

Du côté paternel, il ne put nommer personne, et comme le tailleur insistait, il dit avec une angoisse terrible :

— Je n'avais que papa et maman ! Papa est mort ; maman est malade.

Paupe murmura :

— Cela suffit ! on écrira à votre grand-père Meurville ; vous ferez sa connaissance.

Comme il voulait éviter des questions de la part de sa fille, et comme il se sentait gêné devant ces orphelins qu'il était impuissant à consoler, le tailleur, après être monté deux fois sur son établi, en descendit deux fois, et sortit de nouveau, attendant avec impatience la délibération du conseil municipal.

Il paraît qu'elle fut courte.

La réaction relevait la tête ; ou plutôt, l'importance que voulait se donner le maire et qu'il convoitait naïvement, avait suscité déjà une opposition sérieuse.

On s'étonna qu'il eût dérangé des conseillers,

occupés de leur état, pour une question pareille; un boulanger, qui était créancier du comte d'Arsonval, déclara qu'avant d'acheter du pain aux enfants, on ferait plus judicieusement de lui payer celui qu'il avait fourni au père. D'autres, enhardis, élevèrent des prétentions analogues.

Le maire s'aperçut qu'il s'était fourvoyé; il délégua le maître d'école, secrétaire de la mairie, pour aller chercher M. Paupe.

Ce fut un soin inutile; le tailleur venait de lui-même. On l'introduisit dans la salle du conseil.

— Monsieur Paupe, — lui dit avec un cœur gros le bourrelier, dont l'écharpe tricolore jetait un éclat ironique, — le conseil consulté ne trouve pas nécessaire, et ne croit pas qu'il soit légal d'intervenir dans un malheur qui n'intéresse pas la commune.

Paupe ouvrit de grands yeux.

L'écharpe tricolore l'avait ébloui; mais l'autel de la patrie s'envolait :

— Parbleu! répliqua-t-il brutalement, ce malheur m'intéresse encore moins.

— Ces enfants, — continua le maire, — vous ont été confiés par leur père; ils sont, dit-on, fort bien chez vous; la commune n'a aucun motif pour vous les retirer.

— Mais je ne puis pas et je ne veux pas les garder.

— On ne vous force pas à les garder, dit le boulanger.

— Le secrétaire de la mairie écrira à leurs parents, reprit le maire.

— J'écrirai bien moi-même ! répliqua Paupe.

— Si, en attendant une réponse, continua le bourrelier, cette charge des deux enfants vou était trop lourde, le conseil voterait un secours, et M. le préfet n'y verrait sans doute aucun inconvénient.

— De quoi ? de quoi ? — répondit Paupe en se campant sur celle de ses jambes qui fléchissait facilement, et en allongeant l'autre de façon à donner une dignité singulière à son maintien ; — est-ce que je suis venu vous demander l'aumône ? Mon père, qui a été maire de ce pays, aurait compris autrement son devoir. Je vous offrais une occasion d'affirmer la fraternité. Vous ne voulez pas ? Merci ! Je n'ai jamais tendu la main ; je ne commencerai pas aujourd'hui.

Et pour ajouter un commentaire énergique à ses paroles, il enfonça ses deux mains dans ses poches.

— Vous avez tort de vous fâcher, — reprit le maire intimidé par l'éloquence de Paupe, en qui semblait revivre le génie du petit père Paupe, et

qui pouvait devenir un prétendant à l'écharpe municipale ; — vous n'avez qu'à prévenir M. le juge de paix ; c'est lui surtout que cela regarde ; il provoquera la réunion d'un conseil de famille, et nommera un tuteur.

— Je n'y avais pas songé, répliqua Paupe. Je n'avais vu d'abord qu'un honneur pour le conseil municipal... J'irai trouver le juge de paix.

Le tailleur sortit de la mairie avec une indignation qu'il exhala au grand air.

— Décidément, — se dit-il en regardant le drapeau qui pendait au-dessus de l'enseigne de l'ancien cabaret transformé en mairie, — voilà une révolution manquée ! Ah ! si mon père était là, comme il leur ferait honte, à ces méchants patriotes de 1830, lui, le grand patriote de 1792... Il n'avait pas besoin de l'avis du préfet ou du sous-préfet, pour distribuer du bois aux pères de ces gens-là qui mendiaient des fagots !...

Le juge de paix demeurait à une demi-lieue de là, assez près de l'huissier Herluison.

Paupe, qui était en veine d'épigrammes, fit un détour pour entrer, en passant, chez l'huissier : il voulait aiguiser encore sa colère.

La précaution était bonne. Herluison acheva de l'exaspérer.

L'huissier écouta d'abord sans interrompre ; et quand le tailleur eut fini :

— Au fond, monsieur Paupe, vous voulez garder ces enfants ? dit-il.

— Moi ?

— Parbleu ! je l'ai toujours dit, vous êtes un malin ; vous avez là une bonne affaire.

— Quelle affaire ?

— Les Meurville vous indemniseront, et quand vous le voudrez, nous entamerons l'affaire de la créance.

— Il s'agit bien de cela, — s'écria Paupe. — Non, je ne veux pas garder ces enfants. Parce que je ne les jette pas dans la rue, vous vous imaginez que je les adopte ! Prenez-les, si vous voulez !

— Je suis garçon, — répliqua l'huissier en riant. — Je n'ai pas de femme, ou de petite fille qui sera femme, pour les soigner.

— Je veux être tranquille chez moi, — reprit Paupe en arpentant le cabinet de l'huissier ; — encore huit jours de tracas pareils et je n'aurai plus de pain à donner à mes enfants. Si vous croyez que je fais mes affaires à ce métier-là ; vous vous trompez ! Tenez, maître Herluison, vous êtes souvent un homme de bon conseil ; mais, pour la fierté, vous n'y entendez rien, et dans ce moment vous vous moquez de moi.

Paupe sortit tout haletant de fureur.

Le juge de paix le calma subitement.

C'était un ancien notaire, commensal autrefois du château d'Arsonval, qui connaissait la déplorable gestion du comte et toute sa conduite privée. Il savait aussi la légende du père Paupe. Il trouva naturel et très-glorieux pour le tailleur, que le comte eût confié ses enfants au fils d'un si excellent homme, dont la probité se continuait.

La flatterie, même la plus grossière, — et M. le juge de paix n'était pas grossier dans ses compliments, — est un poison toujours actif. Le tailleur mollit sous ce baume ; il s'assit et écouta avec une patience admirable le bien qu'on débitait de son père et de lui. Cela le consolait du mal qu'il pensait des autres.

M. le juge de paix, tout récemment nommé, flambant d'un zèle libéral, savait aussi que le père Paupe avait joué un certain rôle politique dans le pays. Il flatta le tailleur dans ses opinions autant que dans sa piété filiale. Il promit de convoquer immédiatement un conseil de famille, d'écrire aux parents maternels des deux enfants ; et il se garda bien d'humilier Paupe, en parlant d'indemnité. Il lui serra la main ; ce fut un autre compliment, plus doux et plus éloquent.

Paupe, enchanté du juge de paix, fut disposé

à se réconcilier avec la Révolution de juillet, puisqu'elle avait nommé des magistrats animés de pareils sentiments. Il rougit bien un peu à une allusion faite à sa grande amitié, à son dévouement pour la famille d'Arsonval ; mais il était impossible, par scrupule de franchise, d'avouer une haine que sa conduite extérieure rendait invraisemblable. Pourtant, il le jurait. en s'interrogeant, il trouvait en lui la même colère contre cette famille d'Arsonval ; seulement, il était juste avant tout ; les enfants n'étaient pas coupables.

Après avoir donné le nom de M. Meurville au juge de paix et les quelques indications que ses souvenirs lui fournissaient, Paupe revint chez lui, bien décidé à attendre les événements. Il ne voulait plus bouger. Ses jambes arquées perdaient de leur facilité à s'entrecroiser, depuis qu'il marchait tant.

Mais c'était bien fini ! sa corvée touchait à son terme ; et il pourrait reprendre son travail, sans danger de l'interrompre. L'heure des sacrifices était passée !

Paupe, qui était parti les bras ballants, revint avec un petit paquet sous le bras.

Marcienne était seule dans la boutique.

— Tu rapportes de l'ouvrage ? demanda-t-elle à son père.

— Sans doute. Où sont les enfants ?

— Dans leur chambre.

— Ils jouent ?

— Oh ! non, Léo est triste et fait lire Maximilien. Diane a du chagrin de la tristesse de son frère.

Paupe défit son paquet sur l'établi ; il se composait d'un coupon de drap noir, et d'un coupon de mérinos de même couleur.

Il repoussa le coupon de drap, et resta quelques minutes devant le coupon de mérinos, le mesurant du regard ; puis, après s'être gratté l'oreille, ce qui était son geste suprême de détresse :

— Bah ! je m'en tirerai ! dit-il.

Marcienne crut deviner.

— C'est pour eux ? murmura-t-elle, émue.

— Parbleu ! que dirait-on de moi si je ne les mettais pas en deuil ? — repartit Paupe. — J'ai trouvé cela, par un grand hasard, chez Rigollot, le mercier. Il y a de quoi leur faire à chacun un costume ; seulement, je n'ai jamais taillé de robe de petite fille, cela me gêne. Mais, j'ai tant taillé de soutanes !

— Je t'aiderai, dit Marcienne.

— Oui, en m'apportant une robe de la petite, pour modèle.

— Je sais coudre, papa !

— Tu as autre chose à faire.

— Tu vois bien que tu es bon ! dit Marcienne avec un accent de triomphe.

Paupe ne répliqua pas. Mais au bout d'un instant, il grommelait :

— Je leur apprendrai, à ces gens du conseil, comment un patriote doit se conduire. Ah ! ils m'ont offert une aumône ! les imbéciles ! Je me vengerai ! Aux prochaines élections, ils verront ! Dire que, sous tous les régimes, c'est la même chose. Avant 1830, c'étaient les nobles qui nous écrasaient de leur orgueil ; aujourd'hui, c'est Martinot le bourrelier, c'est Lupin le boulanger, c'est Nicolas le charron, qui se donnent des airs d'aristocrates et d'égoïstes ! C'est bon ! c'est bon ! on verra !

Tout en parlant, Paupe maniait la craie sur l'étoffe. Il s'apprêtait à couper.

Marcienne, qui le regardait avec une admiration naïve, ressentait une émotion toute semblable à celle qu'elle avait inspirée quelques heures auparavant à son père. Il l'avait trouvée belle ; la pauvre enfant le trouvait superbe.

Elle attendit longtemps la réponse, ou une observation, ou un mot direct de son père ; mais Paupe semblait absorbé dans son problème de coupe. Il faisait mentir sa craie, et allait faire mentir ses ciseaux.

Le sournois pensait à sa fille, se savait admiré par elle, sentait pour ainsi dire le frôlement, la caresse de son regard, et jouissait goulûment de cette volupté, sans vouloir en montrer de la reconnaissance, comme s'il eût dû se répartir de sa dignité en paraissant touché de l'estime de son enfant.

Marcienne lasse d'attendre, mais pardonnant à ce point d'honneur de la fierté paternelle, voulut s'éloigner et rejoindre les enfants ; elle alla jusqu'à la porte, revint sur ses pas, prit d'autorité la main de son père qu'elle dégagea des gros ciseaux, et mit un baiser de dévotion sur ses doigts calleux.

Paupe tremblait, en retirant avec mollesse sa main, effarouchée d'un hommage si délicat et si inconnu. Avant de reprendre ses ciseaux, quand il eut entendu sa fille refermer la porte qui communiquait avec la chambre du fond, il essuya une larme ; puis, il dit presque à demi-voix :

— Les gredins ! ils me payeront cela !

A qui cette menace ? Aux membres du conseil municipal ? Aux membres de la famille d'Arsonval ? Aux orphelins ? Je n'en sais rien, et Paupe lui-même eût peut-être été fort embarrassé de le dire.

Chaque fois que son stoïcisme faiblissait, il

avait besoin de le retremper dans une imprécation. Il était de ces éternels mécontents qui ont toujours à se venger, et qui ne s'accommodent pas plus de la surprise d'une joie que de l'arrivée subite d'un malheur.

La grande prétention de Paupe, c'était d'être l'arbitre de ses émotions. Avec cette idée fixe, il maintenait les droits de sa mauvaise humeur. C'était sa façon de maintenir l'unité et la logique dans sa vie.

## XIII

### L'ÉVANGILE SELON SAINT MATHIEU

A quelques jours de là, le juge de paix du canton présidait, dans son cabinet, une réunion composée de Paupe, du curé du village, de l'huissier Herluison que Paupe avait fait convoquer comme un homme capable, et d'un M. Sainton, arrivé tout exprès du Havre, le matin même.

Ce dernier était le représentant, le fondé de pouvoirs de la maison Meurville et C^ie^.

Il expliqua que M. Meurville, le père de la comtesse d'Arsonval, grand négociant, armateur et commissionnaire au Havre, était en ce moment à la Martinique, son pays natal, pour une

succession à recueillir, et d'autres grands intérêts à régler. Son retour ne s'effectuerait que dans plusieurs mois.

Il avait, en partant, laissé une procuration générale à son premier commis ; et M. Sainton, qui prenait connaissance de toutes les lettres adressées à M. Meurville, avait dû accourir, en l'absence de son patron, à la nouvelle du décès de M. d'Arsonval, bien certain de n'être désavoué dans aucune des décisions qu'il devait prendre.

Le juge de paix lui déclara que, comme fondé de pouvoirs du grand'père maternel, il avait à accepter la tutelle des deux orphelins.

M. Sainton, qui était un homme méthodique, ponctuel, avoua que sa procuration n'allait pas jusqu'à lui permettre d'intervenir d'une façon intime dans des arrangements de famille.

Il savait que M. Meurville, très irrité d'un mariage qui n'avait été célébré qu'après un enlèvement et un scandale public, s'était prononcé souvent devant lui, avec une extraordinaire vivacité, sur son gendre et sur sa fille. Il avait toujours parlé de les déshériter. Il n'en recevait jamais aucune lettre. Un an après le mariage, madame Meurville était morte de douleur. Le dernier lien entre le père et les enfants avait

été rompu par ce deuil, dont M. Meurville prétendait faire un remords pour sa fille.

Depuis lors, il avait toujours ignoré et voulu ignorer la destinée de l'enfant maudite.

Que déciderait-il, s'il était en France? Ouvrirait-il sa maison, son cœur, ses bras, aux deux orphelins? La malédiction serait-elle désavouée? L'état douloureux de la comtesse le fléchirait-il? M. Sainton se posait toutes ces questions, mais ne pouvait les résoudre. Il croyait que la prudence, en lui commandant d'accepter la tutelle que la loi décernait à M. Meurville, lui défendait de l'exercer en réalité.

Il offrait de payer la pension de la petite fille dans un couvent, et celle de Léo dans un collége. Il ouvrait un crédit; mais il était obligé de réserver une intervention personnelle, plus active, jusqu'à l'arrivée d'instructions nouvelles et précises de M. Meurville.

M. Sainton fut jugé un homme très-sage par le curé, qui s'offrit pour procurer le couvent et la pension.

Paupe avait écouté froidement d'abord, puis avec dépit.

Cette façon facile d'exercer une tutelle obligatoire l'agaçait, lui qui avait pris tant de peine pour des enfants étrangers. L'adhésion du curé

surtout l'exaspéra. Il n'osait rien dire ; mais il roulait des yeux terribles. L'huissier Herluison, qui l'observait, réclama la parole.

Il rendit justice à la prudence de M. Sainton. Il prit acte des offres d'argent. Mais, puisqu'il ne s'agissait que d'attendre pendant quelques mois la décision de M. Meurville, ne pouvait-on laisser les enfants confiés aux bons soins du tailleur, sauf à indemniser celui-ci de ses dépenses et de ses pertes ?

Paupe se leva avec un air de menace.

M. Sainton approuvait.

— Auriez-vous quelques objections à faire, monsieur Paupe ? demanda le juge de paix courtoisement.

Paupe répondit avec une sorte d'éclat ;

— Je veux d'abord qu'il soit bien constaté que c'est maître Herluison qui parle de me laisser les enfants, et que ce n'est pas moi qui les demande.

Le juge de paix crut comprendre que Paupe se défendait d'un égoïsme vénal.

— Vous avez le dévouement modeste et désintéressé, lui dit-il.

— Je vous connais mieux que vous ne vous connaissez vous-même, monsieur Paupe, ajouta l'huissier.

— Je crois que vous vous trompez, maître

Herluison, et que vous me connaissez mal, reprit brutalement le tailleur.

M. Sainton demanda nettement, avec un geste commercial qui semblait présenter une traite à l'acceptation :

— Acceptez-vous, oui ou non, de garder les enfants?

— Vous êtes bien pressant! dit Paupe.

— C'est que je suis pressé, répliqua le comptable.

— Ah! ça, vous n'avez donc pas peur de me laisser encore ces enfants chétifs! s'écria Paupe qui ne savait plus que dire, en se croisant les bras, en faisant osciller sa tête sur les épaules.

— Peur? demanda le juge de paix.

Paupe ne soutint pas le défi qui lui était échappé; il continua avec moins d'aigreur:

— Mais enfin, si je ne pouvais pas les garder?

— Oh alors!...

— Monsieur Paupe n'est pas riche, insinua le curé avec compassion.

Paupe se redressa.

— Il a des rentes, dit à demi-voix l'huissier.

— En tout cas, je suis là, reprit M. Sainton.

— Est-ce que je demande quelque chose?— dit le tailleur, en se campant, comme il avait fait déjà devant les conseillers municipaux. — Je ne suis pas riche, c'est vrai. On sait pourquoi dans

le pays ; mais, j'ai une rente, c'est encore vrai, une rente qui me vient des d'Arsonval. Voilà pourquoi on m'a confié les enfants, et voilà pourquoi Me Herluison prétend que je dois les garder.

— Les gardez-vous ? insista le juge de paix.

— Si je vous répondais *non*, je vous paraîtrais bien dur, n'est-ce pas ?

— C'est surtout à votre fille que vous feriez de la peine, dit l'huissier.

— A ma fille ?

Paupe eut plusieurs tressaillements de la bouche qui l'empêchèrent de parler. L'idée des reproches de Marcienne le troublait.

— Ainsi c'est convenu, n'est-ce pas ? monsieur Paupe, — ajouta le juge de paix, empressé de concilier les opinions, — vous acceptez, et nous allons vous nommer ?

— Ah ! ne me nommez rien, ne me donnez rien ! — interrompit le tailleur. — Puisque je les ai eus pendant trois semaines, sans leur faire de mal, je puis bien les garder encore, ces enfants... vous dites trois mois ?

— Je le suppose, répondit M. Sainton...

— Vous le supposez ? Si bien que cela peut être davantage ? Merci. Dans trois mois, s'il n'y a plus de pain chez Paupe, le tailleur, vous irez en demander à d'autres. C'est dit. J'accepte.

Paupe s'était levé ; il retomba sur sa chaise, et resta quelques secondes, la tête baissée, pour cacher sa rougeur et sa fureur.

Le juge de paix se mit à écrire, à prendre des notes pour le procès-verbal à rédiger. On eût dit qu'il libellait la sentence du tailleur, tandis que celui-ci avait l'air d'un condamné. Mais on respectait cette attitude, comme celle d'un triomphateur confus qui se dérobe aux éloges.

M. Sainton voulut renouveler ses offres.

— Écrivez vite au grand-père, voilà tout ce que j'attends de vous, répondit Paupe, en prenant son chapeau déposé à terre et en reculant sa chaise pour s'en aller.

Le curé, qui savait que le tailleur était un libéral, se contenta de saluer Paupe, avant de se retirer.

Le chemin pour rentrer au village était celui que nous connaissons déjà, qui traversait un angle de la forêt, et longeait le château d'Arsonval.

Le curé et M. Sainton étaient repartis en voiture. Le tailleur revint à pied. L'huissier lui fit la conduite jusqu'à l'endroit où ils s'étaient assis, un mois à peu près avant cette réunion.

Paupe ne se gêna pas, dès qu'ils furent seuls, pour reprocher à Me Herluison sa conduite.

— Vous voulez me ruiner, n'est-ce pas? — lui dit-il, — ce ne sera pas difficile.

— Au contraire !

— Trois mois ! peut-être quatre. Marcienne n'y suffira pas. Voilà l'hiver qui vient. Il leur faudra du bois, des vêtements chauds, des provisions. Où voulez-vous que je trouve tout cela?

— Puisque ce fondé de pouvoirs vous offrait une ouverture de crédit !...

— Après? Quand il payerait leurs nippes? Est-ce qu'il peut payer les soins de Marcienne? Est-ce que je me ferai payer mon temps perdu? Ah ! j'ai eu bien tort de vous parler, ici même; c'est depuis ce jour-là que vous vous acharnez à me mettre cette besace aux épaules. Vous savez pourtant bien que je n'aimais pas le père ; que je n'aime pas davantage les enfants.

— Si vous vouliez m'écouter, monsieur Paupe.

— Encore votre refrain, n'est-ce pas?

— Toujours. Vous voilà maintenant le tuteur des héritiers d'Arsonval.

— Laissez-moi donc tranquille ! Est-ce que c'est sérieux, cette tutelle-là?

— Sans doute.

— Un beau tuteur, ma foi, et un bel héritage !

— Hé ! hé ! je vous répète qu'on peut sauver

du naufrage un tiers, peut-être même la moitié du domaine.

— Après ?

— Ce serait une opération qui vous vaudrait de l'honneur, sans compter le profit !

— Je ne tiens pas à cet honneur-là, et je ne veux pas du profit.

— Si votre fille vous le demandait ?...

— Encore ! Pourquoi me parlez-vous toujours de ma fille ? Vous ne la connaissez pas.

— Je la connais un peu de vue, monsieur Paupe, et beaucoup de réputation. On en dit tant de bien dans le pays ! Je sais qu'elle a de la raison, de l'esprit au-dessus de son âge... Si je lui disais...

— Je vous défends bien de lui parler.

— Soit. Mais elle finira peut-être par savoir que vous pourriez rendre une fortune à ces enfants, leur faire restituer...

— Restituer ! Je vous arrête à ce mot-là, Herluison. Ce serait leur donner une seconde fois ce que mon père a eu la faiblesse de donner une première fois au comte d'Arsonval.

— Ne restituez pas ! ne donnez pas ! faites vos conditions !

— Je ne suis ni assez naïf pour tant de vertu, maître Herluison, ni assez intéressé pour ce trafic.

— C'est dommage ! voilà un bien qui va s'en aller en miettes, pour enrichir des coquins.

Me Herluison s'arrêta, et, d'un geste, souleva pour ainsi dire l'horizon brumeux qui cachait le domaine d'Arsonval.

## XIV

### L'ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU

*(Suite)*

L'automne avait dépouillé les arbres de la forêt, et, à travers des éclaircies plus larges, on apercevait, mieux que la dernière fois, les toits d'ardoises du château.

Le tailleur, après quelques hésitations, promena les yeux autour de lui, puis finit par les fixer devant lui, sur la grande toiture, ternie par la brume, sur les cheminées qui n'envoyaient plus de fumée dans l'air. Il fouillait cette maison vide ; il l'attirait, il l'arrachait du sol ; il l'étreignait, comme un joujou qu'un enfant pèse avant de le jeter ou de le briser.

— Quand je songe que cela pouvait vous appartenir ! lui dit Me Herluison.

— Ce n'est pas à cela que je pensais, répondit naïvement le tailleur d'une voix enrouée.

— C'est à cela qu'il faut penser, monsieur Paupe; vous souvenez-vous de ce que vous me disiez ?

— Ah ! tentateur que vous êtes ! — reprit le tailleur en ricanant d'un rire méprisant et en se frappant sur la poitrine pour y faire résonner sa conscience. — Vous aurez beau faire, vous ne me séduirez pas.

— Je vous ferai remarquer, monsieur Paupe, que c'est vous, il y a un mois, à cette place, qui vouliez me séduire.

— C'était bien différent !

— Oui, vous aviez alors une haine que vous n'avez plus.

— Je l'ai toujours.

— Vous gardiez, de ce qui s'était passé en 1815, une colère qui s'est bien apaisée.

— Oh ! non, je le jure !

— Vous pensiez à vos enfants, et vous m'offriez tout ce que j'aurais voulu réclamer.

— C'est vrai ! mais vous me répondiez que mes regrets étaient inutiles ; que la cession avait été régulièrement faite ; qu'il n'y avait pas moyen de revenir sur le passé.

— Et vous, monsieur Paupe, vous menaciez le château avec vos poings fermés. Vous me

parliez de votre misère. Auriez-vous fait un héritage ?

— Je fais des dettes.

— Cela vous change ?

— C'est possible. Mais rien n'est changé là, et là, — repartit Paupe, en montrant son front et sa poitrine. — Seulement ces enfants-là me gênent dans mes sentiments, comme dans ma vie.

— Vous vous y attachez ?

— Non, mais je ne puis pas les étrangler, et je ne veux pas les exploiter.

— Vous pouvez leur être utile.

— Je ne suis sans doute pas aussi bon que vous le croyez, si vous croyez à la bonté, maître Herluison ; mais je me trouverais sot de leur rendre une fortune, et je me trouverais lâche de spéculer sur eux. J'aime mieux ne pas savoir que cette revendication est possible. Quand M. Meurville aura repris ses petits-enfants, il fera ce qu'il voudra. Moi, je serai redevenu libre de haïr tout à mon aise les d'Arsonval, et si le feu prend au château et au bois, de battre des mains. Mais, tant que j'aurai dans ma pauvre maison ces enfants douillets ; tant que ces petits aristocrates mangeront mon pain dur, s'habitueront à mon lard, vivront de ma misère, je ne ferai rien pour eux ni contre eux. C'est mon idée à moi. Je ne veux pas qu'on m'aide, et je ne veux pas

qu'on me tente. Ainsi, c'est dit; n'y revenons plus, maître Herluison. Vous avez cru être fort habile en me forçant, car vous m'avez forcé à garder ces enfants, Vous avez, au contraire, été bien maladroit. Je ne suis plus aussi libre de haïr tout à mon aise, et je ne veux pas aimer. Voilà mon tourment. Je ferai mon devoir, mon devoir strict; je crèverai à la peine, s'il le faut, pour nourrir ces enfants... mais voilà tout.

— Et vos enfants, les laisserez-vous pâtir ? Et votre fille ?...

— Pour quelques mois !...

— Si les mois ressemblent aux semaines écoulées !

— Ah ! quel homme de mauvais augure vous êtes ! Toute la famille ne va pas mourir exprès, pour me laisser dans l'embarras ?

— Non, mais l'absence peut se prolonger. Vous le disiez vous-même tout à l'heure.

— Eh bien ! nous souffrirons un peu plus longtemps. On s'y fait. D'ailleurs, j'ai maintenant d'autres vengeances à tirer... Le maire, le conseil municipal, le curé, ce M. Sainton, tout le monde m'a mis au défi. On verra si je recule, et si je suis le fils de mon père !

— Vous réfléchirez, monsieur Paupe.

— C'est tout réfléchi Vendez les bois, le château ; j'irai voir les enchères.

— Il n'y a pas presse jusqu'ici.

— Cela m'étonne, — dit Paupe en changeant de ton ; — car le bien est superbe ; l'occasion est belle.

— Oui, mais après une révolution !

— Et une révolution manquée, qu'il faudra recommencer, maître Herluison.

— Pour quoi faire ? vous serez toujours Paupe le tailleur.

— Ainsi, vous croyez que cela ne sera pas vendu d'ici quelques mois ?

— Je le crois ; de sorte que si vous vous ravisez, monsieur Paupe...

— Je ne me raviserai pas. Je suis né dans la peau d'un entêté ; j'y mourrai.

L'huissier et le tailleur se séparèrent.

Le froid était assez vif ce jour-là. L'huissier remonta vers son village par grandes enjambées, en sifflotant pour s'aiguiser la langue.

Paupe, qui avait la tête brûlante, descendit à pas comptés, avec une âpre indifférence, dans le brouillard pénétrant qui emplissait la vallée.

En passant devant la petite porte du château, il s'arrêta. L'affiche annonçant la vente, lavée par la pluie, décollée, et à demi déchirée, pendait, elle aussi, comme un débris de la saison finie, que le vent de l'hiver va faire tourbillonner, et pousser jusqu'au fumier prochain.

Paupe regarda avec une involontaire tristesse

ce signe de misère et d'abandon. Il releva pourtant les coins déchirés de l'affiche ; voulut les recoller par l'humidité même qui les avait détendus ; parvint à les faire tenir, au moins jusqu'à ce qu'il se fût rassasié de lire les chiffres des diverses mises à prix.

Il calcula dans sa tête l'importance de l'acquisition. C'était considérable. Peut-être qu'à sa place le père Paupe écouterait les propositions de l'huissier et essaierait de conserver aux enfants, dont il devenait le tuteur par intérim, une portion de leur héritage.

Il se remit en route, en se moquant de lui-même. Où trouverait-il des centaines de mille francs pour racheter ces biens ? Mais ces biens lui paraissaient dignes d'être regrettés.

En tournant devant la grille principale du château, il fut presque épouvanté, lui, l'homme intrépide, de l'air d'abandon et de vétusté qu'avait pris tout à coup, depuis un mois, l'habitation des d'Arsonval.

Les feuilles entassée dans les allées, les plates-bandes atteintes par les premières gelées matinales, les marches du perron verdies par une humidité hâtive que l'on ne combattait pas, toutes ces flétrissures l'affligèrent.

Un beau domaine n'est-il pas la parure d'un pays, l'orgueil de ses habitants ? Chacun n'en

a-t-il pas sa part idéale, et ne peut-il se courroucer des attentats qui l'atteignent?

Paupe s'était dit bien souvent que son père avait rendu un service patriotique à la contrée et au département, en sauvant le parc et le château. Ce service, qui pouvait tenter du moins son patriotisme, pouvait-il, devait-il le rendre à son tour?...

Le tailleur se défiait de cette reprise de son orgueil civique; comme il se défiait des autres sollicitations secrètes de sa vanité.

Paupe acheva, avec un petit frissonnement de froid et d'inquiétude, le reste de la route; mécontent de lui, qui se sentait pris subitement de pitié pour ce château fermé; pensant à son père, avec moins de dédain et de rancune pour le rôle que celui-ci avait joué, et résolu pourtant à ne pas agir de même, de peur de se mépriser.

Il fut très-étonné de trouver le curé du village assis contre son établi, sur lequel il avait posé son chapeau, causant avec Marcienne et les deux enfants du comte.

C'était la première fois, depuis la mort de sa femme, qu'une pareille visite lui était faite. Dans ses dispositions d'esprit particulières, jointes à ses opinions générales, le tailleur eût sans doute manifesté brutalement sa surprise

si le curé ne se fût levé très-poliment, avec l'empressement d'un homme qui sait bien *que la maison n'est pas à lui, et que c'est à lui d'en sortir.*

— Excusez-moi, monsieur Paupe, de vous avoir devancé ; mais j'ai pensé que ces enfants seraient impatients de savoir s'ils resteraient auprès de leur petite amie, et je suis heureux de voir que je leur ai apporté une bonne nouvelle.

Marcienne, en effet, accueillait son père avec un sourire de reconnaissance ; Léo, lui-même, avait une caresse timide dans les yeux.

— Ce n'est pas de votre faute, si la nouvelle est bonne, monsieur le curé, répliqua le tailleur.

— Il est vrai, monsieur Paupe, que j'ai voulu vous épargner le fardeau de cette tutelle... J'avais tort, je le reconnais.

Paupe, qui avait reproché au curé, par habitude de contradiction, son attitude chez le juge de paix, ne parut pas très-fier de cet acte de soumission.

— On fera ce qu'on pourra, — reprit-il en allant accrocher son chapeau à un clou ; — et, je l'ai dit, je n'ai besoin de personne.

— Me permettez-vous, au moins, monsieur Paupe, si M. le comte a besoin de leçons...

Le tailleur tressaillit et chercha autour de lui.

— Quel comte ? — balbutia-t-il. — Il n'y a plus de comte ; le comte est mort.

— Pardon, monsieur Paupe, repartit le curé avec un léger battement des yeux qui attestait le doux entêtement d'un orateur sûr de son fait ; — M. Léo est désormais M. le comte d'Arsonval.

Le tailleur réprima bien vite un haussement d'épaules, et tordant sa bouche pour y étrangler un sarcasme, il murmura : — C'est juste !

Puis, regardant le curé bien en face :

— Tant que M. le comte d'Arsonval mangera mon pain, dit-il avec autorité, il ne recevra pas d'autres leçons que celles de ma fille et de moi. Si nous ne suffisons pas, il ira à l'école de la commune. Vous savez bien, monsieur le curé, que je n'ai pas le moyen de payer un précepteur, un gouverneur.

— Vous me faites injure, monsieur Paupe, — reprit le curé, — je donne ce que je sais ; je ne le vends pas. J'ose espérer au moins que vous ne me défendrez pas d'apporter des livres à ces enfants ?

— Des livres ! quels livres ?

— Ceux que vous choisirez vous-même, monsieur Paupe.

Paupe devint cramoisi. Est-ce que le curé se moquait de lui ? Avait-il besoin de lui reprocher d'être un ignorant ; d'en savoir, en tout cas, moins que lui ? Après tout, le tailleur avait été à l'école, et retenait ce qu'il lisait.

— Si vous ne leur apportez que des livres comme Télémaque, — dit-il d'un ton supérieur. — Il y a de bonnes choses... des idées politiques, là-dedans...

— Et dans l'Évangile ? insinua le curé.

— Le tailleur se sentit provoqué. Il n'était pas homme à reculer, même sur ce terrain-là.

— Et dans l'Évangile aussi, répliqua-t-il avec un geste de condescendance.

Puis, tout à coup, un souvenir lui traversa l'esprit. Les réflexions qu'il avait faites, après sa conversation avec l'huissier, le soulevèrent au-dessus de la réalité.

— Est-ce qu'il n'y a pas, — demanda-t-il d'une voix grave, — un évangile, où l'on raconte que le diable essaya de tenter le Christ, en lui montrant de beaux domaines à acquérir, moyennant une petite lâcheté, oh ! rien qu'une ?

— Oui, à peu près, — répondit le curé très-surpris, — c'est le quatrième évangile selon saint Matthieu.

— Ah ! saint Matthieu ! — répéta Paupe qui connaissait sans doute des gens du nom de Mat-

thieu, savez-vous, monsieur le curé, qu'on peut faire un prône superbe avec cet évangile-là ?

— Je l'essaie toujours, le premier dimanche de carême.

— Vraiment? J'irai vous entendre, — continua le tailleur avec une sorte de gaieté nerveuse, de colère ricanante,— mais je suis sûr que vous ne dites pas ce qu'il faudrait dire.

— Quel serait le texte, selon vous ?

Paupe parut se recueillir, puis avec une émotion presque solennelle et touchante, tant elle était d'un orgueil sincère :

— Il y a des gens, monsieur le curé, qui ne lisent pas l'évangile, qui ne vont pas au prône, qui vivent dans un carême perpétuel, et que le sort vient cruellement tenter, en leur offrant du bien à acquérir, beaucoup de bien, moyennant un rien, une faiblesse, une courbette. Ces gens-là ne sont pas des fils du bon Dieu; ils passent pour méchants ; ils ont de la colère contre les riches. Eh bien, ils aiment mieux rester pauvres que de s'enrichir en disant *amen* au diable qui vient les tenter. Personne ne sait ce qu'ils sacrifient ; ils cachent leur refus comme une sottise. Croyez-vous qu'ils ne méritent pas d'être un peu plaints et estimés, ces misérables que vous ne confessez pas ?

Paupe s'exaltait, se haussait en parlant; il

avait des éclairs dans les yeux, sur la bouche.

— Que pensez-vous de ces gens-là, dit-il après une pause.

— Je pense que ce sont de bons chrétiens.

Paupe respira, en sifflant.

— Puisque je vous dis qu'ils ne vont pas à l'église !

— Je le regrette.

— Regrettez-le pour l'église, et non pour eux.

— Je le regrette pour le curé qui serait fier de pareils paroissiens.

A cette réplique inattendue et flatteuse, Paupe éclata de rire, mais d'un rire qui ne le soulageait pas.

Et comme le curé regardait Paupe, cherchant à deviner quel combat il avait pu soutenir contre le démon; le tailleur reprit vivement :

— On vous a parlé de mon père, n'est-ce pas ? C'est lui qui a été tenté ! Moi, je n'aurais pas eu sa vertu. Mais lui n'a pas hésité, et de là-haut, de là-bas, il est descendu ici, pauvre, quand il pouvait être très-riche.

— J'ai entendu raconter cela.

— Parbleu ! c'est d'un bon exemple, quand les révolutions arrivent ! Mon père a fait du bien à tout le monde, dans le pays, à une époque où les églises étaient fermées, où les prônes étaient

remplacés par les clubs. C'était un patriote, entendez-vous, monsieur le curé, un vrai patriote, qui ne m'a laissé ni écus, ni livre de messe. Je sais seulement que je suis son fils; je vénère sa mémoire... voilà ma religion !

— Elle ne me scandalise pas, monsieur Paupe

— Alors vous m'excuserez, si je ne vous rends pas votre visite.

— Vous m'avez pourtant promis, dit le curé, de venir m'entendre, le jour où je prêcherai sur l'évangile de saint Matthieu !

— Oui, ce jour-là ! à condition que vous n'oublierez pas mon texte.

— Je ne l'oublierai pas.

Paupe secoua la tête.

— D'ailleurs, d'ici là, je vous le rappellerai, monsieur le curé, — dit-il d'un air plus sérieux — car j'aurai probablement des occasions d'y penser.

## XV

### ROSE GAUTIER

Rien ne paraissait changé dans la situation des enfants recueillis par le tailleur. Pourtant cette consécration, donnée par le conseil tenu chez le juge de paix, modifiait profondément pour Paupe et pour Marcienne, les conditions de leur hospitalité.

Ils ne devaient plus seulement l'abri do quelques jours ou de quelques semaines. Ils avaient à prendre au sérieux des droits et des devoirs de tutelle. L'entrée de l'hiver, la perspective d'un travail opiniâtre, d'une dépense doublée, pour préserver du froid ces deux êtres délicats, étaient de grands motifs de soucis.

Paupe se redressa vaillamment.

Il se faisait un point d'honneur de ne fournir aucun prétexte aux plaintes des enfants.

— Qu'ils soient ingrats, plus tard, — se disait-il intérieurement, — je m'y attends et j'y compte; mais, je ne veux pas qu'ils puissent me reprocher un jour d'avoir eu plus d'orgueil que de courage !

Quant à Marcienne, la nouvelle apportée par le curé lui avait gonflé le cœur, et lui avait donné des palpitations maternelles qu'elle ne devait pas apaiser.

Elle rêvait des arrangements de petits nids duveteux, pour y cacher, y enfouir Diane, si frileuse. Sa grande terreur était de voir rougir, bleuir et se gercer les doigts mignons du petit comte, qu'elle eût voulu réchauffer continuellement de son souffle, mais qu'elle osait à peine effleurer de sa main.

Ce titre de comte donné par le curé, qui se connaissait en noblesse, elle ne s'en servait pas en parlant à Léo, qui se fût peut-être fâché, ni devant Paupe, qui se fût indigné; mais elle le murmurait, quand elle était seule, pour se faire une obligation plus étroite de servir; pour se persuader mieux des obligations d'un dévouement qui lui prenait l'âme tout entière.

Hélas ! les nids étaient difficiles à inventer; le

duvet était rare ; mais on pouvait clouer des lisières aux portes, aux fenêtres, à toutes les jointures, et Paupe ne manqua pas d'obéir sur ce point à sa fille.

Il fut nécessaire de remplacer le vieux poêle de fonte, qu'on installait au milieu de la boutique, mais qui rougissait trop vite, par un petit poêle carré en belle faïence. La chaleur serait ainsi plus douce, moins dangereuse, moins odorante.

Paupe achetait silencieusement, sans un murmure de révolte, sans un geste d'opposition, tout ce que lui demandait Marcienne. Jamais encore il n'avait été si obéissant. Il avait fait avec lui-même une gageure qu'il voulait tenir à tout prix.

Il s'endettait un peu ; mais il avait du crédit, et c'était la première fois qu'il en usait. Sa fierté trouvait son compte à exploiter cette preuve d'estime.

Heureusement, l'ouvrage arrivait, soit par le retour naturel de la froide saison qui obligeait la clientèle du tailleur à se pourvoir de vêtements chauds ; soit, ce qui est moins vraisemblable, mais ce qui n'est pas impossible, par un mouvement de sympathie et de sensibilité de la part des clients, jaloux de participer à la bonne action du tailleur.

Si ce motif, douteux, eût été avéré, Paupe eût été capable de renvoyer ses pratiques. tant il était jaloux de la tâche qu'il maudissait vingt fois par jour.

Il eut l'idée de prendre un apprenti.

Marcienne s'opposa à ce surcroît de dépense.

— Je sais coudre, lui dit-elle encore.

— Et le ménage ?

— J'arrangerai cela, répliqua-t-elle d'un air mystérieux et capable.

En effet, elle trouva le moyen d'arranger la chose.

Un matin, elle amena à son père une petite fille, plus âgée qu'elle de sept ou huit mois environ, qu'elle présenta comme une ouvrière enrôlée.

— Et la dépense ? demanda Paupe.

— Les filles mangent moins que les garçons. Rose partagera ma part; c'est convenu.

Rose Gautier était la fille de la couturière du pays.

Elle cousait d'instinct; l'aiguille était comme une épine naturelle de cette rose en bouton. Sa mère, qui avait été l'amie de madame Paupe, consentit à ce qu'elle vînt passer les journées chez le tailleur, pour coudre avec Marcienne, pour lui apprendre à coudre, et pour coudre à sa place, quand Marcienne s'occupait du ménage.

Madame Gautier n'avait pu résister à la demande de Marcienne. Elle ne faisait pas, d'ailleurs, un grand sacrifice. Sa fille ne lui était indispensable d'aucune façon. Les journées données à Marcienne étaient prises sur l'école.

Or, il se trouvait justement que Rose Gautier était la première élève de l'école, une savante qui pouvait donner le temps aux autres camarades de la rattraper.

Paupe eût refusé cette auxiliaire, si Rose Gautier ne fût pas venue pour aider Marcienne, beaucoup plus que pour l'aider lui-même.

Il fut désarmé par le contentement de sa fille, et aussi par la petite mine éveillée de Rose qui était tout le contraire de Marcienne au physique, et qui parut amener pour l'hiver un dernier rayon de l'été, tant elle avait les joues roses, les yeux vifs, la bouche rieuse.

— Si elle pouvait partager un peu de ses belles couleurs avec Marcienne ! pensa le tailleur.

— Elle égaiera les enfants ! pensa Marcienne qui avait vu Léo répondre par un sourire au bonjour souriant de Rose Gautier.

Pauvre Marcienne ! Elle seule ne devait pas garder longtemps la gaieté annoncée par les petits sabots battant la mesure de cet éclat de rire perpétuel.

Elle fut la première à encourager ingénuement les chansons de Rose Gautier.

Rose avait une petite voix aigrelette, pointue comme une aiguille, et elle chantait comme elle cousait, de mémoire, d'instinct, attachant ensemble, par un fil, toutes sortes de refrains entendus chez sa mère, recueillis au hasard, dans le village, à la foire de Saint-Marc, aux bois, aux champs, au bord des haies, au seuil des cabarets.

Rose n'avait guère retenu qu'une phrase de chacune de ses chansons ; elle donnait la phrase, la lançait sur l'air, ou sur un autre air ; puis faisait faire une pirouette à sa voix au bout de la phrase connue, et finissait régulièrement par un tra. la la suraigu, dont elle riait la première, et qui faisait rire irrésistiblement.

Paupe était une caverne mal éclairée, comme sa boutique, qui paraissait lugubre parce qu'elle recevait peu de soleil ; mais cet homme caverneux avait en lui toutes sortes d'échos inusés.

Malgré sa mauvaise humeur, constante et glacée en dignité, il se surprenait à fredonner tout bas, presque intérieurement, quand Rose fredonnait dans sa maison.

Diane battait des mains, comme un oiseau qui bat de l'aile à la fanfare du printemps, sonnée

par un autre oiseau : — Encore ! encore ! disait-elle, prête à s'élancer.

Léo avait écouté d'abord avec surprise, puis avec un plaisir un peu rêveur ; comme si cette voix lui eût rappelé quelque chose des fleurs, des arbres et de la liberté du château paternel ; et, quand Rose ne chantait pas, il devenait triste.

Mais, au bout de quelques jours, quand Rose, qui n'avait pas besoin d'être encouragée, chantait trop, Marcienne avait des envies de pleurer qu'elle dissimulait, et qui lui faisaient bien mal.

— Pourquoi ne chantes-tu pas avec moi ? lui avait dit Rose.

— Est-ce que je sais chanter ?

— Essaye.

— Je ne peux pas.

Elle disait vrai. A nulle minute de sa vie jusque-là, elle n'avait eu la révélation de ce cri modulé de l'âme, qui est comme le sanglot de la joie, elle, qui ne se souvenait que d'avoir toujours tenu enfermé, étouffé dans son cœur, sous ses deux mains, le sanglot de sa douleur.

Alors Rose avait chanté, pour lui donner une leçon, et chanté encore, toute seule, pour se consoler de la leçon perdue.

Marcienne se défendait d'envier sa joyeuse camarade. Ç'eût été mal de lui en vouloir, puisque

Rose amusait les enfants et donnait une distraction à Paupe. Seulement, Marcienne était plus triste au dedans d'elle, de ne savoir pas chanter comme Rose, et de voir Rose devenir plus nécessaire qu'elle-même à Diane et à Léo.

Elle ne leur reprochait pas d'être des ingrats, à ces enfants. Elle comprenait si bien qu'ils fussent amusés ! Elle les aimait d'oublier la vilaine maison du tailleur, dont Rose faisait à certaines heures, en plein hiver, une cage transparente et fleurie ; mais elle regrettait amèrement de ne pouvoir, à elle toute seule, accomplir cette métamorphose.

Elle ressentait encore une autre douleur. Rose n'avait pas du tout de respect pour le petit comte, ni pour sa sœur. Ses hardiesses rendaient Marcienne encore plus pâle.

Rose, quand elle arrivait le matin, embrassait Diane, absolument comme une petite sœur, et elle la faisait jouer, absolument comme une petite chatte.

Quant à Léo, non-seulement elle prenait vingt fois par jour ses mains mignonnes, que n'osait effleurer Marcienne, mais elle s'appuyait sur son épaule, pour mieux voir dans le livre qu'il lisait. Elle ne reculait pas devant la tentation de lui tirer les cheveux, par malice, pour le taquiner, quand elle le trouvait trop sérieux ; et s'il

la heurtait, par mégarde, car il n'avait pas toujours les mouvements doux et mesurés, elle se vengeait en le repoussant, et même en le tapant.

Marcienne eût mieux aimé, à chacune de ces caresses ou de ces brutalités, recevoir en pleine poitrine un coup des grands ciseaux de son père, par la pointe la plus aiguë. Son cœur saignait.

Une fois, sa résignation avait été mise en défaut ; elle avait averti Rose de prendre garde.

— Bah ! je ne le casserai pas ! répondit Rose en riant.

— Mais, c'est un comte, avait ajouté timidement Marcienne.

— Lui ? un gamin !

— Ah !

— Demande à ton père.

Marcienne se garda bien de suivre ce conseil. Ce mot terrible : un gamin ! lui parut un blasphème, et elle savait M. Paupe trop enclin à blasphémer.

Elle prit désormais l'habitude de détourner la tête, quand Rose se permettait ces hardiesses qui la révoltaient et la meurtrissaient.

Elle ne songea pas à se débarrasser de cette amie dangereuse. Elle craignit, au contraire, de céder à la tentation de lui en vouloir ; et quand elle sentait le rire aigu, la chanson provocante,

la familiarité sacrilége de Rose, lui pénétrer les chairs, lui menacer le cœur, elle souriait comme une petite martyre, et se disait tout bas :

— Qu'est-ce que cela fait que je souffre, puisque tout le monde est content ?

Elle était incapable de jalousie ; ou plutôt elle était incapable de croire qu'elle put être jalouse. Elle pensait seulement que Rose ferait mieux d'agir autrement. Mais, puisque les façons de Rose ne blessaient que Marcienne, Marcienne pensait :

— Je m'y habituerai !

Et, sur ce raisonnement, elle continuait avec confiance à en souffrir, sans s'y habituer.

Pourtant, elle avait emporté une victoire dont la conviction versait par instants un baume sur ses déchirures intérieures.

Elle avait obtenu de Léo qu'il voulût bien étudier. Certes, il en savait plus qu'elle, mais il devait en savoir plus que Rose, plus que tout le monde !

Léo se souciait peu d'apprendre.

Des souvenirs de sa vie de famille, celui des leçons et des maîtres était le moins exigeant.

Toutefois, quand Marcienne eut ajouté qu'elle lui demandait cela, pour profiter elle-même des leçons qu'on lui donnerait, Léo se décida, et

promit de ne lire dans aucun livre que son amie Marcienne ne pût lire, en même temps que lui.

M. Paupe voulait envoyer l'enfant à l'école du village ; mais Marcienne insista pour que, dans l'intervalle des classes, l'instituteur communal vînt, tous les jours, donner une leçon à Léo, chez le tailleur. Un envoi d'argent fait par M. Sainton, et qu'il était impossible de refuser, puisqu'il était adressé au tuteur des enfants, arriva fort à propos pour apaiser les scrupules égalitaires de M. Paupe.

Celui-ci n'était plus libre d'agir à sa guise. Il consentit à prélever la rétribution de l'instituteur sur cet argent spécial ; mais il déposa fièrement le surplus de la somme à côté des bijoux reçus en dépôt, et jamais, aux heures de gêne les plus sérieuses, il ne songea à prendre ou à emprunter un centime, sur ce capital, pour se rembourser de la plus petite dépense, en nourriture, et même en entretien.

— Tant pis pour mes pupilles si mon pain est dur ! — disait-il ; — je ne peux pas leur enseigner ce que je n'ai pas appris ; mais ils apprendront de moi la continence et la simplicité.

Marcienne, au fond, avait autant de fierté que son père ; mais elle plaçait sa fierté dans la soumission.

Elle était donc disposée à trouver la réserve

de son père excessive. Elle eût voulu qu'il dépensât en bien-être, en douceur pour les enfants, tout l'argent qu'on leur envoyait.

Cependant, comme Léo ne paraissait pas souffrir ; comme sa santé avait refleuri vite sur l'humidité de son chagrin ; comme Diane s'épanouissait en gentillesses, en grâces, en rires affolés, en couleurs rose et blonde, Marcienne pardonnait à son père un rigorisme qui ne mettait pas du moins plus d'éloignement que la nature n'en avait mis déjà, entre ces deux êtres d'une race supérieure et la pauvre famille qui lui donnait asile.

L'heure de l'étude était une revanche, au profit de Marcienne, de la dissipation que Rose apportait au logis. Pendant que l'instituteur donnait sa leçon, Rose était bien forcée de ne pas chanter ; et Marcienne, en tirant l'aiguille, ou en s'occupant du ménage, pouvait savourer tout à son aise la voix charmante de Léo, qui, d'ordinaire, causait si peu et qui récitait si bien !

Il lui semblait alors que c'était à elle qu'il parlait ; que c'était pour elle qu'il accentuait les mots, pour qu'elle les comprît. Elle les répétait intérieurement ; elle les gravait en elle, et, comme Ruth, dans le sillon où elle n'avait pas le droit de moissonner, elle glanait toute heureuse, par-ci, par-là, un épi.

La nuit, avant de s'endormir, la pauvre fille, se croyant avide de savoir, quand elle n'avait que l'immense désir de s'associer à toutes les aspirations de Léo, se récitait ce qu'elle avait retenu de la leçon donnée à celui-ci. Elle croyait sentir sourdre dans sa tête des idées nouvelles; et ses idées, toujours les mêmes, ne faisaient que prendre des ailes pour s'envoler dans l'espace où flottait incessamment l'image de ce enfant, qu'elle ne pouvait vraiment nommer d'aucun nom, tant il était trop beau pour être son frère, trop noble pour être son ami, mais qu'elle aimait pourtant d'une tendresse que Maximilien n'avait jamais usée, et d'une amitié qu'elle n'avait jamais donnée à personne.

Ce petillement silencieux et secret de son cerveau était pour elle un bienfait de Léo, dont elle avait le droit de lui être reconnaissante toute sa vie, sans s'exposer jamais à être maudite.

Le soir, quand Diane et Maximilien étaient endormis; quand Rose était retournée chez sa mère; quand la porte de la maison était close; quand on entendait dans la rue du village le vent de l'hiver faire sa ronde, pour s'informer si tous les pauvres veillaient en l'attendant, remuant les branches séchées des arbres comme des ossements, hoquetant à tous les volets pour

s'assurer qu'on avait pris ses précautions et qu'on le craignait un peu, Marcienne avait une heure de veillée, délicieuse ; la boutique du tailleur dérobait alors un tableau charmant et émouvant dans son étrangeté.

Paupe, assis, les jambes croisées sur son établi, cousait ; ou bien, debout, taillait et repassait Une petite lampe fumeuse, suspendue, étalait sa lumière dans un globe empli d'eau, et éclairait le tailleur, en l'environnant d'un cercle étroit.

Léo, sur une chaise, accoudé à la table, dans le milieu de la salle, lisait.

Marcienne, un peu écartée dans l'ombre, près du poêle, pour ne pas se mettre dans l'auréole que l'autre lampe faisait trembler autour de Léo, cousait lentement, fatiguée du travail du jour, laissant de temps en temps tomber sa main sur son ouvrage et suivant, sans être vue, la rêverie qu'elle voyait de loin passer dans les yeux du petit comte.

Le poêle achevait de consumer la souche de bois qu'on lui avait donnée avant le dîner, et se réveillant par intervalles, faisait entendre un ronflement doux, une petite gronderie caressante qui accentuait, pour ainsi dire, le silence, sans le troubler tout à fait.

Léo se rappelait-il les grandes flambées des larges cheminées du château, les veillées plus

sonores de l'hiver précédent, les belles lumières qui se réflétaient dans des glaces à cadres d'or, les tentures somptueuses, les meubles doux et soyeux qu'il quittait pour aller dormir sous des rideaux de soie, sur des oreillers de fine batiste; quand il levait ses grands yeux noirs aux solives enfumées du plafond ; quand il sentait sous son pied le sol raboteux et sans plancher; quand il regardait, étonné, cet homme toujours farouche qui ne l'aimait pas, et qui, cependant, remplaçait pour lui son père mort, sa mère malade, son grand-père absent; ce tuteur, à la parole dure, qui tirait l'aiguille à travers de grosses étoffes, s'interrompant pour mordre les coutures qu'il faisait, par un besoin sans doute d'aiguiser ses vilaines dents crochues; ou qui frappait avec des fers à repasser monstrueux, chauffés dans le four du poêle, sur les coutures fumantes ; ou bien encore, qui taillait des membres en étoffes, avec des gigantesques ciseaux capables de couper des têtes et des bras ?

Léo ne se rassasiait pas de ce spectacle. Il s'oubliait parfois à écouter et à accompagner d'un hochement de tête le bruit de ces ciseaux, dont chaque mouvement était comme un rhythme sonore sur les bois de l'établi, et qui terminaient leur cadence au bout de chaque

morceau de l'étoffe, en coupant le dernier pli ou la dernière lisière du drap, par une note ponctuée, par une chute plus retentissante de l'acier pesant sur l'acier.

Lorsque M. Paupe, après un petit gémissement qui suivait chaque effort de son poignet pour couper, avait fini sa tâche, et déposait les ciseaux, Léo, qui ne voulait pas laisser surprendre sa curiosité par le tailleur, fermait à demi les yeux, concentrait en lui la vision de cette soirée pour la joindre aux autres et s'en souvenir plus tard.

Un soupir lui montait aux lèvres. Il l'exhalait dans un bâillement, pour faire croire qu'il ne luttait que contre le sommeil.

Marcienne aussitôt se levait, déclarait qu'il était tard, et avec son autorité absolue prononçait doucement la clôture de la veillée des autres. La sienne se prolongeait encore.

M. Paupe obéissait en murmurant, tout au plus, un : « déjà ! » qui était une bravade, et il donnait un bonsoir de la tête.

Léo souriait à la jeune fille, comme s'il l'eût remerciée de ce qu'elle l'avait compris, et rejoignait sa sœur dans la pièce du fond.

Marcienne restait seule dans la boutique, au milieu de cette atmosphère lourde, qu'elle respirait lentement, pieusement, comme si elle eût

voulu remplir ses poumons de tous les soupirs exhalés pendant la veillée.

Elle préparait son lit sur l'établi ; puis, éteignait décemment la lampe ; elle se déshabillait, elle priait, elle se couchait dans l'obscurité ; mais le sourire récent de Léo, qui était sa dernière pensée, lui revenait alors, et dans la nuit, au-dessus de sa tête, allumait des petites étoiles.

Pourquoi ne faisait-il pas toujours nuit ? Le bonheur de Marcienne finissait avec le sommeil des autres, avec ses rêves à elle. Pourtant, elle n'eût peut être pas échangé ses tortures de la journée, pour les joies égoïstes qu'elle goûtait dans la nuit. Elle aimait mieux souffrir, parce qu'elle méritait mieux ainsi de sa conscience.

## XVI

### LES SURPRISES DE NOËL

Une partie de l'hiver s'écoula ainsi.

M. Sainton vint au milieu de décembre s'assurer que les petits-enfants de M. Meurville ne manquaient de rien.

Il approuva l'ordre établi, les leçons données à Léo. Il s'étonna que M. Paupe n'eût pas usé de l'argent envoyé. Mais le comptable comprit le stoïcien, et, comme les enfants étaient correctement vêtus ; comme leurs joues étaient des certificats de santé ; comme leur bonne humeur témoignait de leur vie heureuse, il n'insista pas, pour changer quoi que ce fût, dont il eût pris la responsabilité.

Le retour de M. Meurville pouvait se faire attendre plusieurs mois encore.

La première lettre de son commis ne l'avait pas trouvé à la Martinique, dont il s'était absenté, pour aller à la Guadeloupe.

Il venait seulement de répondre, par le dernier paquebot, à l'annonce des graves événements qui le faisaient le tuteur naturel de sa fille folle, veuve, ruinée, et de ses enfants sans ressources. Il ratifiait les mesures prises par M. Sainton. Il autorisait celui-ci à installer les enfants et leur mère dans l'endroit qui lui paraîtrait le plus convenable pour leur santé.

Il n'envoyait aucun pardon, aucune affirmation de tendresse, sans doute pour économiser la place dans la correspondance. Il ne pouvait pas être en France avant le mois de mai; les grands intérêts qu'il avait à régler, autant à la Guadeloupe qu'à la Martinique, ne lui permettant pas d'abréger un voyage qu'il ne voulait pas recommencer.

Le tailleur écouta froidement et silencieusement ces détails.

Il avait fait un pacte avec la patience; il la défiait de le lasser. Il était résolu à tout endurer, jusqu'à la misère, pour augmenter son droit de haïr, et pour provoquer la destinée.

Questionné sur les embarras que la prolonga-

tion d'une pareille tutelle, dans des circonstances si particulières, pouvait lui causer, il répondit :

— Le plus fort est fait !

M. Sainton n'était pas sentimental par profession, et n'avait pas eu beaucoup à éteindre en lui pour ne plus l'être par tempérament.

Cependant, comme un inspecteur de prison qui, après avoir examiné la soupe des prisonniers et un peu blasé sur les constatations purement matérielles, se croit obligé, à la fin de sa visite, à un semblant d'enquête morale, M. Sainton demanda l'avis du tailleur sur le caractère de Léo.

— Je n'ai pas d'opinion, répliqua Paupe.

— Vous savez, en tout cas, s'il vous obéit volontiers ?

— Je voudrais bien voir qu'il ne m'obéît pas !..

— Est-il studieux ?

— Sans Marcienne, je crois bien qu'il n'étudierait guère.

— Est-il poli, aimable ?

— Sans Marcienne, je crois bien qu'il ne me dirait jamais ni bonjour ni bonsoir.

— Cependant, il n'est point ingrat ?

— Sans Marcienne, il s'imaginerait certainement qu'il est logé chez un ancien domestique de son père.

— Il comprend au moins vos bontés pour lui ?

— Mes bontés ? Je n'en ai pas ; cela regarde Marcienne. Je fais ce que je dois ; je fais ce que j'ai dit ; voilà tout.

— Vous vous rendez la besogne plus difficile, monsieur Paupe, en ne prenant pas une servante, et en vous privant des ressources que je mets à votre disposition.

— Cela me plaît ainsi. Je ne veux pas leur devoir ce que je ne pourrais pas garder plus tard, quand ils seront partis.

— Vous êtes fier ?

— Oui !

M. Sainton, ce compte apuré avec sa conscience, n'en demanda pas davantage. Homme correct, il avait affaire à un homme correct ; cela suffisait.

Depuis la mort de M. le comte d'Arsonval, le commis de M. Meurville correspondait directement avec le médecin qui soignait la comtesse.

Paupe avait été dispensé ainsi de tout voyage nouveau au couvent de Troyes. Il transmettait aux enfants les nouvelles que M. Sainton lui envoyait.

L'état de la malade, en s'immobilisant, s'aggravait.

M. Sainton était passé par Troyes en venant visiter les enfants. Il dit à M. Paupe :

— La mère a plus besoin que les enfants du retour de M. Meurville.

— Que lui manque-t-il ?

— Le médecin est à bout de ressources ; il croit que le séjour dans la famille pourrait seul quelque chose sur la maladie.

— Puisqu'ils n'ont plus de famille ! répondit aigrement M. Paupe.

— Quand M. Meurville sera revenu...

— Et s'il ne revient pas ? s'il fait naufrage en route ?

— Quelle idée avez-vous ? s'écria M. Sainton, pensant tout à coup à une liquidation difficile.

— Le comte d'Arsonval, aussi, devait revenir ; et il n'est pas revenu ! continua Paupe.

Le commis de la maison Meurville ne se permit pas de discuter une hypothèse saugrenue, une sorte de superstition, nullement prévue de la part d'un homme pratique comme M. Paupe. Il se contenta de répondre :

— Quand M. Meurville sera revenu, il installera sans doute la comtesse et ses enfants dans quelque château, au bord de la mer...

— Si loin ! ne put s'empêcher de dire le tailleur, qui eut un éclair dans les yeux et une légère rougeur sur les pommettes des joues.

— Tout près de lui, au contraire, puisqu'il habite le Havre.

— C'est juste ! — dit Paupe avec un sourire, — je pensais au château d'ici, où les enfants sont nés.

— A propos, est-il vendu ?

— Non.

— Pourquoi ? c'est un beau domaine.

— Que voulez-vous ! — reprit le tailleur en se redressant et en ricanant. — Il y a un sort jeté sur le château comme sur la famille ! Ça été autrefois un bien national ; c'est comme si on l'avait maudit ! Un de ces jours, nous verrons arriver ici la bande noire qui déchiquetera le domaine.

M. Sainton fit un geste d'insouciance philosophique. Peu lui importait que la bande noire mît le château en poussière et les bois en friche. Il ne remarqua pas l'ironie du tailleur, et s'il connaissait exactement l'histoire du père Paupe, il n'y pensait pas.

Marcienne fut délivrée d'une grande angoisse, quand M. Sainton fut parti.

Elle avait eu peur qu'il ne vînt chercher Léo et Diane ; et tout en prévoyant que cette fraternité, surprise par la nécessité, ne pouvait durer, elle désirait de toute son âme qu'elle se prolongeât encore, pour la douceur et le supplice de sa vie intérieure.

Pauvre Marcienne ! Elle avait presque des remords de ce désir, tant elle mettait d'ardeur à

le concevoir, tant elle éprouvait de jouissance à le ressentir ! Elle s'accusait d'égoïsme, en voulant profiter de cette distraction sublime et féerique, donnée à son existence pauvre et enfermée ; ne songeant pas, ne voyant pas qu'elle avait surtout la soif et l'appétit du dévouement ; ne calculant pas ce que ce bonheur lui coûtait en repos, en santé, en force.

Parce que, tous les jours, quelque chose en elle grandissait, fleurissait et mûrissait, une pensée de sacrifice de plus en plus haute, elle croyait grandir et fleurir elle-même. Elle avait la coquetterie secrète de son martyre ; et quand, par un hasard, plus fréquent de jour en jour, elle se regardait dans le petit miroir rond, encadré de fleurs en étain, qu'elle avait suspendu dans la chambre de Diane, pour que la petite fille s'y mirât, elle était très-étonnée de se voir si pâle ; elle concluait que sa figure nouvelle avait tort, ne pouvant pas, d'ailleurs, la comparer à sa figure ancienne, puisque c'était la première fois qu'elle se regardait, et ne sachant pas, faute d'expérience, si les miroirs pouvaient tromper.

M. Paupe ne parlait jamais des enfants du comte d'Arsonval à sa fille, et ne leur adressait jamais la parole que d'une façon brève, quand il ne pouvait se dispenser de leur parler. Il ne cherchait ni à s'en faire craindre, ni à s'en faire

aimer. Il eût redouté leur tendresse et, tout en affectant de ne compter que sur leur ingratitude, il se fût offensé de leur dédain.

Il s'abstenait de les interroger directement ou d'en recevoir des témoignages indirects. Il gardait, au fond de lui, une haine, sans objectif maintenant que le comte était mort; et il eût trouvé aussi injuste de ne plus haïr, au moins, la mémoire de son ennemi, qu'il eût trouvé exorbitant de haïr ces enfants innocents; il était embarrassé de sa colère, mais il y tenait.

Un jour, le curé, par mégarde ou par malice, envoya, parmi les livres qu'il prêtait de temps en temps à Marcienne, le volume des Mémoires de Cléry, le valet de chambre de Louis XVI, dans lequel est racontée l'histoire, alors puissante sur les imaginations, des brutalités reprochées à Simon le savetier, tuteur du petit dauphin.

Marcienne, très-émue de la lecture de ce livre, ne voulut pas le laisser lire par Léo.

Une petite altercation à ce sujet éveilla l'attention de Paupe, qui désira se faire juge du débat.

Ce volume l'irrita d'abord, comme une injure personnelle. De savetier à tailleur, la distance n'est pas grande, et le malheur faisait l'égalité entre l'orphelin du Temple et Léo.

Dans son premier mouvement, Paupe voulait courir au presbytère ; un regard jeté sur Marcienne l'arrêta.

Sa fille avait-elle fait le rapprochement injurieux suggéré par le curé ? avait-elle eu peur de le faire ? Le croyait-elle capable de cruauté ? S'imaginait-elle que Léo trouverait dans ce livre la formule de mépris dont il paierait l'hospitalité stoïque, donnée par le tailleur ?

Paupe passa de la colère à une mélancolie plus douloureuse.

Sa fille pouvait douter de lui, et le trouver méchant, quand il faisait tant d'efforts pour réfréner sa haine !

Il se repentit d'avoir lu ce livre, qui mettait à côté de lui, aux yeux de sa conscience visible, une ombre maussade de tyran.

Dans toute autre circonstance, Paupe se fût moqué des doléances de Cléry. Il eût nié, et à bon droit, comme on sait, la véracité des anecdotes ; il eût traité de fable et de légende cette lamentable histoire, propagée dans un intérêt dynastique.

Mais il avait fait lui-même tant de rêves haineux, et broyé au-dedans de lui tant d'imprécations contre les enfants d'aristocrates, qu'il eut un frisson d'effroi, comme s'il voyait mis à nu le fond de son âme.

Il fit reporter le livre au curé, et se contenta de défendre à Marcienne d'emprunter rien désormais à cette bibliothèque suspecte.

L'heure était proche où la lave, non refroidie, mais soigneusement enfermée dans la conscience du tailleur, allait faire enfin explosion, sous un coup porté droit et à fond, dans le bouillonnement même du cratère.

Quelques jours avant Noël, en causant avec Diane et Léo, Marcienne chercha à savoir des deux enfants s'ils se souvenaient que, l'année précédente, au château, on eût mis pour eux leurs souliers dans la cheminée, afin de recevoir le cadeau qu'apporte le *petit Noël* aux enfants bien sages.

Diane croyait se souvenir, en effet, qu'elle avait reçu, ainsi, directement du ciel, des bonbons et une belle poupée ; mais il y avait si longtemps de cela, qu'elle ne savait plus même si la poupée était une bergère ou une princesse.

Quant à Léo, il répondit, avec le sourire d'un être affranchi de superstitions, que, l'année précédente, déjà, il ne croyait plus aux visites de l'enfant Jésus ; que cette histoire-là était bonne pour une petite fille comme sa sœur, ou pour un petit garçon comme Maximilien.

Marcienne se tint pour bien informée et ne demanda plus rien.

Mais, le 24 décembre, après le souper, quand elle eut présidé au coucher de mademoiselle Diane d'Arsonval, elle glissa chacun des souliers de la petite fille dans chacune de ses poches, et vint avec précaution, en effaçant des deux mains la boursouflure de ses poches, travailler dans la boutique, auprès de Léo, qui lui sembla, ce soir-là, regarder moins son livre que les cendres froides de la cheminée.

Évidemment, tout personnage important qu'il était devenu, Léo pensait avec regret que ses souliers étaient bien grands pour être mis devant les chenets de M. Paupe, et que l'âtre du tailleur était bien pauvre pour rien promettre.

Marcienne avait le cœur gros de la rêverie qu'elle surprenait dans les yeux humides du jeune garçon. Comme elle regrettait sa misère, et plus encore que sa misère, son infériorité, qui lui interdisait d'offrir un cadeau ou seulement un souvenir au comte d'Arsonval ! Ah ! si elle eût osé !

N'avait-elle pas songé, pendant toute la journée, qu'elle ferait peut-être bien d'aller rôder du côté du château, de s'introduire dans le parc, et de cueillir une herbe, une fleur d'hiver, un rien, pour le mettre dans un soulier de Léo ? Mais c'eût été bien audacieux. Comment Léo eut-il accueilli cet enfantillage indigne de lui ?

Rose s'en fût certainement moquée, et M. Paupe n'eût pas pris la chose en riant.

Elle avait donc résisté à la tentation. Maintenant, elle se repentait d'avoir résisté. Elle regardait, comme Léo, les cendres blanches, la grande plaque de la cheminée où la suie amoncelée luisait au reflet de la lampe, et la lourde crémaillère, trop noire, trop grossière, pour servir d'échelon au pied rose du petit enfant Jésus qui visite les enfants riches.

La veillée se prolongea plus tard que d'habitude. La lampe n'était pas éteinte depuis une heure, quand les cloches du village commencèrent à sonner la messe de minuit, et quand on entendit dans la rue, sur la terre gelée, les premiers bruits des sabots qui prenaient le chemin de l'église.

Marcienne ne dormait pas, mais elle attendit que tout le monde dormît bien, pour se glisser hors du lit dressé sur l'établi, et pour aller, pieds nus, à tâtons, dans la nuit complète, procéder à de petits arrangements mystérieux, aux deux angles intérieurs de la cheminée.

A peine avait-elle fini et s'était-elle recouchée, qu'elle entendit la porte de la chambre des enfants s'ouvrir, et quelqu'un s'avancer tout doucement.

Elle n'eut pas peur, mais elle mit pourtant ses

deux mains sur sa poitrine, pour en comprimer les battements.

Elle pensa que son père venait s'assurer qu'elle n'était point allée à la messe de minuit. Elle affecta d'être immobile, s'attendant à sentir la main de Paupe l'effleurer, et à entendre la grosse voix du tailleur s'assourdir pour l'interpeller.

Mais, à son grand étonnement, si Marcienne entendit qu'on s'approchait de l'établi, elle ne s'entendit pas appeler.

Elle étendit un peu la main pour aider à la main qui cherchait la sienne ; mais on ne la toucha pas. Elle crut distinguer que le bruit rasait le sol. On remua, au-dessous de l'établi, des chaussures, les siennes et celles de Maximilien, qui, depuis l'installation des enfants d'Arsonval, dormait toujours près d'elle, sur un excellent petit lit.

Marcienne eut tout à coup le frisson d'une joie inespérée. Il lui sembla qu'elle voyait distinctement ce qui se passait. Elle ferma les deux yeux pour mieux voir, comme si elle eût craint que la nuit s'illuminât et s'embrasât de l'action qu'elle cachait.

Elle eût voulu demander qui était là ; elle comprit qu'elle ne le pourrait pas. Qu'eût-elle dit, d'ailleurs, si au lieu de la voix grondeuse de

son père, elle avait entendu une voix douce dont l'écho vibrait en elle, nuit et jour, lui répondre :

— C'est moi, Léo !

Oui, c'était lui ! Elle entendait, elle reconnaissait son pas maintenant, bien qu'il marchât avec précaution. Il se heurta à la table, et ne put retenir un petit cri, vite étouffé. Elle faillit s'élancer à son secours ; puis, il se pencha sur l'âtre, fit ses rangements, de même que Marcienne avait fait les siens, se releva, et, comme il s'était sans doute mis de la cendre aux doigts, il froissa ses mains l'une contre l'autre, en regagnant, avec les mêmes précautions, la porte de la chambre.

Ces chères et belles petites mains, Marcienne eût voulu les laver de ses larmes et les essuyer de ses baisers.

Quand elle eut entendu la porte de la chambre se refermer elle murmura avec transport, en recommençant sa prière :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! faites qu'il soit heureux ! Son père est près de vous, laissez-lui sa mère pour qu'il soit aimé, comme il mérite de l'être ; et s'il faut que quelqu'un souffre en ce monde pour doubler sa part de bonheur, mon Dieu ! faites que ce soit moi ; je vous bénirai pour cela !

Marcienne ne dormit pas. Les cloches de la

messe lui parurent sonner toute la nuit. Elle entendait, à travers les bruits du dehors, des harmonies vagues et fines, qui pénétraient dans la maison. Le vent chantait ; les passants, en revenant de l'office marquaient avec leurs sabots la mesure d'un air.

Elle-même, qui ne savait jamais faire sa partie avec Rose, quand Rose lui proposait une chanson, elle eut toute la nuit, sur les lèvres, la tentation d'un refrain de cantique qu'elle se rappelait tout à coup, pour l'avoir chanté l'année précédente, à la messe de minuit.

Elle se garda bien de descendre une seconde fois de l'établi, d'aller s'assurer de la surprise déposée dans l'âtre ; elle voulait savourer l'énigme délicieuse jusqu'au matin.

Le matin s'annonça par des lueurs pâles glissant sur l'établi à travers les fenêtres du volet fermé.

Marcienne s'habilla en toute hâte, et s'empressa d'aller ouvrir et attacher au dehors ce volet qui tamisait la lumière.

Lorsqu'elle rentra, elle s'arrêta au milieu de la chambre, pour contempler le spectacle de la cheminée.

Elle ne s'était pas trompée.

On avait placé les deux souliers de Maximilien de chaque côté des chenets, tout contre les deux

souliers de Diane qu'elle-même avait déposés là. Un pantin étincelant, avec un chapeau à clochettes, semblait pérorer dans une des chaussures qui lui servait de gaîne jusqu'à mi-corps. Dans l'autre, une petite bouteille de ces horribles petits bonbons à la pâte, qui étaient alors à la mode, et comme M. Paupe en avait apporté le soir de l'arrivée des enfants, attestait le souvenir et la reconnaissance de Léo.

Marcienne fut éblouie de ce pantin. La poupée de deux sous, qu'elle avait habillée en cachette, avec des rognures de toutes sortes, en cousant elle-même tout le trousseau, et qui attendait avec des joues cramoisies le premier baiser de Diane, lui sembla bien laide et bien pauvre, comparée au beau pantin.

Mais Marcienne, en toute circonstance, voulait se défendre de la jalousie. Elle fut heureuse d'être dépassée en magnificence, puisqu'elle était égalée en amitié.

Une réflexion, cependant, l'agita pendant une minute.

Comment Léo avait-il pu acheter ce personnage merveilleux ? Il ne sortait jamais seul, et il n'avait pas d'argent à sa disposition. Ce problème s'éclaircirait plus tard. Il ne fallait pas commencer par assombrir la joie d'un si beau jour !

Elle réveilla doucement Maximilien et l'habilla.

Comme elle achevait la toilette de son petit frère, elle entendit la porte s'ouvrir, et Léo, portant sa sœur enveloppée mais non vêtue, parut, les yeux brillants, pâle comme était Marcienne, souriant de loin à la grande surprise qu'il avait ménagée.

Marcienne, dont les fonctions maternelles étaient usurpées, aurait bien dû gronder, au moins pour la forme. Elle avait peur que la petite fille ne prît froid ; mais le temps et le courage d'être sévère lui manquaient.

Elle quitta Maximilien appuyé à son fauteuil, courut vers Diane, l'enleva des bras de son frère, et l'enveloppa dans son tablier, dans sa robe, en la réchauffant de son souffle qui se promenait sur les petites mains et sur le front de l'enfant, comme un baiser aérien.

— Quelle imprudence ! murmura-t-elle.

— Je vous avais entendue, — répondit Léo, — Diane allait être en retard.

Il abandonna sans résistance sa sœur à Marcienne, pour aller prendre Maximilien par les deux bras, le soulever, le porter, devant lui, jusqu'à la cheminée.

Marcienne s'était agenouillée, en penchant Diane sur l'âtre, sans la quitter.

— Voilà pour toi ! dit Léo à Maximilien en lui donnant, avec les souliers pour plateaux, le pantin et la petite bouteille de dragées.

Maximilien ouvrit de grands yeux, bégaya un rire chevrotant, et prit ce qu'on lui offrait.

Diane avait jeté un regard d'envie au pantin, dont le chapeau de clinquant lui avait lancé une étincelle au passage. Mais, Marcienne, à son tour, prenant dans les souliers de la petite fille la poupée et son trousseau, disait avec émotion :

— Voilà ce que le petit Noël m'avait commandé pour vous.

Diane reçut la poupée avec une sorte de respect. C'était une demoiselle inconnue.

— Elle n'est pas si jolie, ni si riche que celle de l'année dernière, n'est-ce-pas? demanda Marcienne timidement.

— Oh ! si ! répliqua la petite fille ; elle a plus de couleurs.

Et pour s'assurer sans doute que les couleurs étaient bon teint, Diane les essayait d'un gros baiser. Puis, charmée, elle se retourna vers la fille du tailleur, lui mit le bras autour du cou, et lui donna deux autres baisers, qui semblèrent communiquer aux joues pâles de Marcienne un peu de la couleur prise à la poupée.

Léo approuva sa sœur par un battement de mains ; et s'adressant à Maximilien :

— Et toi, tu ne m'embrasses pas pour me remercier ?

— Il ne sait pas ! dit Marcienne, confuse pour son frère.

— Eh bien ! je sais, moi !

Et Léo se baissant sur le petit estropié, inerte et insensible, mit un baiser sur chacune de ses joues.

Pendant cette petite scène, M. Paupe entra et s'arrêta tout surpris, mais sans manifester de mauvaise humeur. Le pantin que Maximilien serrait sur sa poitrine, attira tout d'abord l'attention du tailleur :

— Où as-tu acheté cela ? demanda-t-il à Marcienne.

La voix était indulgente car la prodigalité était faite au profit de Maximilien.

— Ce n'est pas moi, — dit Marcienne ; — c'est M. Léo.

— Vous ! s'écria le tailleur stupéfait, en toisant le petit garçon.

— Oui, moi, — répondit Léo dont la voix tremblait légèrement, non de crainte, mais de fierté ; — je m'étais bien douté que mademoiselle Marcienne faisait une surprise à Diane, et j'ai voulu faire la même à Maximilien.

Paupe releva ses sourcils.

— Où avez-vous trouvé de l'argent ?

— J'en avais demandé à M. Sainton, exprès pour cela.

Le tailleur ouvrit la bouche ; l'ébahissement augmentait.

— Quand avez-vous acheté cela ? demanda Marcienne.

— J'ai donné l'argent à Rose Gautier ; c'est elle qui a fait la commission.

— Ah !

Paupe sourit ; le nom de Rose pouvait le faire sourire, sans qu'il dérogeât.

Marcienne avait senti un pincement au cœur. La connivence de Rose lui gâtait un peu sa grande joie. Elle ne voulait pas que Rose eût des secrets avec Léo.

Paupe ne fit aucune observation. Mais son regard était presque tendre, en quittant lentement le visage de Léo avant d'aller se poser sur celui de Marcienne.

Celle-ci prévint la question de son père.

— Moi — dit-elle, — je n'ai demandé d'argent à personne. Le petit Noël peut bien faire cadeau d'une poupée de deux sous. Quant aux habits, il y a sans doute des couturières de poupées qui ne se font pas payer, et il y a ici plus de chiffons qu'il n'en faut.

— Et toi, ma pauvre Marcienne, où est ton cadeau de Noël ? demanda le tailleur très-adouci.

— Le voilà, dit Marcienne en ouvrant son tablier et en montrant Diane étendue, en chemise, comme un joli bambin de cire, rose et blond, dans sa crèche.

Paupe abaissa ses sourcils tenus longtemps levés, et voila ses yeux.

— Et vous? — demanda-t-il encore d'une voix qui se troublait en s'adressant à Léo, — vous n'aurez donc rien ?

— Moi ? je suis trop grand ! répondit le jeune garçon en rougissant.

Paupe ferma presque les yeux.

— Dites que vous êtes trop fier !

Le reproche était fait sans amertume. Jamais, au contraire, le tailleur n'avait parlé si doucement. Léo, encouragé, se posa devant lui, et en pâlissant un peu :

— Si je vous demandais quelque chose, me le donneriez-vous ?

— Demandez toujours !

Léo ouvrit ses yeux tout grands, pour leur donner l'éloquence que sa parole n'aurait pas, et joignant les mains par un geste de supplication naïve :

— Promettez-moi de me conduire voir maman ? dit-il.

Pour le coup, Paupe ne put dissimuler son émotion ; il serra ses lèvres fortement pour les

empêcher de trembler ; resta une seconde dans le petillement intérieur d'une secousse électrique, et dit enfin d'une voix toute naturelle, qui était bien extraordinaire dans sa bonté :

— Je vous le promets !

Cette concession faite, il regarda alternativement la cheminée et le poêle sans feu :

— Il fait froid ici ! — reprit-il. — Est-ce à cause de Noël qu'on ne déjeune pas ce matin ?

— Je vais allumer le poêle, dit Marcienne.

— Je l'allumerai ! répliqua le tailleur, enchanté de trouver une occupation et une attitude ; habille ta poupée ; elle n'aurait qu'à s'enrhumer !

Et pour la première fois le tailleur fit à Diane une grimace qui était peut-être une risette.

## XVII

### PAUVRE PANTIN!

Quand Marcienne revint de la grand'messe, avec Diane et Léo, elle trouva le couvert mis. Le tailleur s'était échappé, pendant un quart d'heure, pour préparer aussi sa surprise. Mais il n'était pas l'homme des superstitions et des légendes, et ses surprises avaient un fond solide.

Marcienne fut émerveillée de l'air de fête qu'avait pris la boutique.

Le poêle l'égayait d'une chaleur vive et d'un ronron amical. Sur la table, parée d'une nappe, un jambon de Troyes, fabriqué à Aix-en-Othe, mais comme on en voyait à Troyes, dans la rue

Notre-Dame, à la devanture de Duchat, le célèbre *parfumeur en cochonnaille*, emplissait la pièce de son arôme.

De chaque côté, sans transition, mais faisant un contraste poétique, sur des papiers découpés, des bonbons liquoreux affectaient toutes sortes de prétentions à l'imagerie, et représentaient la Charte, Lafayette et le coq gaulois.

Ce devait être exquis à conserver. On trouvait encore de ces chefs-d'œuvre, en 1848, sur le rebord des glaces et sous les globes de pendules.

Ce n'était pas tout.

Sur le poêle, selon les recommandations du marchand, une bouteille, dont le cachet neuf annonçait du vin vieux, se chauffait doucement les pieds, pour échauffer vivement les têtes des convives.

Paupe avait voulu fêter le jour de Noël d'une façon magnifique, et ne pas se laisser distancer par les enfants.

Maximilien, moins pâle que d'habitude, presque rose, était dans son fauteuil à hautes jambes, déjà installé devant son couvert, mais immobile, extasié, serrant à l'étouffer, sur sa poitrine, son beau pantin.

Le premier regard de Marcienne saisit tout, comprit tout, fit l'addition de tout. Après un sourire involontaire, elle se mordit la lèvre, et

hocha la tête d'un petit air grondeur et menaçant.

Elle savait, à un sou près, ce qu'un pareil festin devait coûter, et elle savait aussi, depuis la veille, qu'il restait peu d'argent dans le tiroir. Mais cette morsure d'elle-même fut le signe unique de son mécontentement.

Le tailleur, debout, entre la table servie et la cheminée, les yeux clignotants, la tête de travers, pour ne pas sembler imposer des félicitations, la bouche palpitant d'un petit fredon qui pouvait bien être l'air du : *Ça ira !* attendait.

Sa fille, pour toute punition de sa prodigalité, lui fit attendre l'éloge ou le pardon.

Elle se débarrassa d'abord de la belle toilette qu'elle avait faite pour la solennité. Elle ôta son bonnet de dentelle, à fond de soie bleue, son châle imprimé, plissé dans le dos par une épingle. son tablier de soie, couleur gorge de pigeon, un héritage de sa mère, la robe de noce authentique de madame Paupe; elle releva tout autour d'elle sa jupe en un grand pli attaché à l'envers, et mit son tablier de ménagère.

En même temps, elle décoiffait Diane; lui retirait ses gants fourrés; regardait Léo, qui s'apprêtait également pour le dîner, et quand toutes les toilettes enlevées eurent été rangées sur l'établi, elle vint à son père ·

— Est-ce que c'est aussi l'enfant Jésus qui a apporté tout cela? demanda-t-elle avec un sérieux comique.

— Non, c'est moi! répondit naïvement le tailleur, en montrant sa figure épanouie, comme s'il eût ôté un masque, et en étalant ce *moi*, avec un geste, comme un décor de plus sur la table.

Marcienne fut tentée d'embrasser son père; mais elle craignit, en l'encourageant trop tôt, de lui ôter cette belle jalousie qui le poussait à être bon.

Elle fit asseoir les enfants, et s'assit elle-même, non plus comme une servante honteuse de prendre sa place à la table des maîtres, mais cette fois, en maîtresse de maison, fière de faire les honneurs d'un festin.

— Non, je n'ai pas trouvé cela dans mes souliers, — reprit le tailleur, qui se mettait dorénavant tout seul en belle humeur, puisqu'on ne l'excitait pas. — Avez-vous faim, monsieur Léo?

C'était assurément la première fois, depuis quatre mois, que Paupe parlait ainsi, directement et cordialement, au fils du comte d'Arsonval. Il y avait toute une révolution morale dans la question.

Léo répondit avec des yeux affamés de tendresse :

— Oui, monsieur, j'ai bien faim !

On se mit à table.

Marcienne s'asseyait toujours entre Diane et Maximilien, ayant en face d'elle Léo et M Paupe. Ses fonctions maternelles parurent plus difficiles à exercer ce jour-là ; Diane voulant faire manger sa poupée avant de toucher elle-même à ce qu'on lui servait, et Maximilien tenant pressé contre lui, contre sa bouche, le pantin qu'il baisait d'un baiser continu et plaintif.

Après quelques essais infructueux pour obliger Diane et pour aider Maximilien à manger, Marcienne lasse plus tôt que d'habitude, fléchie par la joie de cette fête, dit en riant :

— Ils dîneront plus tard.

Excitée par le même appétit que Léo, elle s'abandonna au plaisir, si rare pour elle, d'une gourmandise qui n'avait de sensuel que le prétexte.

Le dîner était d'une gaieté silencieuse. Les bouches s'épanouissaient, mais personne n'osait parler.

A plusieurs reprises, Paupe passa sa main sur ses lèvres pour leur donner le don de l'esprit. Il but aussi plus que d'habitude ; mais l'effort restait vain. Marcienne, méchante par ivresse de bonté, ne semblait pas comprendre l'invitation indirecte de son père ; ou bien, si elle la devi-

nait, elle prolongeait avec plaisir cet embarras, dont elle jouissait comme d'une volupté ajoutée à son extase intérieure.

Léo attendait aussi, avec une malice sournoise, que M. Paupe se servît lui-même, au naturel, dans ce banquet, et s'ajoutât au dessert.

On était à la moitié du repas, sans que le silence eût été interrompu pendant plus d'une seconde, à chaque demande faite ou reçue de jambon, de pain, de vin, quand Léo dit tout à coup à Marcienne :

— Regardez donc Maximilien !

Marcienne se pencha, en se tournant de côté vers son frère, qui remuait toujours son pantin devant sa bouche.

— Il rit, dit Paupe qui se mit à rire.

Mais Marcienne avait écarté le pantin, et, dérangeant brusquement le fauteuil du petit infirme :

— Non, il ne rit pas ! répliqua-t-elle.

Elle recula sa chaise, prit l'enfant dans ses bras, et jeta le pantin.

Diane s'écria :

— Quelle grimace il fait !

Maximilien, en effet, crispait sa bouche et roulait ses yeux.

— Qu'a-t-il donc ? demanda M. Paupe.

— Il souffre ! répondit Marcienne.

Elle s'inclina pour le calmer, comme elle faisait d'habitude, par un chuchotement caressant, par un baiser; mais aussitôt elle redressa la tête, pâle, effarée.

— Eh bien? demanda de nouveau le tailleur.

— Je ne sais ce qu'il a, murmura la jeune fille.

Le tailleur fit le tour de la table, et vint regarder son fils.

Maximilien, blanc comme de la cire, se tordait dans une convulsion. Ce fut un éclair; puis, il redevint inerte. Mais son visage, si pâle d'habitude, fut envahi par une couleur rose qui monta vite au front, en s'y fixant, en s'y accumulant.

— Ce n'est rien! dit le tailleur que cette rougeur rassurait.

Marcienne eut un soupir d'angoisse :

— Va chercher le médecin! répondit-elle; et, comme son père hésitait, elle ajouta d'une voix défaillante :

— J'ai peur!

Paupe, cette fois, se précipita vers la porte; puisque Marcienne avait peur, c'est que l'enfant était décidément en péril.

Il sortit, laissant la porte ouverte.

Il gelait très-fort; une bise glaciale, une me-

nace de l'hiver et de la mort entra avec un sifflement sinistre dans la maison.

Diane grelotta. Léo s'était levé en même temps que M. Paupe ; il alla fermer la porte et revint vers Marcienne.

Celle-ci, dans une stupeur apparente qui n'était que la concentration visible de sa pensée, tenait Maximilien sur ses genoux ; et tandis que ses yeux cherchaient un remède, sa bouche se soulevait pour des mots de prière qui s'exhalaient comme des soupirs.

Léo s'agenouilla devant Marcienne ; c'était la meilleure façon d'être à la hauteur du petit malade :

— Je veux vous aider ! dit-il timidement.

Marcienne hocha la tête :

— Je ne sais pas ce qu'il faut faire ! répondit-elle.

— Il a soif ! dit Léo qui remarquait un mouvement spasmodique des lèvres.

Il se leva, versa dans son verre de l'eau qu'il voulut faire boire à Maximilien.

Les dents étaient serrées ; l'eau ne pénétra pas dans la bouche, et coula le long du menton. Elle se fût insinuée dans le cou, si Marcienne n'eût aussitôt fait un barrage avec sa serviette.

— Le médecin demeure-t-il loin ? demanda Léo.

— Non, ici près, répliqua Marcienne. Pourvu qu'il soit chez lui !

— Est-ce la première fois que cela lui arrive? continua Léo.

— Oui, c'est la première fois... mais, j'ai peur !...

Les questions de Léo, si simples qu'elles fussent, touchaient Marcienne comme des protestations de tendresse. Son courage faiblit ; elle pleura.

— Je veux être médecin — dit Léo avec énergie — je veux apprendre à guérir !

— On ne guérit pas tout ! reprit Marcienne avec un sanglot, et comme si elle eût excusé Léo de son impuissance à guérir Maximilien.

Léo protesta d'un signe de tête et continua par une sorte d'aveu délicat de son impuissance actuelle :

— Je veux guérir maman !

— Ah ! que Dieu vous la garde !—s'écria Marcienne, pouvant renouveler tout haut, dans une effusion de gratitude, la prière qu'elle avait, avec tant d'ardeur, adressée au ciel, pendant la nuit. — Si maman était là, — ajouta-t-elle avec candeur, — elle saurait sans doute ce que je ne sais pas, pour sauver mon frère !

Au bout de dix minutes, Paupe revint avec le médecin, qu'il avait trouvé chez lui.

Le docteur s'assit, prit l'enfant sur ses genoux, et n'eut pas besoin d'un long examen pour constater le mal.

— Qu'est-ce qu'il a? demanda Paupe d'une voix étranglée?

Le médecin ne répondit que par un mouvement des sourcils, qui souleva et fit retomber une barre de fer sur la poitrine du tailleur.

— Est-ce que vous n'ordonnez rien? reprit celui-ci d'une voix désespérée.

Le médecin eut pitié de cette inquiétude qu'il résolut pourtant de prolonger.

Il prit dans son portefeuille un bout de papier, sur lequel il crayonna une ordonnance, et dit à Paupe :

— Allez vite chercher cela chez moi; ma femme sait ce que c'est; elle vous le donnera.

Le tailleur s'élança. Quand il fut dehors, le médecin regarda Marcienne :

— Vous avez du courage, vous, mon enfant?

— Oui, monsieur, répondit-elle simplement.

— Vous en donnerez à votre père, n'est-ce pas?

Marcienne prit son petit frère resté sur les genoux du médecin, le souleva jusqu'à ses lèvres, lui donna un long baiser sur le front; et très-pâle mais les yeux rayonnants, elle re-

garda le docteur, comme pour lui dire : — Vous voyez, je suis forte !

Le médecin secoua la tête ; il comprenait et il remerciait :

— Il faut le coucher, dit-il.

Marcienne tressaillit ; elle jeta un coup d'œil sur l'établi d'abord, où depuis plusieurs mois le lit de son petit frère était dressé chaque soir à côté du sien ; puis, elle regarda à la porte de la chambre où couchaient Diane et Léo.

Léo suivait son regard. Il courut à la porte de la chambre qu'il ouvrit toute grande, et se tint sur le seuil, attirant pour ainsi dire Marcienne, et la suppliant de ne pas hésiter.

La jeune fille n'hésita pas ; elle alla coucher Maximilien sur l'oreiller de Diane. Le médecin entra dans la chambre avec elle.

Diane était restée à table. Léo la fit descendre de sa chaise, et, lui prenant la main, l'attira dans un angle de la grande cheminée, du côté de la fenêtre, dans l'ombre projetée par le chambranle et le haut manteau :

— Ne fais pas de bruit ! lui dit-il tout bas.

Diane leva les yeux en l'air, dans l'intérieur noir de la cheminée, avec épouvante, comme si elle se fût attendue à voir descendre quelque chose de terrible par ce chemin que le petit Noël avait semé d'étoiles pendant la nuit.

Paupe ne fut pas longtemps dehors. Il revint tout haletant, courbé en deux, traînant la jambe, le front mouillé de sueur.

Léo et Diane, en le voyant passer, se serrèrent l'un contre l'autre.

Il rejoignit le docteur et Marcienne dans la chambre du fond ; puis, Marcienne vint préparer sur le poêle ce que le médecin avait commande, avec les médicaments que le tailleur avait rapportés.

Égale, précise et rapide dans ses mouvements, Marcienne eût semblé, à des regards superficiels, apaisée ou rassurée, tant elle montrait de sang-froid. Mais elle avait une de ces âmes toujours prêtes à l'héroïsme, qui font attendre et veiller leur douleur, quand elles pansent la douleur des autres.

Revenue de sa stupeur, elle ne voulait plus en avoir. Elle souffrirait, elle pleurerait, elle mesurerait la profondeur de la blessure, quand toute sa tâche serait finie.

Elle avait reçu du médecin une consigne, celle d'avoir du courage pour en donner à son père. Elle était capable de rire maintenant, pour empêcher Paupe de suffoquer ; dans la sincérité de son sacrifice, elle avait sur son visage le mensonge d'une sérénité qui n'était que le reflet du ciel, impassible devant les douleurs humaines !

On essaya sur Maximilien tous les remèdes pui peuvent conjurer les épanchements au cerveau, lorsqu'ils ne sont pas une conséquence, et le dernier terme d'une autre maladie fatale.

Marcienne resta près du lit de son frère, quand le médecin eut fini son office ; et le docteur revint dans la première pièce, reconduit par Paupe, qui marchait maintenant comme sous les atteintes d'une paralysie des jambes, s'appuyant au mur, au poêle, à la table, à l'établi.

Le médecin mettait le pied sur la première marche de la porte ; le tailleur le retint par un geste de suppliant et de mendiant :

— Vous reviendrez, docteur ?

Le docteur s'arrêta pour répondre : A quoi bon ? Mais il balbutia :

— Si vous le voulez !

— Oui, je le veux. Vous ne pouvez pas l'abandonner, ce pauvre petit ! Vous êtes bien sûr de ne pas vous tromper sur son mal ?

— Non, monsieur Paupe.

— Mais, il y a des remèdes, n'est-ce pas ? on a vu des enfants de son âge en revenir ?

Le docteur hésita.

— Vous n'osez pas me dire : Non ! et vous ne voulez pas me dire : Oui ! Je vois cela, continua le tailleur.

— Ne vous ai-je pas souvent fait pressentir ce qui arrive aujourd'hui ? répondit le médecin.

— Oui, vous m'avez parlé du mal de la hanche qui pouvait monter au cerveau. Mais je croyais qu'il allait mieux... Marcienne le croyait aussi ! Nous n'avons rien vu venir... Ce matin, il était plus gai que d'habitude. Il jouait, docteur, quand ma fille s'est aperçue... Ah ! je suis un homme bien malheureux ! Pourquoi y a-t-il ainsi de pauvres petits êtres, qui n'ont pas mérité de souffrir, condamnés dès leur naissance ? C'est injuste... J'en ai trop ! Ma femme ! mon petit garçon !... Il ne manquerait plus que ma fille...

Le médecin hocha la tête.

— Il faut y prendre garde, monsieur Paupe.

Le tailleur frémit des pieds à la tête, et posant avec force sa main sur le bras du médecin :

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Qu'il faut veiller sur la santé de mademoiselle Marcienne.

— Est-ce que vous croyez qu'elle aurait le même mal ?

— Non, non, pas précisément ; mais elle est bien pâle.

— Ça, c'est vrai ; que voulez-vous ? c'est le

teint de sa mère ! Et puis, le travail, le ménage !

— Oui, je sais qu'elle est vaillante. C'est un brave cœur ; tout le monde le dit dans le village. J'espère pour elle que sa vaillance la tirera d'affaire. L'activité a du bon, mais elle ne suffit pas.

— Je payerai les remèdes, docteur.

— Le premier, le meilleur, ce serait un peu de bon air, de temps en temps.

— De l'air, est-ce qu'elle en manque ?

— J'entends l'air des champs, l'air de la forêt.

— Ah ! oui, les champs, la forêt, peut-être aussi le parc d'Arsonval ! dit Paupe avec un ferment de colère.

— Je l'obligerais, — continua le médecin, — à de grandes courses.

— A de grandes promenades, voulez-vous dire.

Paupe ouvrait la bouche dans un rire d'hébétement et de fureur.

— Il faudrait aussi une nourriture plus solide.

En parlant ainsi, le docteur tourna involontairement les yeux vers la table qui était restée servie.

Il s'interrompit.

— Est-ce qu'il faudrait un pareil gala tous les jours ? demanda violemment le tailleur.

— Je ne dis pas cela.

— Je le dis, moi ! Vous voyez qu'on s'y connaît. Ce n'est pas pour elle seule que j'ai fait cette dépense. Est-ce que ce n'est pas fête aujourd'hui ? Est-ce que nous ne voulions pas nous réjouir, comme les autres ? Mais non, cela nous est défendu ! Je suis puni ; j'aurais dû me souvenir !

— Ne pourriez-vous pas, monsieur Paupe, lui laisser moins d'ouvrage ? prendre quelqu'un pour l'aider ? une femme du pays ?

— Une domestique ! Elle n'en veut pas, docteur ; non, pas même dans ce moment, où elle a trop à faire, où elle a voulu se charger des enfants des autres !

— Oui, — reprit le médecin en baissant la voix ; — je sais... je sais... C'est très-beau, ce que vous faites-là, monsieur Paupe ; c'est très-honorable ; mais c'est bien lourd !

— N'est-ce pas ? — répliqua le tailleur avec égarement ; — mais cela va changer, je vous le jure ! N'ayez pas peur ! je ferai ce qu'il faudra faire... C'est assez d'un enfant sacrifié, dont on n'a pas eu soin, parce qu'on était occupé des autres ! Pauvre Maximilien ! pauvre Marcienne ! Vous me rendez fou en me disant ces choses-là !

Le médecin, qui, par charité psychologique, autant que par devoir professionnel, avait voulu, en alarmant le tailleur sur la santé de Marcienne, le distraire de l'épouvante que lui causait l'état de Maximilien, craignit d'avoir été trop loin.

— N'allez pas exagérer un avertissement de père de famille, autant que de médecin, monsieur Paupe. Votre fille a bien grandi! C'était une enfant, quand votre pauvre femme est morte, il y a à peine dix-huit mois. C'est presque une femme maintenant; c'est ce qui la rend pâle... Ne vous effrayez pas; il y a de la sève en elle... et puis, le désir de vivre!

— Oui, de vivre pour les autres! — dit le tailleur d'une voix profonde.— Ah! si ce pauvre petit avait un éclair de l'âme de sa sœur! Est-ce que j'aurais pu empêcher ce mal, docteur?

— Non, monsieur Paupe.

— C'est égal! j'aurais dû faire ce que vous recommandez pour Marcienne; j'aurais dû le nourrir mieux, le loger ailleurs, lui donner de l'air; mais j'aurais dû aussi gagner plus d'argent, et c'est cela l'impossible! C'est moi, n'est-ce-pas, qui tue mes enfants, en voulant sauver ceux des autres?

— Taisez-vous, monsieur Paupe, — dit le mé-

decin en obligeant le tailleur à baisser la voix.— Vous n'avez à vous repentir de rien. Le malheur choisit souvent les bons pour les rendre meilleurs ! Ayez du courage ! je reviendrai ce soir, tantôt. Continuez ce que j'ai ordonné.

— Mais, s'il survenait une crise ?

— Il n'en surviendra pas. C'est une lumière enveloppée qui s'éteindra d'elle-même, ou qui continuera de vaciller.

— Ah ! vous me donnez le frisson, docteur. Ce pauvre petit ne m'a jamais parlé, et depuis qu'il a été frappé, il me semble qu'il a maintenant un tas de choses à me dire !

— Il ne souffre pas.

— Hélas ! cela ne me console pas, ce que vous me dites. Je crois que j'aimerais mieux l'entendre crier, m'appeler, me dire : « Papa ! papa ! j'ai mal ! » Faut-il que j'en sois là, à souhaiter que mon enfant souffre, pour être sûr qu'il me parle ! Ce silence me torture.

— Pauvre homme !

— Oui, pauvre homme, bien à plaindre ; puisque je ne meurs pas et que je ne peux pas souhaiter de mourir.

— Paupe, vous ne parlez pas en vieux soldat, sacrebleu !

— Je parle en soldat blessé, vaincu et désarmé ! dit le tailleur avec une éloquence naïve,

mettant ses deux coudes sur l'établi et laissant tomber sa tête sur ses deux mains.

Le médecin ne pouvait passer son jour de Noël en visite, ni surtout en consultation philosophique. Il avait probablement aussi quitté sa table servie.

Il ouvrit la porte et sortit en redisant :

— A ce soir.

Paupe, resté seul, se redressa, passa la main dans ses cheveux pour y éteindre le petillement d'une fièvre qu'il voulait conjurer.

Il promena autour de lui un regard haineux, cherchant un ennemi pour l'injurier ; puis il alla vers la chambre du fond, rejoindre sa fille.

En passant tout près de la table, il heurta quelque chose du pied, regarda, se baissa, et reconnut le pantin que Marcienne avait arraché des mains de Maximilien, au premier symptôme de convulsion.

Le tailleur le ramassa pour le porter au pauvre malade ; mais il se ravisa tout à coup, le froissa avec colère, le broya dans ses mains ; et, comme si ce n'était pas assez, le jeta à terre, acheva de l'écraser sous son talon : puis, sortit de la boutique avec un « ah ! » de triomphe et de colère.

Léo et Diane étaient dans l'angle profond de la cheminée, serrés l'un contre l'autre, les

pieds dans la cendre, à la place où les petits messages de Noël avaient été si joyeusement recueillis.

Diane était transie d'effroi. Léo était pâle, mais ses yeux brillaient d'une résolution hardie. Il sortit de sa retraite, avec sa sœur, et, la prenant par la main l'entraîna jusqu'à la porte de la rue. Mais là il s'arrêta. Il venait d'entendre la voix de Marcienne.

Il ramena vivement Diane au milieu de la boutique ; et comme il se trouvait devant les débris du pantin, il les ramassa, les contempla, et s'écria :

— Pauvre pantin !

Après cette oraison funèbre, il lança de loin, dans les cendres, la loque déchirée et maculée par les gros souliers de M. Paupe.

Personne n'était là pour comparer cette mélancolie enfantine, à l'ironie d'Hamlet, et ce pauvre pantin au pauvre Yorick ?

## XVII

### PAUVRE MAXIMILIEN!

Marcienne sortait de la chambre du fond.

Elle était enveloppée d'un mantelet à capuchon, sorte de limousine, qui lui servait dans ses courses ordinaires.

Elle vint aux deux enfants :

— Monsieur Léo,— lui dit-elle,— et vous mademoiselle Diane, vous ne pouvez pas rester ici

Elle parlait d'un ton de commandement, adouci par une immense tristesse. Elle n'en avait que plus d'autorité.

— Vous nous chassez ? demanda Léo.

Marcienne n'avait pas le loisir de discuter. L'accent de révolte de Léo ajoutait à sa peine,

mais elle s'expliquerait plus tard. Elle agissait et voulait agir vite.

Elle courut à l'établi, reprit les manteaux, les gants fourrés, les coiffures que les enfants avaient mis le matin pour aller à la messe. Elle habilla Diane.

Léo parut se refuser à obéir sans une explication :

— Où allons-nous ? demanda-t-il encore.

— Je vous conduis chez madame Gautier.

Elle eut la force d'ajouter : — Chez Rose Gautier.

Diane commença un geste d'applaudissement, que la mine sérieuse de son frère interrompit ; elle regarda sa poupée qu'elle n'avait pas quittée, et l'avertit ainsi, par un sourire rapide, des joies qui les attendaient dans la compagnie de Rose.

— Nous vous gênons, n'est-ce pas ? dit Léo.

Marcienne ne lui répliqua pas ; elle achevait de ganter la petite fille.

— Dites-moi donc que c'est vrai, que nous sommes un embarras ? continua Léo en frappant le sol du pied.

— C'est mal, monsieur Léo, — reprit tristement Marcienne, — d'ajouter à mon chagrin !

— C'est mal à vous, mademoiselle Marcienne de m'éloigner parce que vous avez de la peine.

Mais ce n'est pas vous qui le voulez. Oh ! je le sais bien !

Il y avait un accent de rancune et de colère dans la voix de Léo.

Marcienne jeta un regard du côté de la chambre du fond ; puis, avançant avec Diane vers la porte de la rue :

— C'est moi, — dit-elle, — c'est moi seule, qui vous prie de passer la journée chez madame Gautier. Je vais être si occupée...

— Je vous aurais aidée ?

— Et puis, — ajouta-t-elle en tremblant, — je ne veux pas que vous soyez là si...

Elle hésita ; mais son regard agrandi plana autour d'elle, pour s'assurer que la mort n'était pas encore entrée.

— Nous reviendrons ce soir ? demanda Léo.

— Sans doute ; vous passerez la journée avec Rose ; la journée seulement... Vous l'aimez bien, Rose ?

Pourquoi eut-elle l'idée d'une pareille question, en un pareil moment ? pour ajouter à ses sacrifices ? ou pour faciliter aux enfants leur séjour chez la couturière ?

— J'aimerais mieux, aujourd'hui, pleurer avec vous que d'entendre Rose chanter, dit Léo.

Marcienne pâlit et n'osa remercier Léo. Elle se baissa, sous le prétexte d'arranger un ruban

de la coiffure de Diane, et mit un long baiser sur le front de la petite fille.

Léo ne résista plus.

Madame Gautier reçut les enfants avec un empressement qui ne tenait pas seulement à son ancienne amitié pour la défunte madame Paupe.

Plus d'une fois, elle avait ressenti la jalousie que donne la gloire, même au village; quand elle entendait vanter la générosité du tailleur et le dévouement de Marcienne.

Elle allait participer, pour peu de temps sans doute, mais dans une heure critique, à la belle action de M. Paupe. Elle aurait l'honneur d'amuser les enfants du château, qui gardaient un prestige dans le village.

Le redoublement du malheur avait attendri les curiosités à leur égard, et l'adoption de Paupe les faisait légendaires.

Un peu plus éduquée que la plupart des femmes du pays, tenant le milieu entre la paysanne et la bourgeoise de petite ville, madame Gautier était l'auxiliaire le plus convenable à choisir pour l'intérim d'une journée.

Rose était coquettement enchantée. Malgré la solennité du motif qui lui procurait la joie de posséder pendant quelques heures le petit comte, qu'elle ne traitait plus de gamin chez elle, et la

mignonne petite comtesse, elle ne put se défendre d'un air de triomphe qui s'échappa de ses lèvres en une roulade naïve.

Marcienne fut moins choquée que rassurée par cette gaieté égoïste de Rose. Elle l'aimait mieux ainsi, ce jour-là, que triste de la même tristesse que la sienne, ou simplement sérieuse comme Léo.

Avec une perspicacité toute féminine, qui n'enlevait rien à la candeur de sa conscience, elle devinait que cette belle humeur de Rose ferait plutôt du tort à son insoucieuse camarade dans l'esprit de Léo, qui paraissait résolu dans sa gravité.

Il n'y avait pas non plus de danger pour l'estime que Marcienne voulait garder au petit comte.

Si, par impossible, vaincu à force de rires et de chansons, Léo en venait à rire et à chanter, pendant que son amie Marcienne pleurerait et consolerait son père, l'épreuve alors, si cruelle qu'elle serait pour la fille du tailleur, deviendrait décisive et salutaire.

Elle s'attacherait moins à un ingrat; elle courrait moins de risques de provoquer cette malédiction fatale attachée aux âmes qui veulent se dévouer pour des âmes d'une sphère supérieure; elle serait tout entière, jusqu'à la

moindre fibre, à la douleur de son père, et, hélas ! au deuil prévu de son petit frère.

Marcienne ne se disait pas cela, en détail et avec précision, comme je le dis ; mais elle sentait confusément toutes ces raisons, à voir le petit pli sur le front par lequel Léo trahit son impatience, au premier éclat de rire de Rose.

La fille du tailleur s'en retourna bien vite auprès de son père.

Il était convenu qu'après le souper, madame Gautier et Rose ramèneraient les enfants chez M. Paupe.

Le tailleur passa sa journée dans un arrêt silencieux, devant le petit lit de Maximilien.

Malgré le médecin, malgré sa fille, qui lui paraissait plus infaillible que tous les savants du monde, il espérait.

Les vrais pères ont de ces folies.

Le pâle visage du pauvre petit prenait une blancheur, une transparence nacrée. Cette beauté funéraire qui, ordinairement, sert de masque à l'effroyable maladie dont mourait l'enfant, s'étendait sur son visage. Paupe admirait cette transformation et s'imaginait qu'elle était un symptôme rassurant.

Maximilien, jusque-là enveloppé et comme enchaîné dans une sorte de brume laiteuse qui

n'avait jamais permis au clair soleil de l'esprit de pénétrer jusqu'à son front, allait peut-être sortir de cette crise, s'éveiller de cette somnolence, vivifié, ardent à vivre, comprenant tout, répondant à tout, moins digne de compassion, plus digne d'être aimé.

— Vois donc, comme sa bouche est jolie ! disait Paupe à Marcienne, parce que les lèvres, ordinairement gonflées et pendantes, s'amincissaient, se relevaient en un arc plus soutenu et rentraient dans un dessin régulier.

Marcienne soupirait, ne contredisait pas son père, mais pensait tout bas, dans sa tendresse mystique, que Maximilien souriait aux anges.

Vers la fin de la journée, Paupe hasarda cette réflexion :

— C'est un bon signe que le calme continue !

Marcienne n'avoua pas qu'elle pensait précisément le contraire.

Le docteur revint, et ne fut pas surpris de trouver l'enfant dans le même état. Il ne prescrivit rien, ne parla pas de revenir le lendemain matin, et en se retirant répéta d'une façon expressive :

— Du courage, monsieur Paupe !

— J'en ai ! répondit Paupe d'un air provoquant, comme si le courage suffisait pour mettre le danger en fuite.

Une heure après la visite du médecin, comme la nuit tombait, il sembla à Marcienne que les mains de son frère devenaient froides.

Elle fit chauffer bien vite de l'eau, dont elle mit une bouteille sous chaque main, comme on en avait mis une sous chaque pied, et elle reprit sa place en silence, ne laissant rien voir de l'inquiétude qui croissait en elle !

Par un phénomène étrange, mais fréquent en pareil cas, Paupe devenait enfant aux approches de la mort. Sa fille, à chaque degré de ce crépuscule rigide, devenait femme et doublement maternelle, surveillant son père autant que Maximilien, et, à travers sa double angoisse, maintenant une part de son esprit libre et de sang-froid, à la pensée que les autres enfants rentreraient : qu'il fallait éviter le premier choc du désespoir dont son père, trop confiant, trop imprudent les menaçait.

Pendant toute la journée, le tailleur ne parla pas une seule fois de Diane ni de Léo.

Le mouvement de colère, qui lui était échappé devant le médecin, ne lui revint pas dans cette chambre, où bien des choses pouvaient lui rappeler le séjour des deux enfants.

Était-ce un instinct superstitieux qui refoulait ses violences ? Se faisait-il naïvement doux et humble pour fléchir le sort ? Ou bien,

sa rancune, en se donnant une trêve, prenait-elle des forces, et voulait-il ne rien distraire de son anxiété pour s'en venger mieux plus tard ?

Marcienne s'alarmait de ce silence, autant qu'elle s'alarmait de ces accalmies subites entrecoupant le désespoir.

Ils étaient là, de chaque côté du lit, le père et la fille, muets, immobiles, se penchant de temps en temps sur cette figure qui blêmissait, en prenant des transparences invraisemblables, à mesure que le coma envahissait le cerveau et étouffait la vie.

Paupe attendait un éclair, un sourire. Lui, qui n'avait jamais eu une phrase distincte, une parole nettement articulée de son enfant, il voulait croire que, tout à coup, Maximilien allait sortir de cette léthargie de plusieurs années, après ce sommeil sans rêve de plusieurs heures, et qu'il le reconnaîtrait, en lui adressant un mot d'amitié.

Chose bizarre! La veille, Paupe eût volontiers gémi sur les chances fatales que lui réservait cette constitution imparfaite; le matin même, il avait cru à la mort prochaine, immédiate, et depuis que l'agonie invisible avait commencé, il espérait, il supposait follement les chances d'une résurrection.

J'en appelle au souvenir des pères qui ont fait cette veillée lugubre auprès d'un petit lit ; cette hallucination, ce mirage de la douleur n'est point un vertige exceptionnel. Les âmes paternelles que la menace de la mort provoque, se déploient dans des efforts d'imagination insensés, et répandent, dans des cieux qu'elles ouvrent avec violence au-dessus des cieux fermés, tous les poëmes des jours souhaités à l'enfant qui va mourir, voulant ainsi combattre le péril, par la légion des espérances forgées avant la lutte.

Paupe, si ce drame sans paroles se fût prolongé plusieurs jours, en serait venu à oublier l'état de torpeur intellectuelle de Maximilien, pour se persuader qu'il veillait sur une flamme de génie.

Marcienne, quand la nuit devint gênante, plaça une lampe tout près du lit, et se pencha plus souvent sur l'oreiller, pour tâter d'un baiser cette moiteur qui se refroidissait de minute en minute sous ses lèvres.

Depuis quatre heures, Maximilien n'avait fait aucun mouvement, quand, tout à coup, sa bouche remua, se crispa faiblement ; ses paupières battirent ses yeux, noyés dans un brouillard bleuâtre et restèrent ouvertes.

— Il s'éveille ! dit M. Paupe.

— Non, répondit Marcienne.

Le spasme, en effet, s'éteignit comme il était venu ; la bouche demeura béante et se colora d'une faible nuance violette ; les yeux se ternirent, sans se fermer.

Marcienne ne poussa pas un cri et se mit à genoux.

— Quoi ! qu'est-ce qu'il y a ? demanda Paupe stupéfait.

— Il n'est plus auprès de nous ; il est auprès de maman ! répliqua la jeune fille.

Paupe se dressa, s'allongea, comme s'il eût été attiré en haut par un spectre surgissant du berceau.

Il regarda avec effarement la blancheur agrandie dans le lit, et le noir qui parut s'épaissir dans la chambre ; puis, se révoltant contre lui-même, il se courba, se baissa sur le lit et mit un baiser sur le front de son fils. Mais ce froid, si rapide à venir et si effroyable à sentir, lui fit horreur ; il se rejeta en arrière, tout grelottant.

— Ce n'est pas vrai ? — balbutia-t-il. — Il n'est pas mort ?

Marcienne passa ses doigts sur les yeux de son frère, et les referma.

— Mort ! répéta le tailleur, se répondant et se faisant écho.

Il tomba aussi à genoux, non pour prier, mais pour poser et rouler sa tête sur le lit, pour étouffer dans le drap, devenu un linceul, les cris, les hurlements qui soulevaient sa poitrine et déchiraient son gosier.

## XIX

### LA VEILLÉE DES LARMES

Depuis cinq minutes, Paupe s'abandonnait à cette rage de douleur, quand il fut interrompu par le bruit sec du loquet de la porte extérieure qu'on levait vivement.

Marcienne se précipita vers l'entrée de la maison.

— Où vas-tu ? lui demanda son père.

— Les enfants ! répondit-elle.

— Pourquoi les ramène-t-on ?

— Ils ne pouvaient pas demeurer toute la nuit chez madame Gautier.

— Je ne veux pas qu'ils rentrent ici.

— Je ne le veux pas non plus ! dit Marcienne doucement, mais fermement.

Paupe fut mécontent de cet acquiescement de sa fille, qui avait un autre motif que sa colère, à lui.

Il la devança, ouvrit la porte de la chambre d'un coup de poing, et, la lampe à la main, s'avança dans la boutique.

Madame Gautier portait Diane à demi endormie. Rose tenait Léo par la main. En se trouvant dans l'obscurité, les arrivants étaient restés au bas des marches de l'entrée, attendant qu'on vînt les éclairer.

Le visage du tailleur bouleversé, creusé, tiraillé, ses cheveux hérissés, sa barbe tordue, ses yeux hagards, apprirent à madame Gautier la nouvelle.

— C'est fini ? demanda-t-elle en posant à terre Diane qui s'éveillait.

— C'est fini ! repartit le tailleur avec un grelottement de la bouche qui ressemblait à un grincement de dents.

— Le pauvre innocent ! dit la couturière. C'est toujours un malheur de perdre un enfant, même quand il ne fait pas faute pour l'esprit.

— Je l'aimais tout autant que si j'en avais été fier ! répliqua le tailleur offensé.

— Il était doux, le pauvre petit. Mais que voulez-vous, monsieur Paupe ? il faut bien se soumettre !

— A quoi ?

Le tailleur tendit la tête avec un hérissement farouche et un flamboiement du regard qui firent peur à madame Gautier. Elle craignit qu'il ne devînt fou.

Elle s'arrêta, se recula, et ne trouva pas un mot à répliquer.

— Non, je ne veux pas me soumettre, je me révolte, au contraire ! — reprit Paupe, qui fit jaillir une goutte d'huile, avec une étincelle, tant il plaça la lampe avec force sur la table. — Oui, ce n'était qu'un innocent, celui-là, un estropié, un idiot, si vous voulez ; mais j'espérais toujours ! Marcienne était arrivée à lui apprendre à lire. Si vous saviez comme il est devenu beau !... Enfin ! c'était mon enfant... Mais, si vous croyez que c'est tout ! Le docteur me l'a dit : la mort est dans la maison !

Il secoua la tête comme un homme que le désespoir va griser.

— Oh ! monsieur Paupe ! dit madame Gautier, d'autant plus scandalisée du propos du tailleur que Marcienne, qui avait suivi son père, venait de le rejoindre.

— Allez ! répliqua-t-il, — saisissant le reproche et montrant sa fille, — je puis bien parler de cela devant elle. Est-ce qu'elle est peureuse comme les autres ?

— Non, — dit Marcienne, — je n'ai pas peur ! Mais je n'ai pas non plus envie de mourir.

Paupe se détourna, et s'adressant à Diane qui se frottait les yeux pleins de sommeil :

— Si vous venez chercher votre lit, ma petite demoiselle, vous le trouverez occupé ; la place est prise, et on ne le découche pas, celui-là !

Diane se réveilla tout à fait à cette interpellation brutale. Elle ne comprenait pourtant pas bien.

Léo se plaça devant elle, et, prenant la main de Rose qu'il venait de quitter :

— Retournons chez vous !

Marcienne ne put tenir à cette préférence offerte à la petite Gautier :

— Non, non, — s'écria-t-elle d'une voix touchante en passant devant son père et en attirant les deux enfants, qu'elle serra contre elle d'une façon convulsive ; — non, ils resteront ici !

— Où les mettras-tu ? demanda Paupe.

— Cela me regarde, reprit-elle en caressant les cheveux blonds de Diane.

— Pourquoi t'ai-je écoutée ! grommela le tailleur.

— Prends garde, papa ! dit Marcienne, qui lança derrière elle un regard d'effroi, comme si les mots de colère, échappés à la douleur pa-

ternelle, eussent pu porter malheur au petit innocent endormi dans le lit de Diane.

Mais Paupe continua :

— Oui, je n'avais pas besoin du malheur des autres. Ma part me suffisait ; mais cela va finir, je le jure bien !

Léo fit un mouvement pour se dégager de l'étreinte de Marcienne, et pour fuir. Chaque parole du tailleur lui cinglait le visage.

Marcienne, palpitante, le retint, l'enveloppa de ses bras.

— Pardonnez-lui, monsieur Léo ! il souffre tant ! dit-elle à voix basse.

Sa bouche, dans l'ardeur jalouse d'une tendresse maternelle qui se trouvait offensée, s'approchait si près des joues et de l'oreille de Léo, que le jeune garçon sentit la chaleur d'un baiser.

Puis, relevant la tête, et s'adressant à son père, Marcienne formula tristement ce que son regard inobéi avait voulu faire comprendre :

— Peux-tu, papa, parler ainsi à des orphelins, le jour où toi-même...

Son geste montra la porte ouverte ; on apercevait un peu du lit où reposait Maximilien.

Paupe était incapable de se maîtriser. Le reproche de sa fille l'atteignit pourtant. Mais, plutôt que de céder ou de fléchir, il courba la tête, croisa les bras, se retourna, traversa la

chambre des enfants en bousculant les chaises, en heurtant le lit du mort, sans s'y arrêter, et alla dans sa chambre, dont il ferma la porte sur lui avec violence.

On entendit alors comme un bruit d'orage, un fracas sourd de digue rompue, d'écluse ouverte.

C'était le tailleur qui pleurait, en frappant les meubles, en se désespérant tout à son aise.

La couturière offrit encore à Marcienne de garder, pour un jour ou deux, Léo et Diane.

Marcienne refusa.

— Eh bien ! je vais reconduire Rose, pour fermer chez moi, et je viendrai passer la nuit auprès du petit. Vous ne me refuserez pas cela ?

Il était impossible, en effet, sans blesser non-seulement l'amitié de madame Gautier, mais les usages du pays, que Marcienne se refusât à partager la veillée du mort.

Elle ne posa qu'une condition, c'est que la couturière lui garderait le secret jusqu'au lendemain. Elle ne voulait pas que, selon la coutume, les voisines, surtout les plus vieilles, vinssent lui disputer le devoir de garder son petit frère et lui voler la douleur de l'ensevelir, en emplissant de leur bruit, de leurs grosses prières, retentissantes comme des commérages, cette maison, cette chambre devenue pour elle un lieu saint.

Elle se souvenait avec terreur de l'invasion, dont la mort de sa mère avait été suivie.

Elle était si petite alors qu'on ne lui avait rien laissé à faire, qu'on ne s'occupait pas d'elle; et, en l'absence de son père accablé, elle avait vu fouiller les armoires, prendre des draps, mettre à nu le pauvre corps de madame Paupe.

Elle croyait entendre encore un horrible craquement des os, pour obliger la morte à mettre les mains sur sa poitrine. Il lui était resté une affreuse vision, un cauchemar de cette première nuit de deuil; depuis ce temps-là, elle n'osait regarder dans le village certaines vieilles qui hochaient la tête en lui souriant, quand elle passait, semblant lui dire :

— Sera-ce bientôt votre tour? Nous sommes à votre service ! Prévenez-nous, quand il y aura chez vous quelqu'un à mettre nu, à coudre dans un drap !

Rose ne demanda pas à rester. Cette veillée eût été une mue trop radicale pour sa gaîté. D'ailleurs, dans sa conscience ironique, elle s'étonnait qu'on veillât un petit mort qui avait si peu vécu ! Mais elle n'osait pas dire cela, ni disputer à Marcienne la satisfaction amère qui était, pour ainsi dire, sa vocation.

Pendant l'absence de madame Gautier, Mar-

cienne fit dans la boutique, sur l'établi, les préparatifs de coucher pour les enfants.

— Il ne faut pas m'en vouloir, — dit-elle humblement à Léo ; — ce sera plus dur que l'autre lit; mais pour une nuit ou deux...

— Vous avouez maintenant que c'est dur, — répliqua Léo. — Quand c'était pour vous, vous disiez que c'était doux.

— Moi, j'étais habituée.

Léo ne parut pas convaincu.

Diane tombait de lassitude et de sommeil. En un clin d'œil elle fut déshabillée, et étendue, sa poupée dans ses bras, sur le lit de Maximilien renouvelé.

Quant au lit de Léo, l'arrangement fut plus long, et parut plus embarrassant; Marcienne avait besoin d'inventer.

Un instinct pudique, qui la guidait sans la troubler, lui défendait de faire servir tout simplement son oreiller et son traversin ; comme si les indiscrets eussent pu révéler à l'oreille du petit comte toutes les confidences qu'ils avaient reçues, avec des larmes, de la bouche et des yeux de la fille du tailleur.

Quand tout fut prêt, Léo, que Marcienne allait laisser seul, lui dit tout bas en montrant par un signe de tête la porte du fond restée entr'ouverte :

— Je voudrais le voir !

— Oh ! non.

— Je vous en prie !

— Ce n'est pas bien d'avoir cette curiosité-là.

— Ah ! — reprit-il avec une expression singulière, — si j'avais vu mourir papa, je vous aurais permis, à vous, de le voir mort !

— Eh bien, venez ! mais ne faites pas de bruit.

Elle prit la lampe d'une main, et de l'autre la main de Léo, qu'elle serra un peu fort, autant pour l'avertir de prendre garde et de ne pas se faire entendre de M. Paupe, que pour le remercier de cette bonne volonté de sympathie.

Ils entrèrent ainsi dans la chambre.

Marcienne éleva la lampe au-dessus du lit, et la lueur rouge, faiblement remuée, promena sur le visage livide une couleur rose, qui parut, pendant deux secondes, comme la rougeur et la coloration de la vie.

Léo palpita bruyamment.

Il allait dire : « Il n'est pas mort ! » Mais Marcienne mit un doigt sur sa bouche, et abaissant la lumière, rendit le mystère plus visible et plus certain.

Léo, grave et solennel, s'approcha, et regarda avidement.

La bouche de Maximilien était entr'ouverte, gardant le sourire ébahi, provoqué par l'apparition du pantin. De ses narines gonflées, sortait un petit flocon albumineux, à peine visible, mais suffisant pour cacher le pincement du nez. L'albâtre du front avait aux tempes une infiltration violette. La figure était transformée, sans cesser d'être la même, et déformée sans laideur.

Léo contempla avec une attention profonde, recueillie, ce petit camarade qui n'avait jamais répondu à ses avances, et qui, muet dans la vie, défiait qu'on l'interrogeât dans la mort.

Léo le questionnait cependant de ses yeux noirs. Lui demandait-il s'il était vrai que la joie du matin avait été meurtrière ? si lui, Léo, était coupable d'un complot dont il avait été si fier ? Le prenait-il à témoin contre la dureté de M. Paupe ? Ou bien, cherchait-il, dans ce masque livide, la vision inconnue de son père mort ?

Marcienne le contemplait dans sa contemplation, et se défendait, comme d'une joie, de la reconnaissance qu'elle sentait en elle.

Leurs yeux finirent par se rencontrer. Ils étaient au même point remplis de larmes.

— Merci ! dit Léo en secouant la tête, et en regagnant la boutique.

— Merci, dit Marcienne en le reconduisant.

Sur le seuil de la chambre, Léo eut une tentation très-grande de sauter au cou de la jeune fille ; quant à Marcienne, elle l'accompagna jusqu'à l'établi, pour donner un baiser à Diane, au risque de la réveiller.

Quand madame Gautier revint pour la veillée, Léo, resté dans l'obscurité, était couché, près de sa sœur. Il ne faisait aucun mouvement. On put croire qu'il était endormi. Mais il s'était promis de ne pas dormir, non qu'il eût peur de voir, en rêve, les morts lui apparaître, mais uniquement parce qu'il voulait faire également sa veillée ; parce qu'il trouvait bien de s'associer de loin, à travers la porte, à cette garde du petit Maximilien, malgré Marcienne, et surtout malgré M. Paupe.

La porte de la chambre funéraire était restée entre-bâillée.

Madame Gautier, qui avait apporté des flambeaux en cuivre, et des bougies, pour installer un luminaire, un petit pot d'eau bénite puisée à l'église, et un crucifix en plomb colorié, arrangea une petite chapelle sur la commode, à côté du lit, et procéda ensuite rapidement à la toilette dernière du petit mort.

Léo ne perdit rien de ces préparatifs. Il entendit aussi le tailleur sortir à diverses reprises de sa chambre pour y rentrer, après quelques

pas devant cette chapelle qui l'offusquait. Il eût mieux aimé certes la nuit noire autour du lit ; il voyait trop maintenant l'enfant glacé, dans une attitude de poupée, de momie blafarde. Puis sa douleur sincère se refusait à la dévotion banale de la couturière.

— Toutes vos prières, — s'écria-t-il une fois, — c'est de la pluie après la gelée ! Est-ce que vous espérez un miracle ?... Va, Marcienne, il n'a pas besoin qu'on demande pardon pour lui ! Qu'est-ce qu'il a jamais fait de mal, ce pauvre petit ? Était-ce sa faute s'il était infirme de corps et d'esprit ?

La voix de Paupe se mouillait. Il alla essuyer ses yeux dans sa chambre, y reprendre de l'énergie et de la colère.

Paupe revint avec un grondement de dogue, et, criant pour être plus sûr de parler :

— Moi, dit-il, qui ne voulais pas l'envoyer dans une maison de santé, cet innocent, afin de le mieux soigner ici ! j'ai été bien avisé ! Il y a pourtant des maisons pour les enfants, pour les orphelins comme pour les malades. Il fallait y mettre mon fils, ou bien y envoyer les enfants des autres ! J'ai été bien sot ; je l'ai tué, et pour qui ?

Marcienne fit un geste timide de protestation.

Paupe reprit en s'avançant vers elle :

— Oui, tu ne diras pas le contraire ! ils lui ont pris sa part d'air, de lumière, comme ils lui ont pris son lit. Et toi, tu le soignais moins ; tu faisais moins attention à lui ; tu t'occupais plus des autres !

Marcienne, sous la dureté de ce reproche, joignit les mains, et regarda son père avec un tel air de pitié qu'il eut honte de son injustice, et que, d'une langue épaissie par l'ivresse des larmes filtrant à l'intérieur, il dit :

— Je ne t'accuse pas. Tu es trop bonne ! tu crois que tu peux suffire à tout ! Tu vois le contraire aujourd'hui. Mais je ne veux plus de cela. Tu vivras désormais pour toi, pour toi seule ; et moi, je te regarderai vivre ; je m'assurerai que tu fais tout ce qu'il faut faire pour vivre ; cela vaudra mieux pour moi que de regarder mourir... Ta mère ! ton frère ! Ah ! je voudrais que ce fût maintenant mon tour !

Madame Gautier voulut intervenir :

— Vous avez tort, monsieur Paupe, vous affligez votre fille, et cela ne répare rien !

Paupe regarda la couturière avec étonnement, puis avec soumission. Il reprit d'une voix plus douce :

— Vous êtes heureuse, vous, madame Gautier !

— Oh ! j'ai eu mes deuils, comme une autre ; je suis veuve !

— Oui, mais votre fille vous donne de la joie. Elle rit, elle chante ; elle ne vous entretient pas dans des idées tristes ; elle prend de la santé avec de la gaieté. Elle ne fait pas de votre maison un hospice d'enfants trouvés !

— Papa ! s'écria vivement Marcienne, en regardant du côté de la boutique.

— Est-ce que je mens ?

— Ne comparez pas ma fille à la vôtre, monsieur Paupe, — répliqua madame Gautier, sans se douter des sentiments douloureux qu'une pareille comparaison suscitait dans le cœur de Marcienne, — Rose est gentille, mais ce sera toujours une étourdie ; tandis que Marcienne est déjà une femme, et une femme de grand courage ! Il y a bien des riches qui en souhaiteraient une pareille pour leur fils ! Vous verrez que vous en serez fier un jour ! Moi, je vous dis qu'il est impossible qu'elle ne vous porte pas bonheur, plus tard !... Tandis que moi, j'aurai peut-être besoin de bien surveiller ma fille !

La couturière n'acheva pas ; Marcienne redoutait maintenant des éloges.

— Papa a raison, dit-elle, je ne sais pas l'égayer ; mais ce n'est pas ma faute... Je ne peux pas !

Elle suffoquait ; malgré sa volonté de ne pas pleurer, elle put dire encore :

— C'est pour cela que j'ai demandé à Rose de venir amuser les enfants.

— Il n'y a plus d'enfants à amuser ici, répondit Paupe en étendant la main vers le lit de Maximilien ; il n'y en aura plus demain !

— Chut ! papa...

Marcienne épouvantée, se leva, et se mit entre son père et la porte, pour intercepter les menaces :

— S'il entendait ! dit-elle.

Elle ne songeait qu'à Léo ; et Léo n'avait rien perdu de cette scène. La tête tendue, les yeux ardents, il écoutait, avec une moue menaçante, quand c'était la voix grondeuse de Paupe qui se faisait entendre, avec un sourire, quand c'était la voix de Marcienne.

La couturière pendant une absence du tailleur, dit à demi-voix à la jeune fille :

— Il y a, malgré tout, du vrai dans ce que dit votre père. C'est une grosse charge que ces deux enfants !

Marcienne ne répliqua pas.

— Est-ce que les parents n'offrent pas de payer pour eux ?

— Si ; mais papa ne veut rien recevoir.

— Les garderez-vous longtemps encore ?

— On attend leur grand-père, répondit Marcienne en soupirant.

— Ce ne sera pas malheureux !

Marcienne baissa la tête.

Léo crispait ses poings, à ce souhait charitable ; il se cramponna à l'établi, en se penchant tout à fait au risque de tomber, avec un battement de cœur terrible, pour entendre la réplique de Marcienne.

Mais Marcienne ne répliqua pas.

Et Léo, qui ne pouvait voir le regard de son amie, le douloureux sourire qu'elle opposa à cette compassion injurieuse, put croire qu'elle ratifiait les paroles de madame Gautier.

Vers le matin, Léo entendit que Marcienne allait venir dans la boutique pour allumer le poële. Il ferma les yeux, et feignit de dormir.

La jeune fille prépara doucement le feu, et, le feu allumé, s'avança jusqu'à l'établi ; là, elle se pencha pour écouter si elle n'avait pas interrompu le sommeil des enfants et si leur petit ronflement accompagnait celui du poêle.

La tentation fut trop forte pour Léo ; il jeta ses bras autour du cou de Marcienne, l'attira à lui, l'embrassa bien fort, enfonçant sa bouche dans ses joues et lui dit tout bas avec une effusion naïve :

— Je vous aime bien, vous, je voudrais être votre frère pour remplacer l'autre...

Marcienne, confuse, enivrée, eut la force de

ne pas pousser un cri : mais elle se dégagea, et mit la main sur la bouche de Léo.

Cet embrassement la terrifiait, en lui révélant que Léo n'avait sans doute pas dormi, qu'il avait entendu son père, et en lui rappelant qu'elle aussi, le premier soir de l'entrée dans la maison, elle avait fait un rêve de fraternité pareil à celui de Léo.

Hélas ! le ciel l'avait-il punie de ce rêve-là, en frappant son petit frère ? En tout cas, elle sentait un remords de ce baiser qui pouvait lui mettre un peu de douceur dans l'âme, quand elle voulait si sincèrement être tout entière à son deuil !

Elle retourna bien vite à la chambre mortuaire ; et, comme cette fois elle avait laissé une lumière dans la boutique, elle ferma la porte sur elle, puisque Léo ne courait plus le risque d'être réveillé !

## XX

### LA CAGE VIDE

La douleur est un spectacle, et celui qui le donne n'est pas toujours dépourvu d'un secret sentiment de vanité d'artiste.

Il était impossible d'être plus sincère que M. Paupe dans son chagrin ; mais la colère qui se mêlait à son désespoir et le faisait fermenter, aidait aussi à le corrompre ; après l'explosion du soir, l'agitation de la nuit, le tailleur attendit, vers le matin, les condoléances des voisins, avec une certaine impatience, aiguisant au dedans de lui, malgré lui, les réponses hargneuses par lesquelles il les repousserait.

L'orgueil de son chagrin subit un échec con-

sidérable. Les gens du village, surtout les voisins qui connaissaient l'état d'infirmité et presque d'imbécillité de Maximilien, ne s'associèrent que très-légèrement à la douleur du père.

Le pauvre petit ne manquerait à aucune nomenclature essentielle ; il ne comptait ni parmi les beaux enfants, ni parmi les écoliers. Il n'était l'ami, l'émule, l'objet de jalousie ou d'espérance de personne.

Les commères qui portaient intérêt à Marcienne, étaient tentées de la féliciter de ce qu'elle n'allait plus avoir le souci perpétuel de cet enfant pâle, qui pouvait doublement porter préjudice à sa sœur, soit par une contagion réelle, soit par l'influence d'une comparaison qui eût fait calomnier la pâleur de Marcienne.

Parmi les hommes, quelques-uns, sous prétexte de virilité, ne cachaient pas leur indifférence ; d'autres, par bonté, rabrouaient le tailleur.

— Qu'est-ce que vous diriez donc, voisin, si vous perdiez votre fille ?

— Ce serait un plus grand malheur encore ; mais celui-ci est bien rude !

On haussait les épaules, par pitié pour l'erreur, et non pour les larmes de ce père aveuglé. Il ne se trouva pas, dans tout le village, une

âme naïve pour s'associer complétement à son deuil ; et si, dans la première partie de la journée, la surprise donna une contenance embarrassée, incertaine, à ceux qui apprenaient brusquement la nouvelle, ce semblant d'émotion se dissipa bien vite. Dans la seconde partie du jour, il arriva que des voisins vinrent, comme d'habitude, voisiner, sans plus s'occuper de ce petit mort, au chevet duquel on faisait la dépense de deux bougies, que s'il n'eût jamais vécu.

Paupe eut grand'peine à dissimuler son désappointement.

Il prit un peu plus en haine le genre humain. Il regardait, avec des yeux féroces, les pères qui lui parlaient, le sourire aux lèvres, de cette prétendue libération ; il rongeait ses poings pour n'en pas frapper les commères qui dissertaient sur la couleur du petit garçon, qui se demandaient s'il était changé, en portant elles-mêmes dans leurs bras, ou en conduisant par la main, un enfant du même âge.

Il songea d'abord à s'enfermer dans sa chambre, mais le bruit des caquets l'y poursuivait ; on demandait à le voir ; on avait une sollicitude avide de faire preuve d'indifférence. On se refusait à croire qu'un homme de sa trempe s'absorbât dans une désolation si féminine ; et lui,

pour confirmer que la trempe était solide, finissait par se montrer.

Il aima mieux sortir de chez lui, errer dans le village, affronter l'insensibilité brutale de la nature.

D'ailleurs, Diane et Léo, par une magie atroce de l'hiver qui, filtrant à travers la porte incessamment ouverte, leur colorait vivement les joues, lui paraissaient particulièrement beaux, vivants, intelligents, ce jour-là.

Il ne pouvait pas s'approcher de Marcienne, sans les heurter, sans voir leur compassion ingénue le provoquer.

Sa fille, le seul être qui le comprît, et qui eût pu le venger, s'associait à la fatalité, en protégeant ces deux enfants. Il ne songeait pas à maudire Marcienne, ni à l'attrister davantage; alors, il se chassa lui-même, et lui seul, de chez lui; et jusqu'au soir, il rôda dans le pays.

Il fit une longue station au cimetière, avec le sacristain; il choisit une place, tout près du tertre gercé où madame Paupe attendait ses enfants; il voulut voir bêcher la terre; il s'assura que c'était une partie neuve du cimetière; que Maximilien serait seul; et quand il n'eut plus de prétexte pour rester là, il monta dans la forêt, en passant devant le château vide et mort contre lequel il frotta son deuil irrité, comme

pour faire se lamenter, dans l'âpre vent qui soufflait, le deuil des d'Arsonval qui eût vengé le sien.

Quand il fut dans les bois, il se roula dans les feuilles séchées et se satisfit de pleurer, avec des imprécations contre ceux qui ne pleuraient pas.

Il rentra tard chez lui, fit le tour du jardin et s'enferma dans sa chambre. Il n'en sortit que le matin, quand il entendit que le menuisier du pays était là.

Il renvoya Marcienne, presque brutalement, hors de la chambre mortuaire.

— Tu l'as assez vu, dit-il d'un air de reproche et de menace; c'est à mon tour maintenant.

Marcienne se soumit sans protester.

Resté seul avec le menuisier, Paupe prit son enfant, et le coucha doucement dans son dernier lit; il voulut ensuite enfoncer lui-même les premiers clous, sans frapper trop fort, sans secousses qui eussent fait tressauter le petit corps. L'exemple donné, il surveilla le menuisier, et lorsque celui-ci eut frappé son dernier coup de marteau, Paupe le remercia avec effusion, s'assit à terre, à côté du cercueil, et ne pouvant plus embrasser que les planches, y colla ses lèvres.

Le curé avait libéralement préparé des funé-

railles qui excédaient la demande du tailleur. Mais Paupe ne se fâcha pas de ce luxe ; il acceptait cette soumission de l'Église à sa douleur ; il recevait comme un hommage ce surcroît de cérémonial qui n'était peut-être pas pour lui, qui s'adressait peut-être au petit comte d'Arsonval, obligé de suivre l'enterrement d'un petit paysan.

Paupe eut le soupçon de son erreur (et le soupçon, chez lui, allait vite à la certitude) quand, au moment de la levée du corps, de la mise en rang du cortége, le curé indiqua d'un geste que la première place en tête devait être réservée à Léo et à sa sœur.

Le tailleur eut un mouvement d'impatience :

— Leur place n'est pas là ! dit-il, les dents serrées.

Marcienne les prit chacun par une main.

Paupe regarda sa fille :

— Je te défends de les emmener !

Marcienne, que les deux nuits de veille et deux jours d'angoisse rendaient bien pâle et presque chancelante, essaya de parler.

Paupe la prévint :

— Ils resteront ici ; je le veux !

— Seuls ? demanda doucement Marcienne.

— Oui, seuls ! — répliqua le tailleur avec férocité. — Ce ne sera pas long.

Marcienne avait peur du scandale. Les gens du village, entrés dans la boutique et dans la chambre, assistaient avec un commencement de curiosité maligne à ce débat.

La jeune fille céda.

— C'est vrai ! — dit-elle, — ils sont en trop grand deuil pour venir.

Elle abandonna la main de Diane ; mais elle eut de la peine à quitter celle de Léo qui restait soudée à la sienne.

— Au revoir ! murmura-t-elle avec une supplication tendre.

Léo répondit faiblement :

— Adieu !

Et il se recula, en entraînant sa sœur à l'écart.

Marcienne ne vit que le mouvement d'obéissance de Léo ; elle n'entendit pas ses paroles.

Le convoi se mit en marche pour l'église et le cimetière.

Le curé, que la raison invoquée par Marcienne embarrassait, ne protesta pas contre l'exclusion du jeune comte d'Arsonval.

Paupe marchait à côté de Marcienne, tête basse, les sourcils froncés, les yeux presque fermés, rabattant ses paupières comme un couvercle de tombe sur son deuil concentré, n'empruntant, ni ne prêtant rien à cette pompe

extérieure qu'il subissait comme une tyrannie sociale de plus.

Il ne regarda devant lui, et au-dessus de lui, que lorsque la dernière pelletée de terre gelée eut été jetée sur le petit cercueil qu'il avait entendu grelotter pendant quelques minutes, et à l'avertissement de Marcienne, qui lui dit :

— Papa, il faut rentrer !

— Rien ne presse.

La jeune fille l'attira doucement par le bras :

— Viens, papa !

— Personne ne nous attend !

— Tu te trompes.

Le tailleur voulut sa dégager ; mais Marcienne le tenait bien

— C'est vrai ! — murmura-t-il ; — les enfants étrangers ne peuvent pas attendre, quand je pleure mon enfant !

— C'est la première fois que je les laisse seuls, — dit Marcienne ; — et puis je suis bien lasse !

— Est-ce une raison pour être impatiente de te fatiguer encore ?

— Ce n'est pas de la fatigue cela !

Elle eut un éclair qui, dans d'autres temps, eût ressemblé à un sourire.

— Eh bien, rentrons ! — dit brusquement le tailleur, — aussi bien...

Marcienne s'inquiéta de cette brusquerie et

de la menace contenue dans ces paroles inachevées :

— Si c'est pour leur faire peur que tu rentres, laisse-moi revenir seule.

Elle quitta le bras de son père. Il la reprit :

— Peur ? Je ne peux donc pas m'empêcher de faire peur ?

— Si, en ne t'empêchant plus d'être bon !

Paupe marcha pendant deux minutes, en silence ; puis, ralentissant son pas, et d'une voix contenue ;

— Écoute, fillette, tu n'es pas raisonnable ! Tu ne changeras jamais rien à des idées qui sont dans mon sang, et ne mourront que quand tu m'auras conduit là, entre ta mère et ton frère : et cependant tu me fais toujours agir contre mes idées... J'en souffre ! C'est de là que vient ma colère. Mettons-nous d'accord ; veux-tu ?

— Oui, papa.

Marcienne donna un regard tendre à son père, autant pour le rassurer, que pour obtenir de lui qu'il se remît en route ; car il venait de s'arrêter, pour mieux ponctuer son interrogatoire :

— Ainsi, c'est convenu, tu ne me contrarieras plus ?

— Non, non, répéta Marcienne, moins alar-

mée des paroles de son père, que du retard qu'elles causaient.

— Vois-tu, ma fille, c'est un rude avertissement que nous venons de recevoir ; je veux que ce soit le dernier.

Marcienne ne comprenait pas, ou ne voulait pas comprendre ; elle regarda le tailleur avec ses grands yeux battus, dont les paupières étaient rougies, et, d'une voix singulièrement grave :

— Qui donc nous avertit, papa ?

Le tailleur ne répondit pas à la question, au moins directement ; il continua :

— Nous nous sacrifions à des égoïstes. C'est dans la destinée des Paupe. Mais il y a une limite. Je ne te fais pas de reproches. Je t'ai dit, l'autre nuit, des choses dures ; je ne t'en dirai plus. Tu as cru bien faire ; et moi, pour ne pas te contrarier, j'ai mal fait ?

— Toi ? quand donc ?

Paupe doubla le pas, en frappant du pied, comme s'il eût franchi et piétiné un argument :

— Oui, — reprit-il avec un peu plus de véhémence, — il y a des égoïstes dans le monde ; il n'y a que cela. Je veux que nous devenions égoïstes aussi, entends-tu ? Je veux l'être pour toi ; je veux que tu le sois pour moi. Je manquerais à la mémoire de ta mère si je te laissais te consu-

mer pour les autres ; je sais bien ce que le médecin m'a dit !... Nous ne sommes plus que deux de la famille. Restons nous deux, seuls !

— Tout seuls, papa ? dit Marcienne avec inquiétude, en regardant au loin la maison que l'on apercevait, au bas de la rue.

— Sais-tu ce que l'on dirait ? — continua Paupe en se laissant un peu entraîner, — que je suis un mauvais père.

— Oh ! non ; on ne dira jamais cela.

— Les vrais pères, ce sont ceux qui ne songent qu'à leurs enfants, qui ne voient que leurs enfants, et qui leur sacrifient tout. Comme le comte d'Arsonval ! Avant de partir, il a cherché dans le pays un niais pour consentir à héberger, à nourrir, à soigner ses enfants ; et il l'a trouvé !

— Le pauvre homme ! Il est mort sans les embrasser ! soupira Marcienne.

— L'autre soir, j'ai embrassé Maximilien, — repartit Paupe d'un ton farouche ; — et cela n'a pas attendri la mort.

— Le comte a bien fait d'avoir confiance en nous !

— Oui, mais j'aurais dû refuser.

— Que seraient-ils devenus ?

— Ce qu'ils vont devenir. Ils iront coucher ce soir chez madame Gautier ; je lui donnerai tout

l'argent de ce M. Sainton. Encore un égoïste, celui-là, qui a craint d'ajouter à sa besogne une tutelle qui lui revenait de droit ! madame Gautier leur fera payer pension... Elle est mieux logée que nous. Rose les amusera... Et nous, dans notre vieille maison, nous pourrons du moins avoir du chagrin, à nous deux, tout seuls, tout à notre aise, sans être obligés, moi de faire peur, et toi de faire semblant de sourire !

Marcienne laissait passer ce flot longtemps retenu. Elle ne répliquait pas ; à quoi bon ? Elle avait trop de choses à dire.

Elle était pénétrée de la tristesse vraie qu'elle sentait dans les paroles de son père. Elle craignait de l'irriter. On n'était plus qu'à cinquante pas de la maison ; elle aurait bien le temps de le forcer à se contredire, quand ils seraient rentrés, quand elle aurait revu Léo et Diane qui étaient seuls, depuis près de deux heures. Elle avait hâte de les retrouver ; il lui rendraient la force ; ils lui suggéreraient de bonnes raisons, meilleures que toutes celles qu'elle avait dans le cœur.

Rose l'avait peut-être devancée auprès des enfants, et les amusait peut-être !

Elle se mit à marcher très-vite, tirant le tailleur par le bras.

— Est-ce que cela ne te semble pas juste ? dit

M. Paupe en se cambrant un peu pour résister.

— Si nous allions trouver une lettre annonçant le retour de leur grand-père? répondit Marcienne.

— Tu oublies que M. Sainton nous a parlé d'un nouveau retard.

— Il le suppose, papa. Mais quand il s'agit de venir au secours de deux pauvres petits enfants, on va bien plus vite qu'on ne l'avait dit; on se hâte de toutes ses forces!

Marcienne, tout en parlant, se hâtait aussi, déracinant à chaque pas le tailleur, qui paraissait tenir à convaincre sa fille avant de rentrer.

Ils étaient arrivés à dix pas de la maison.

Marcienne quitta le bras de son père, oublia sa lassitude, et courut. Elle poussa la porte, et disparut dans l'ombre de la boutique, tandis que Paupe s'arrêtait une dernière fois, pour s'armer tout à fait, pour prendre l'air inflexible qu'il s'était juré d'avoir.

Au lieu de reparaître, en tenant Léo et Diane par la main, comme le prévoyait le tailleur, Marcienne revint toute seule, pâle comme l'enfant qu'on avait laissé au cimetière.

Elle essaya d'appeler, de crier ; elle n'en eut pas la force. Elle s'appuya lourdement, comme

un corps qui tombe, au chambranle de la porte, les bras réunis par les mains croisées et tendues en avant. Ses yeux avaient une épouvante si visible que Paupe l'eut rejointe en trois enjambées.

Il la soutint, la souleva, la porta à l'intérieur vers une chaise, tout en regardant autour de lui, menaçant et terrifié, pour voir l'ennemi ou le monstre qui épouvantait ainsi sa fille.

Marcienne pouvait mourir, mais non s'évanouir, d'un coup porté au cœur.

Elle montra la porte de la chambre du fond restée ouverte, et, d'une voix étranglée :

— Partis ! ils sont partis !

Paupe eut un sursaut d'incrédulité.

Comme Marcienne se levait pour recommencer la recherche qu'elle avait faite dans un éclair, il lui prit la main, et s'avança avec elle.

La chambre du fond était déserte.

Paupe et Marcienne passèrent dans la chambre du tailleur, qu'ils trouvèrent également vide. Ils ouvrirent une sorte de cabinet bas et noir, qui servait de grenier, de débarras, et le fouillèrent.

Paupe alla dans le jardin, appela à plusieurs reprises Léo et Diane, pendant que Marcienne rentrait dans la boutique qui n'avait pas de cachette.

Là, le courage lui manqua. Elle tomba sur une chaise, écrasée, étourdie, ne soupçonnant rien, ne supposant rien ; voyant seulement poindre, grandir, s'étaler devant elle et emplir la chambre, une tache noire, immense, un deuil, béant comme un gouffre, prêt à la saisir.

— Partis ! partis ! répétait-elle.

Paupe revenait du jardin :

— Ils me payeront cela ! dit-il, en agitant le poing. Puis, son regard furieux, qui errait autour de la pièce, s'arrêta tout à coup sur l'établi, où une feuille de papier blanc semblait mise en évidence.

— Qu'est-ce que cela? dit le tailleur.

Marcienne entendit, se redressa, et, devançant son père, se jeta sur cette feuille.

C'était une page déchirée du cahier dans lequel Léo faisait ses devoirs. Elle était mise là, légèrement soulevée par un livre, pour être aperçue tout de suite, quand on entrerait.

Marcienne s'y prit à deux fois, pour lire les trois lignes d'une écriture d'écolier, qui y étaient écrites. Elle avait un voile devant les yeux. L'écriture était pourtant bien grosse, mais chaque lettre, moulée à part, semblait un hiéroglyphe spécial. Il fallait un peu de réflexion pour lier ensemble ces lettres isolées, et en composer des mots.

Marcienne devina, plutôt qu'elle ne déchiffra l'écriture.

Voici les lignes dont son cœur eut la révélation :

« Adieu, mademoiselle Marcienne ! Je vous » aime bien, vous; Diane aussi. Nous ne pleu- » rons pas. Ne pleurez pas ! »

Et plus bas, en post-scriptum :

« Ceci est pour vous. »

Marcienne, après avoir épelé ce billet, le relut à haute voix.

Elle porta, par un geste fiévreux, le papier à sa bouche, pour y prendre le baiser qu'elle y voyait déposé pour elle. Mais ce n'était pas seulement un baiser que Léo lui léguait.

Une bague, un gros diamant, qu'elle n'avait pas vu, était posée sur le coin de la lettre, et roula sur l'établi.

Paupe poussa un cri formidable et se précipita sur le bijou :

— Volé ! ils m'ont volé !

Il courut à sa chambre, et s'aperçut alors que son armoire à laquelle il laissait la clef d'ordinaire, était ouverte. Le dépôt du comte d'Arsonval et l'argent de M. Sainton, mis en réserve, avaient disparu.

Tremblant de fureur, il revint dans la boutique. Déjà Marcienne, qui avait plié le papier, et l'avait posé dans sa poitrine, était sur la marche de la porte.

— Où vas-tu ? vociféra M. Paupe.

Elle n'avait pas la force de parler.

Elle ouvrit la bouche, fit un geste, en montrant la rue.

— Reste ! — lui dit son père. — J'y vais, moi !

Marcienne secoua la tête, et le regarda affolée, pour lui demander, à son tour, où il irait.

— On a dû les voir sortir, passer ; j'interrogerai, — reprit le tailleur ; — je ferai courir dans tous les sens.

Marcienne posa ses deux mains sur sa poitrine pour y étouffer sa douleur, le spasme qui l'empêchait de parler ; et, faisant un effort prodigieux :

— Non, dit-elle, ne demande rien ! Il ne faut pas que l'on sache cela !

— Pourquoi ?

— Oh ! si on le savait, que dirait-on de nous ?

— J'entends qu'on sache, au contraire, que ce sont des ingrats ; qu'ils m'ont volé ; on les rattrapera.

— Où sont-ils ? où sont-ils ?

Marcienne se tordait les bras.

— Ils ne sont pas loin, sois-en sûre, — répliqua

M. Paupe, effrayé de l'état de sa fille. — S'ils ne sont pas cachés ici, ou chez les voisins...

Marcienne renouvelait par un mouvement de tête son doute, sa dénégation.

— Je parierais, — reprit tout à coup le tailleur, qu'ils sont chez madame Gautier. — Rose sera venue les chercher.

Marcienne poussa un faible gémissement dans lequel se mêlaient une espérance et une douleur. Elle s'appuya au mur et se souleva le corps, de l'élan de son âme, pour sortir.

— J'y vais, dit résolument Paupe, qui eut dans les yeux le rayonnement d'une conviction absolue, par laquelle il rachetait des torts possibles.

— J'y vais aussi ! balbutia Marcienne.

— J'aurai plus tôt fait d'y courir seul, reprit le tailleur redevenant tout à fait paternel.

Il l'enveloppa de ses bras et la reconduisit à sa chaise.

La pauvre enfant n'avait plus la force de lutter. D'ailleurs, elle ne voulait pas retenir son père.

— Va ? murmura-t-elle.

Paupe, qui avait boîté en revenant du cimetière, ne boîta plus en prenant sa course. Il s'élança dehors, en tirant violemment la porte ; s'il eût osé, il eût enfermé Marcienne à double

tour ; sa maison gardait si mal les enfants ! et le vent de la mort ou de l'hiver, ouvrait si facilement cette porte mal close !

Marcienne restée seule se souleva, et se traîna jusqu'à la chambre du fond. L'espèce de petit autel qu'on avait dressé sur la commode près du lit funéraire était encore en place. Le crucifix de plomb n'avait pas été rendu. Le lit d'où le petit mort avait été retiré pour être couché ailleurs était dans le même état que le matin. Marcienne s'abattit sur ses deux genoux, et à demi couchée sur le petit lit, les mains jointes, les yeux suppliants levés vers le simulacre colorié que sa foi transfigurait :

— Rendez-les moi, mon Dieu, — dit-elle, — vous qui m'avez pris mon petit frère, ou faites-moi la grâce de mourir tout de suite, si je ne dois plus les revoir.

## XXX

### AU VOLEUR!

Dans la rue, tout en marchant très-vite, Paupe réfléchissait.

Marcienne avait raison ; il ne fallait pas annoncer tout haut, ni tout de suite, la fuite des enfants.

On ne manquerait pas d'accuser la dureté du tailleur, et de se demander ce que devenait la vieille loyauté des Paupe, puisque celui-ci n'avait pas su veiller sur le double dépôt qu'il avait si fièrement accepté.

Le tailleur était aussi furieux du départ de l'argent et des bijoux, que de celui des enfants. Sa probité étroite était aussi compromise que

sa dignité. Il avait souhaité d'être débarrassé de Léo et de Diane, mais par un libre accord. Quant à l'argent et aux bijoux, il se fût volontiers, Shylock de lui-même, enlevé de la chair sur la poitrine, pour en rendre le poids, au défaut de la valeur.

A mesure qu'il marchait, il se fortifiait dans l'idée que les enfants étaient réfugiés chez madame Gautier.

Rose les avait attirés sans doute, et la couturière, qui était une femme obligeante, en même temps qu'une femme habile, avait compris l'avantage qu'elle pouvait tirer de ces enfants dont le tailleur se souciait peu. Elle n'était pas liée par un point d'honneur particulier, par la fierté d'une haine spéciale comme lui, elle pouvait tirer un bon bénéfice de cette hospitalité.

Elle avait, à cet égard, adressé des questions subtiles à Marcienne.

Eh bien, puisqu'ils étaient chez madame Gautier, pourquoi n'y resteraient-ils pas ? Marcienne se résignerait à les avoir moins près d'elle, les sachant dans le même village ; on comprendrait dans le pays qu'après son nouveau deuil, et avec la mauvaise santé de Marcienne, il se fût débarrassé d'une tâche si lourde.

Tout serait bien ainsi.

Pourtant l'émotion extraordinaire de sa fille,

l'obstination qu'elle montrait en toute circonstance à persévérer dans sa maternité, la peur que cette translation de tutelle ne portât à Marcienne un coup funeste, les influences de cette journée de deuil, des deux journées lugubres qui l'avaient précédée, son dépit d'être défié, joué par des enfants, sa lassitude de toute chose, et un peu de remords, rallumaient bien vite en lui une inquiétude qu'il avait cru calmer, une colère qu'il jurait de satisfaire, une haine qu'il avait tenté secrètement d'abjurer, et qui lui paraissait légitime ou fatale, puisque c'étaient toujours ces orphelins qui dérangeaint et qui empoisonnaient sa vie.

A la porte de madame Gautier, Paupe essaya de se composer une physionomie. Il respira bruyamment, passa sa main rude sur sa barbe hérissée, secoua ses habits de deuil qui étaient aussi ses habits de fête, les remit dans leurs plis, et, croyant avoir fait suffisamment la toilette de sa sauvagerie, entra avec calme.

La couturière dînait avec sa fille et deux ouvrières. L'enterrement l'avait mise en appétit, et Rose riait très-fort, quand le tailleur ouvrit la porte.

Les enfants n'étaient pas là. Paupe les réclama cependant, comme s'ils avaient pu se trouver dans une autre chambre.

Madame Gautier ne les avait pas vus, et Rose devait précisément aller jouer avec eux, dans l'après-dîner, car on pensait bien que Marcienne et son père avaient besoin de repos.

— C'est vrai, dit le tailleur qui eut de la peine à dissimuler son désappointement derrière sa lassitude et son chagrin.

— Voulez-vous que Rose aille les chercher dans le pays, et vous les ramène ? demanda madame Gautier obligeamment, la bouche pleine et le cœur ouvert.

— Non, merci ! — répondit précipitamment le tailleur. — Ils sont probablement déjà de retour. En passant, j'avais cru, de loin, les voir entrer ici. Marcienne m'attend.... Adieu ! c'est inutile d'envoyer Rose aujourd'hui.

Paupe fit bonne contenance ; mais, dans la rue, il se sentit frappé par un afflux rapide du sang au cerveau.

L'air froid lui donna le vertige, et la terreur qui glaça ses veines ajouta à la congestion.

Il s'appuya au mur comme un homme ivre.

— Où sont-ils ? se demanda-t-il quand il put formuler une pensée.

Le soupçon d'une sorte de spéculation, de piége de la part de l'huissier Herluison, lui traversa l'esprit ; mais ce fut un éclair. Les enfants ne connaissaient pas l'huissier. L'huissier

ne se serait pas permis de fouiller dans son armoire, d'emporter l'argent et les bijoux. D'ailleurs, le mot d'adieu de Léo était un acte spontané qui devenait clair ; ils étaient en fuite! Ils avaient horreur de sa maison, de lui! Ils avaient été effrayés de ses menaces. Ils avaient dit adieu à Marcienne ; mais à lui, qui les avait reçus, malgré sa haine, qui les avait gardés, ils n'avaient rien laissé ; ils l'avaient dédaigné, méprisé, volé, et maudit!

Cela lui était bien égal, après tout, d'être haï de ces enfants ! Mais Marcienne mourrait de leur départ, comme le petit Maximilien était mort, selon Paupe, des soins qu'on leur donnait et dont on lui faisait tort.

Où étaient-ils ? Où les chercher, ces voleurs qui lui emportaient la vie de sa fille, son honneur ?

Ah ! s'il les retrouvait bien vite, quels reproches il leur adresserait ! C'était une leçon formidable à donner à ce futur comte, à ce petit fils d'aristocrate. Oui, mais s'il ne les retrouvait pas ?

A cette pensée, Paupe serrait les dents, crispait les poings, et regardait avec rage le ciel gris, le village, où toutes les maisons avec leurs fumées montant dans le ciel, semblaient se réjouir et continuer la fête de Noël.

On pouvait croire que devant chaque foyer dont on voyait la lueur sur les vitres, une famille heureuse, des enfants en gaieté achevaient les reste du festin de la veille ; et lui, le père sans enfants, le tuteur sans pupilles, il passait en courbant le front dans la rue déserte, se hâtant de regagner sa maison froide et vide, où Marcienne l'attendait, dans le délire d'un désespoir qu'il ne pourrait calmer.

Il marchait, par grandes enjambées, soufflant comme un soufflet de forge, dévorant des yeux les seuils des maisons, les coins faits par des amas d'arbres, devant les habitations de sabotiers. Quand il suffoquait trop, il s'arrêtait et contemplait alors, au-dessus du village, dans les premières pentes de la montagne, le château d'Arsonval, lugubre, fermé, mais démasqué de toutes parts, et qui lui demandait avec un air de froideur insolente, ce qu'il avait fait du petit comte et de la petite comtesse, dont lui, manant, il avait si témérairement accepté la garde : tandis que la forêt, enveloppant l'horizon, se détachant violette sur un ciel de marbre, le menaçait avec ses rameaux desséchés, lui demandant compte du nom de Paupe qu'il voulait porter si fièrement, et qu'il avait si sottement compromis.

Dans quel état Paupe allait-il retrouver Marcienne ? Que lui dirait-il ? Devant sa porte, il

s'arrêta pour délibérer, et fut surpris de sentir que la sueur lui coulait du front, bien qu'il grelottât.

A quoi bon chercher un mensonge ? Marcienne ne pouvait pas être trompée.

Il ouvrit la porte lentement, mais, sur la première marche du seuil, il se tint tout à coup immobile, stupéfait.

Marcienne était transfigurée. Débarrassée des habits de deuil qu'elle avait pris le matin, ne gardant qu'une jupe noire, elle était enveloppée d'une espèce de limousine, dont le capuchon, rabattu sur sa tête, mettait une ombre sur sa pâleur, et, la coupant par le milieu, la rendait plus énergique.

Ses yeux brillaient extraordinairement. Elle avait échangé ses souliers de cérémonie contre des sabots pour pouvoir mieux marcher : droite, légèrement adossée au poêle, les mains croisées sur sa poitrine, et ne paraissant garder aucune trace de son accablement, le regard fixe, les lèvres serrées sur les dents, elle attendait son père.

Paupe ne trouva plus les mots du préambule qu'il venait d'improviser; et, après une hésitation d'une seconde :

— Ils ne sont pas chez madame Gautier.

— Je le pensais bien!

— Ah !

— Partons !

Marcienne dit cela de la voix qu'elle prenait quand elle voulait être obéie, sans réplique.

Cependant Paupe lui demanda :

— Tu as appris quelque chose ?

— Oui.

— Il est venu quelqu'un ?

— Non.

— Alors tu supposes ?

Tout en se hasardant à faire ces questions, le tailleur reculait devant sa fille ; il fut bientôt dans la rue.

Marcienne, qui sortait la dernière de la maison, s'apprêtait à donner un tour de clef au volet supérieur de la porte pendant son absence ; puis, une réflexion, une précaution maternelle la fit changer d'idée.

— Ils n'auraient qu'à revenir avant moi, murmura-t-elle.

— Il n'y a plus rien à voler ! ajouta Paupe, pour se venger du secret que lui gardait sa fille.

Dans le milieu de la chaussée, quand Marcienne, qui ne voulait pas faire une bravade de son énergie, eut saisi le bras de son père pour s'y appuyer, et pour mieux régler sans doute leur marche, Paupe reprit un peu d'audace.

— Où allons-nous ? demanda-t-il.

— Sur la route de Troyes.

— Qui te fait croire ?...

— Ils n'ont voulu me quitter que pour aller rejoindre leur mère.

Marcienne dit cela avec un air de conviction, à la fois tendre et douloureuse.

— Leur mère ? mais c'est de la folie !

— Oui, — reprit la jeune fille ; — mais c'est une folie que je comprends. Je leur parlais tant de leur mère !

— Et tu crois qu'ils ont songé à faire ce voyage à pied ?

— Je crois qu'ils sont partis ; que Léo, qui a mangé son morceau de pain et fait manger sa sœur, a emporté de quoi payer leurs places dans une voiture ; que si nous ne nous hâtons pas, nous ne les retrouverons plus.

Elle serra un peu plus fort le bras de son père et marcha plus vite.

Paupe, frappé de l'idée de sa fille, qu'il adopta, et rassuré en même temps, ne put s'empêcher de dire :

— Eh bien, bon voyage !

Marcienne crispa ses doigts sur le poignet de son père.

— Tais-toi ! papa, lui dit-elle ; nous sommes déjà assez punis !

— Punis !

— J'irai jusqu'à Troyes, s'il le faut, — continua-t-elle ; — je les rejoindrai, et je les ramènerai !

— Pourquoi ne supposes-tu pas qu'ils ont été au château ? c'est plus près, et ils connaissent mieux ce chemin-là.

— Pourquoi auraient-ils pris de l'argent ? L'homme qui garde le château les eût accueillis sans cela. Le château était trop près de nous. Je te dis que c'est vers leur mère qu'ils sont allés... Depuis quelque temps elle les attire, j'en suis sûre !

Elle frappait sur sa poitrine pour attester son cœur.

Paupe ne répliqua pas.

Cette conviction l'intimidait, lui imposait du respect, comme il lui en venait souvent, par bouffées, toutes les fois que Marcienne montrait son âme.

Il se permit de caresser timidement la main de sa fille.

— Tu as froid ? lui dit-il.

— Oui, il fait bien froid, — répondit-elle ; — les pauvres petits ! s'ils sont sur la route !

Elle doubla le pas, en frissonnant de terreur.

— Tu te rendras malade ! dit Paupe.

— Il n'y a pas de danger !

— Tu étais déjà si fatiguée ce matin !

— Je me reposerai ce soir si je les retrouve. Sinon...

Elle baissa la tête, avec l'abandon d'une morte.

— Je ne veux pas que tu te fasses tant de mal pour eux ! dit le tailleur.

— Ce n'est pas ma faute, papa ! Regarde ce qui nous reste à aimer, si je les perds ?

Sa voix trembla, et s'éteignit dans sa gorge.

Paupe ne savait plus que dire. Il marchait en marquant le pas, pour obliger sa jambe à ne pas boîter.

Ils furent bientôt sortis du village.

La route s'étendait devant eux, blanche, et couverte, par instants, d'un tourbillon de poussière, sifflante et coupante, que la rafale soulevait. Le vent, contenu par les maisons, les granges, les enclos du village, débordait, et se dilatait à l'aise, en semblant s'aiguiser sur les tas de pierres couverts de givre.

Paupe, les yeux gonflés, se sentait des remords.

Marcienne ne tremblait plus, n'hésitait plus.

C'était elle le soldat ; elle avait dépassé la mesure de son courage de tous les jours. Elle était dans cette phase cataleptique de l'héroïsme où tout s'émousse contre l'extase.

Le capuchon de la limousine était retombé sur ses épaules ; elle n'y prenait pas garde. Bien mieux, tout en marchant, elle portait la main au ruban qui nouait la pelisse sous le menton, comme si elle avait eu hâte de la repousser de ses épaules, pour la jeter sur les petits êtres glacés, endoloris, qu'elle allait retrouver.

Après une première côte montée, à quelques mètres du village, Paupe mit sa main sur ses yeux et regarda dans le vallonnement de la route.

— Tu t'es trompée, Marcienne.

— Non, papa.

— Nous les verrions, s'ils étaient dans le chemin. On voit d'ici jusqu'à la Belle-Épine.

— Ils se sont peut-être arrêtés à la Belle-Épine.

C'était une auberge située à quatre kilomètres environ du village ; on l'apercevait distinctement, avec ses grands toits de chaume descendant jusqu'à terre, et la fumée bleue de la cheminée qui se détachait sur le ciel gris, en s'effarant à chaque instant, comme un panache qui ondule.

Marcienne voulait espérer quand même.

Elle s'imagina que cette fumée montait de l'âtre où les deux fugitifs étaient assis devant un bon feu.

— S'ils ne sont pas à la Belle-Épine, il est inutile d'aller plus loin, dit Paupe.

Marcienne secoua la tête. La Belle-Épine n'était qu'une halte.

— Comment veux-tu qu'ils aient pu faire un pareil chemin ? reprit le tailleur en répondant au mouvement de tête de sa fille.

— Ils ont deux heures d'avance sur nous, papa.

— Oui, mais ils ne sont pas habitués à marcher, la petite surtout; c'est si délicat, si douillet !

Paupe adoucissait sa voix sans s'en apercevoir. La vision des deux petits fugitifs se tordant les pieds sur les cailloux de la route, et vacillant sous les poussées du vent d'hiver, lui faisait palpiter le cœur et les yeux.

Marcienne jeta de côté à son père un regard qui était une promesse de pardon ; mais elle ne fit aucune objection.

Elle marchait toujours, en accélérant le pas, en frappant plus fort de ses sabots, pour appeler, pour avertir qu'elle arrivait, pour prouver aussi qu'elle était invincible à la fatigue, et pour gagner au plus tôt la Belle-Épine, qui était maintenant un but, une étape.

Sans quitter le milieu de la route, Marcienne inspectait en passant, d'un coup d'œil rapide,

les fossés, les buissons, les tas de pierres, les moindres creux ou les moindres saillies qui pouvaient se trouver de chaque côté de la chaussée.

Elle avait si bien dans la pensée et dans les yeux l'aspect, la mesure d'un groupe de deux petits corps étendus l'un contre l'autre, sur la terre gelée, qu'elle n'avait pas peur, aux flaques dans les ornières, qui paraissaient noires de loin, aux débris de bois que les voitures de sabotiers ou de charbonniers avaient laissé tomber en route, et qui faisaient tressaillir M. Paupe.

Rien ne troublait l'impassibilité de son visage, rien ne ralentissait sa marche. Elle allait toujours, sauf à tomber à la Belle-Épine, si Léo et Diane ne s'y trouvaient pas.

Tout à coup, elle aperçut à une coupure de la route, entre deux montées, une hutte de cantonnier qu'elle connaissait pourtant bien, mais à laquelle elle ne songeait pas. C'était un trou dans la terre d'un champ qui dominait le chemin.

Marcienne poussa un cri, et sans rien voir, sans hésiter, elle entraîna son père de ce côté ; puis, finit par s'élancer toute seule.

— Ils sont là ! dit-elle.

Ils y étaient en effet.

La hutte n'avait point de porte ; un banc taillé dans la terre servait au cantonnier pour ses repos et ses repas. C'était là que les fugitifs, à bout de forces, s'étaient réfugiés.

Diane était dans l'angle le moins exposé au vent. Elle était toute blanche de froid, de fatigue ; elle reposait, la tête sur l'épaule de son frère, dans cette torpeur qui ressemble au sommeil et à la mort.

Léo, la figure violette, les joues semblant déjà tuméfiées, avait ôté son manteau pour en envelopper sa sœur. Il grelottait, avec des yeux ardents.

Marcienne tomba à genoux devant eux, sans leur rien dire, leur parlant de son souffle, les encourageant de ses soupirs, les couvrant de son corps, les attirant dans ses bras, les réchauffant de ses baisers, sans savoir si elle en donnait plus à Léo qu'à Diane.

Léo la regardait et la laissait faire ; Diane se ranima. Alors Marcienne put murmurer, en leur souriant pour les rassurer :

— Oh ! les méchants qui n'ont pas craint de me faire mourir !

Diane se mit à pleurer.

Léo fit un effort pour déraidir ses paupières et en voiler ses yeux.

Paupe était resté sur le bord de la route, ne

voulant pas se mêler à cette scène, mais s'absorbant dans l'admiration de sa fille, pour autoriser ainsi l'émotion qui donnait à ses yeux la brûlure des larmes.

Marcienne n'avait plus de fatigue, et l'admirable martyre n'avait plus de chagrin. Je ne crois pas faire tort à son bon cœur, en disant que Maximilien, le frère parti sans retour, cédait cette fois toute la place à cette petite sœur, à ce frère reconquis. Si j'étais sûr que ma comparaison n'enlevât aucun charme virginal et candide à cette figure extatique, je dirais que Marcienne devenait tout à fait mère à ce moment-là, et que ces deux enfants étaient pour elle une double nativité.

— Moi qui n'avais pas eu de cadeau de Noël, j'ai ma part, dit-elle en s'affaissant sur ses talons, sous le fardeau de Léo et de Diane, pressés contre sa poitrine.

Léo se laissa envelopper de son manteau, et sortit le premier de la hutte.

M. Paupe, qui affectait de se connaître en orgueil et en courage, avait besoin de se rendre ce témoignage de compétence au moment précis de sa défaite. Il fut frappé de l'attitude simplement fière de ce jeune garçon, qui n'avait pas honte de sa fuite, et qui n'était vaincu que par le froid :

— Donnez-moi la main, monsieur Léo, — lui dit-il sans rudesse ; — pouvez-vous marcher ?

— Je crois que oui, répondit l'enfant, qui piétina pour se dégourdir.

Marcienne sortait à son tour de la hutte, avec Diane couchée dans ses bras, sous sa limousine.

— Si tu me la donnais à porter ? demanda le tailleur.

— Non, non.

— Tu n'en peux plus, ma pauvre fille.

— Moi ! tu vas voir !

— Tu donneras la main à M. Léo.

— Oh ! lui, je ne pourrais pas le porter, et il faudra pourtant bien que quelqu'un le porte !

Paupe accepta cette réponse comme un ordre; il se baissa, souleva Léo, malgré une faible tentative de résistance, et l'assujettit dans ses bras.

Puis, le père et la fille ainsi chargés, se remirent en route pour le village.

Pas un mot ne fut dit pendant le trajet. C'était assez pour Marcienne de son fardeau.

Quelquefois elle s'arrêtait, cherchait vaguement autour d'elle quelque chose pour se reposer ; puis baissait la tête, entr'ouvrait la limousine, donnait un baiser à Diane et repartait ranimée.

Paupe ne s'arrêtait que pour attendre sa fille, quand elle faisait halte. Il boitait assez fort. Le biscaïen d'Iéna se faisait sentir, mais pour le stimuler ; et, tenant Léo contre lui, la barbe en avant, respirant de haut, pour ne pas laisser tomber son souffle sur l'enfant, il allait, ne se plaignant que de la route, plus longue au retour qu'au départ.

En arrivant au village, le tailleur dit à sa fille, en lui montrant une ruelle qui passait derrière les maisons :

— Si nous prenions par là ? c'est plus court.

Marcienne entra dans la ruelle, bien que ce fût le chemin le plus long ; mais puisque son père ne voulait pas être vu, elle devait cette concession à l'amour-propre paternel ; elle n'en était plus à mesurer l'épreuve.

Ils rentrèrent dans la maison par le jardin, et traversèrent la chambre du fond.

Léo grelottait. M. Paupe, s'arrêtant, voulut le déposer sur son lit habituel.

— Non, non, dit Marcienne ; pas ici.

Elle franchit rapidement la chambre. Elle avait peur d'y laisser leur fardeau. Le lit du mort était resté béant : la petite chapelle n'avait pas été dérangée. Il ne fallait pas tenter le malheur.

Les deux enfants, tout enveloppés, furent couchés sur l'établi.

Le tailleur mit sous eux et sur eux tout ce qu'il trouva d'ouvrage commencé, tandis que Marcienne jetait à la hâte des sarments dans l'âtre, pour une flambée qui rallumât la vie dans ce foyer lugubre, en attendant que le poêle eût repris sa chanson quotidienne, interrompue, et qu'elle eût préparé des boissons chaudes pour réconforter les fugitifs.

Diane fut bien vite endormie.

Léo ne semblait pas disposé à dormir. Mais Marcienne le regarda si doucement, lui demanda si naïvement de n'être point malade, elle avait tant besoin elle-même de se reposer, c'est à-dire de ranger la maison, que Léo fit de son mieux pour s'assoupir.

Auparavant, il tira de sa poche un gros paquet qui le gênait, et que Paupe avait senti le long du chemin, mais n'avait pas osé reprendre.

— Rien ne manque, — dit Léo, — excepté la bague.

Paupe avait déjà la bague ; il la remit avec les autres bijoux et perdit l'occasion des paroles qu'il avait méditées sur le vol et les voleurs ; il tourna et retourna le paquet, qu'il ne vérifia que dans sa chambre ; et avant de le reporter dans l'armoire, il se contenta de dire :

— Vous m'avez fait bien peur, monsieur Léo, et vous avez fait bien du chagrin à Marcienne !

Léo regarda la jeune fille ; puis, fermant les yeux :

— Je ne le ferai plus ! dit-il d'une voix caressante.

## XXII

### LA CHANSON RECOMMENCE

Un bon sommeil eut raison de la fatigue de Diane, qui se réveilla avec un formidable appétit.

Léo ne dormit guère, refusa de manger, et, en dépit de sa soumission, s'agita beaucoup.

Le soir, Marcienne lui trouva la tête si chaude qu'elle envoya bien vite chercher le médecin.

Le docteur dit au tailleur :

— Je crains une fièvre cérébrale.

Paupe fut atterré.

— Comme l'autre, n'est-ce pas? dit-il avec découragement.

— Nous avons affaire cette fois à une consti-

tution plus vigoureuse. La crise sera plus terrible, mais elle laisse plus d'espoir !

— Ah ! il souffrira davantage, et pourtant il court moins de danger ? murmura le tailleur en soupirant.

Il paraissait trouver injuste et cruelle cette différence entre Maximilien et Léo.

Marcienne avait entendu la réponse du médecin.

— Vous n'êtes pas sûr, monsieur le docteur, que ce soit une maladie qui commence ? demanda-t-elle, sans montrer d'effroi.

— Non, je ne pourrai me prononcer que demain.

— D'ici demain il peut être guéri ?

— Sans doute.

— Est-ce que la fatigue, le chagrin et le froid suffisent à donner cette maladie-là ?

— Oui, mon enfant.

— Mais s'il se repose bien cette nuit, s'il est consolé, s'il a bien chaud, il pourra l'éviter ?

— Peut-être !

— Vous n'êtes pas sûr de cela non plus ?

— Je ne suis sûr que de deux choses,— dit le médecin en s'asseyant pour formuler une ordonnance,— c'est que vous en aurez bien soin; que vous ferez bien exactement ce que je vais prescrire, et c'est qu'il y a des ressources

naturelles qui aident et dépassent la médecine.

Quand le médecin se fut retiré, Marcienne dit à son père redevenu farouche :

— Ne crains rien, papa.

— Je ne crains que de te voir tomber, toi aussi, — reprit le tailleur. — C'est une fatalité qui s'acharne sur nous !

— Moi, je n'ai pas la fièvre, répliqua Marcienne. Je ne l'aurai pas. Cela ne me fatiguera pas beaucoup de le veiller.

— Ce serait la troisième nuit que tu passerais sans dormir ; je ne le veux pas.

— Je serai là, à côté de lui, sur une chaise ; je dormirai, s'il dort, repartit Marcienne.

— Est-ce que je ne peux pas le veiller à ta place ?

— Tu ne saurais pas le soigner.

— Je vais aller chercher madame Gautier.

— Oh ! non ! — s'écria vivement Marcienne ; — il ne faut personne avec nous cette nuit. On saurait ce qui s'est passé ! Nous ne l'avons pas dit au médecin, qui nous aurait cependant rassurés tout à fait, s'il avait su la vérité. Les gens du pays nous feraient des reproches. Je ne m'étais pas trompée ce matin ; je ne me trompe pas ce soir. Je me sens si peu inquiète, papa, que ce ne doit pas être inquiétant.

— Est-ce que tu te connais en médecine ?

— Je me connais en autre chose.

Elle prenait un air mystérieux pour dire cela ; et le faible sourire qui passait sur sa bouche, ses deux mains pressées sur son cœur, révélaient le fond de sa science. Elle croyait, sans savoir appeler les choses par leurs noms à des affinités infaillibles qui lui avaient suggéré le pressentiment de la véritable route prise par les fugitifs, qui les lui avaient montrés dans la hutte du cantonnier, et qui indiqueraient à temps si Léo était dangereusement malade.

Toute la soirée et toute la nuit, Léo eut le délire.

Il parlait de Maximilien et semblait se débattre pour ne pas lui céder son lit, en prenant sa place dans le cercueil.

— Non, non, — disait-il à un personnage effrayant qui, dans son imagination, ne pouvait être que le malheureux tailleur, — ce n'est pas moi qui suis mort !

Cette idée de mort tenait à la vision de Maximilien dans son lit funéraire.

Marcienne se repentait bien maintenant d'avoir autorisé cette curiosité.

Par instants, Léo appelait sa mère, et Marcienne palpitait alors, sans jalousie, avec une effusion touchante, au contraire, comme s'il l'eût appelée elle-même.

Vers le matin, ce délire cessa. Léo tomba dans un sommeil profond.

Bien qu'elle eût promis de dormir aussi, Marcienne qui lui tenait la main prenait trop de sa fièvre pour lui prendre de son sommeil.

Elle veilla.

Paupe n'avait pas voulu se coucher ; mais sans affecter de n'avoir d'inquiétude que pour Marcienne, il allait et venait, s'assoupissait par moments sur une chaise, puis se relevait en sursaut, venait regarder Léo, comparait ce joli visage empourpré au visage de cire de Maximilien, ne savait que conclure de cette comparaison, et osait à peine être jaloux de ce délire, en se rappelant la silencieuse agonie de son fils, ce glissement facile dans la mort.

Le médecin ne se fit pas attendre.

Il vint dès l'aube, tâta le pouls, la tête ; interrogea le petit malade, car Léo avait rouvert les yeux ; et, son examen terminé, dit au tailleur :

— C'est fini !

Il se retourna vers Marcienne :

— Vous pouvez aller vous reposer, mon enfant.

Marcienne enveloppa d'un regard caressant le front du docteur, sourit, voulut se lever ; mais soudain ses forces l'abandonnèrent.

Elle avait bien le droit d'être lasse.

— Ce ne sera rien ! balbutia-t-elle.

Et elle s'évanouit.

Paupe la porta dans sa chambre, après que le médecin l'eut rassuré sur cette faiblesse si facile à expliquer, et la déposa sur son lit.

Mais, au bout de cinq minutes, elle était complétement remise.

— Je te défends de te lever, lui dit son père.

Marcienne ne résista pas à la langueur qui l'accablait. Le ménage était à peu près en ordre ; Léo était sauvé, Diane remise, son père maîtrisé. Elle pouvait se reposer de sa fatigue dans sa fatigue même ; se reposer bien et vite, car sa raison, qui grandissait plus qu'elle, lui faisait entrevoir un redoublement de soin, de prudence et d'autorité, pour prévenir un retour de son père à ses sentiments haineux, une rechute de Léo dans son désespoir.

D'ailleurs, Marcienne était ambitieuse. Le tailleur eût frémi des rêves de dévouement à venir qu'elle faisait, en se guérissant des meurtrissures de son dévouement passé.

Au bout d'une semaine, la maison du tailleur avait repris toutes ses habitudes. Rien ne paraissait changé. L'absence de Maximilien ne laissait pas de vide ; seulement tout le monde était en deuil, et Marcienne semblait avoir

adopté le noir, pour s'unir davantage aux enfants du comte d'Arsonval.

Paupe n'osait plus s'interroger.

Ses principes le gênaient cruellement. Il n'en démordait pas, mais ne pouvait plus mordre ailleurs. Il vivait dans une appréhension superstitieuse, convaincu que toute tentative pour se débarrasser de sa tâche la lui rendrait plus lourde.

Quand il se rappelait la soirée où le comte d'Arsonval était venu frapper à sa porte, en lui amenant Léo et Diane, les imprécations dont il avait accompagné le départ de son ennemi, sur cette route même, où, plus tard, lui et Marcienne avaient couru après les fugitifs, comme après un bonheur perdu, il se demandait, sans trop insister, s'il était le même homme. Il croyait l'être; mais les circonstances avaient une fatalité qu'il rendait responsable et qu'i pouvait du moins maudire.

Pourvu qu'il eût quelque chose ou quelqu'un à maudire, Paupe ne perdait pas tous ses avantages.

Il en voulait au hasard ; il en voulait à M. de Meurville qui se faisait attendre.

Quant aux enfants, il était obligé de convenir qu'ils n'étaient ni haïssables, ni aussi gênants qu'ils auraient pu l'être.

La présence de Rose, les chansons qui recommencèrent, d'abord avec une sourdine, et qui reprirent bientôt sur un mode aigu, l'allégement que Marcienne paraissait recevoir de cette gaieté, qui amusait les enfants, aidaient beaucoup la patience du tailleur.

Sa fille faisait plus d'efforts.

Ce secours, que lui donnait la belle humeur de Rose, était payé par des confusions secrètes, par des immolations renaissantes. Elle trouvait Diane en adoration perpétuelle devant la rieuse jeune fille qui, seule de toute la maison, n'avait pas de noir dans son costume.

Marcienne voyait Léo prendre à son tour toutes sortes d'habitudes familières avec cette camarade qui n'avait rien d'imposant. Ils auraient déjà chanté à l'unisson, si Rose n'avait pas eu la mauvaise habitude de varier tous les jours les airs de ses chansons, ce qui excluait toute idée de méthode et toute efficacité d'enseignement. Mais Léo commençait à retenir les airs primitifs, à les rappeler, quand Rose les oubliait.

Il arriva plusieurs fois que Marcienne, en intervenant, dérangeait un prélude de duo.

Sans compter que mademoiselle Gautier était très-coquette ; qu'elle paraissait profiter du deuil de la famille Paupe, pour mettre des robes voyantes, pour se coiffer de bonnets brodés à

rubans de toutes couleurs, qui semblaient voltiger comme des ritournelles, autour de la jolie chanson de son minois.

Non seulement Rose et Léo jouaient, et, ce qui était plus grave, se disputaient, se battaient ensemble ; mais ils se réconciliaient souvent, et trois ou quatre fois par jour. Après des querelles qui eussent compromis la dignité de toute autre, Rose disait à Léo :

— Allons, embrassez-moi !

Marcienne crut même entendre que Rose disait:

— Embrasse-moi !

Et Léo l'embrassait de bon cœur, comme il l'eût mordue, sur les pommes de ses joues.

Il ne fallait pas songer à éloigner Rose ; ç'eût été déplaire à M. Paupe, assombrir la maison, dépiter Léo, lui faire sentir combien la petite Gautier lui était nécessaire ; il fallait encore moins penser à une rivalité, à une concurrence impossible.

Marcienne s'alarma, se garda bien de faire aucun reproche à Rose qui se fût moquée d'elle, ni aucune observation à Léo, qui se fût étonné, et qui eût peut-être attaché, dès lors, plus d'importance à l'amitié de Rose. Mais elle chercha un moyen de soustraire celui qui lui échappait à l'influence de cette Rose effrontée, sans que sa conscience pudique eût rien à lui reprocher.

On verra que le génie maternel ne fait pas tort, dans le développement des facultés aimantes, au génie essentiellement féminin.

Un jour, vers la fin de janvier, comme le temps s'était mis au beau, Marcienne s'approcha de son père, qui cousait sur son établi, et lui dit à demi-voix :

— Voilà le moment de tenir ta promesse.

— Quelle promesse ?

— Celle que tu as faite à M. Léo, le jour de Noël.

— Ah ! ne parle pas de ce jour-là !

— Pourquoi donc ?

— Ce fut un jour de malheur !

— Nous en avons eu d'autres, papa, et nous avons failli en avoir encore un bien terrible quand ils sont partis.

Paupe se recueillit une seconde et reprit :

— Qu'est-ce que j'ai promis ?

— Que tu les conduirais à Troyes, voir leur mère.

— Quoi ! la petite aussi ?

— N'aie pas peur d'être embarrassé, papa, je serai là !

— Tu veux être du voyage ?

— Oui ; il y a longtemps que je désire voir la comtesse.

— Tu l'as vue assez souvent, quand elle était au château.

— L'ai-je vue ?..... je n'en sais rien, j'étais si petite.

— Il n'y a pas deux ans.

— Et puis, je l'aurai mal regardée alors, c'était une dame du château ; tandis que maintenant...

— Bah ! elle n'est pas tant ruinée ! son père, dit-on, est si riche.

— Ce n'est pas cela, papa ; maintenant elle souffre... nous sommes rapprochés... elle me comprendra...

— Mais puisqu'elle est folle !

— Tu crois que les mères restent folles, quand leurs enfants pleurent devant elles, et leur tendent les bras ?

— Oui, je le crois.

— Eh bien ! moi, je ne le crois pas ; et, pour le croire, je veux le voir.

Paupe n'avait plus de raisons à donner.

— Ce sera un voyage coûteux !

— Pour cette dépense-là tu pourrais toucher à l'argent...

— C'est toi qui me conseilles cela ?

— Puisque c'est pour eux !

— Oui, mais c'est aussi pour toi... Je m'arrangerai... j'emprunterai ou je louerai une voiture. Quand je dépenserais un écu ! Tu feras des provisions, nous mangerons en route... et tout sera dit.

Marcienne satisfaite, voyant que son père continuait à tirer l'aiguille, reprit :

— Tu n'as pas de temps à perdre, papa, si tu veux t'assurer une voiture pour demain matin.

Paupe enfonça son aiguille dans la couture commencée, retira son dé, décroisa ses jambes, avec un petit gémissement, et descendit de l'établi.

Marcienne l'accompagna de son sourire muet, jusqu'à la porte ; dès qu'il fut sorti, elle se retourna vers Léo qui, précisément causait et riait avec Rose et Diane, dans un coin de la boutique, et lui annonça la nouvelle.

Léo devint subitement grave. Il éteignit le rire qu'il rendait à la petite Gautier ; puis, sur cette gravité passagère, un nouveau sourire, différent, plus doux, moins enfantin, pointa, s'élargit comme le rayon de soleil qui se répandait à la porte et qui mettait une gaieté solennelle sur la façade de la maison en deuil.

Le lendemain, dans la matinée, une grande carriole fermée emportait le tailleur, sa fille, Léo et Diane.

C'était probablement la voiture qui avait servi, quelques mois auparavant, au comte d'Arsonval.

Paupe en y montant se souvint de l'adieu qu'il avait lancé à travers l'orage, dans une nuit

d'automne. Il avait maudit le comte et sa race ! Sa malédiction avait atteint son ennemi ; mais ne semblait-elle pas l'avoir atteint lui-même, par un ricochet fatal ?

Cette fois, c'était Rose Gautier qui regardait partir la carriole, en l'accompagnant de son rire chantant. Il ne pouvait y avoir un pronostic fâcheux, pour le tailleur et sa fille, dans cet adieu jeté par une bouche épanouie, à travers le clair matin d'une belle journée d'hiver.

Le voyage se fit rapidement, sans autre épisode que le claquement de fouet énergique de M. Paupe, quand on passa devant la hutte du cantonnier.

Marcienne regarda Léo ; Léo rougit en souriant.

Vers midi, on arrivait à Troyes ; et la voiture s'arrêtait entre l'extrémité du faubourg Sainte-Savine et la côte de Montgueux, devant la porte du couvent où madame d'Arsonval était pensionnaire !... [1]

FIN

1. L'épisode qui suit et termine *Monsieur Paupe* a pour titre *Simple amour*.

# TABLE


Pages

I.— Sous bois . . . . . 1
II.— Le Fils du sabotier. . . . . 11
III.— Le Loup. . . . . 26
IV.— Les Deux veufs. . . . . 44
V.— Un Souvenir de bivouac. . . . . 55
VI.— Conseils pour bien dormir. . . . . 73
VII.— Les Rêves de l'aurore. . . . . 83
VIII.— Liberté, ordre public. . . . . 107
IX.— Les Extases de Marcienne. . . . . 113
X.— Port payé. . . . . 132
XI.— La Vocation . . . . . 151
XII.— Les Deux Coupons. . . . . 168
XIII.— L'Évangile selon saint Matthieu. . . . . 177

Pages

XIV.— L'Évangile selon Saint Matthieu. (*Suite*). . 187

XV.— Rose Gautier. . . . . 200

XVI.— Les Surprises de Noël . . . . . 217

XVII.— Pauvre Pantin ! . . . . . 239

XVIII.— Pauvre Maximilien ! . . . . . 259

XIX.— La Veillée des larmes . . . . . 271

XX.— La Cage vide. . . . . 288

XXI.— Au Voleur !!!. . . . . 307

XXII.— La Chanson recommence . . . . . 327

E. COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

E. GIRARD et A. BOITTE, ÉDITEURS, 42, RUE DE L'ÉCHAUDER
PARIS